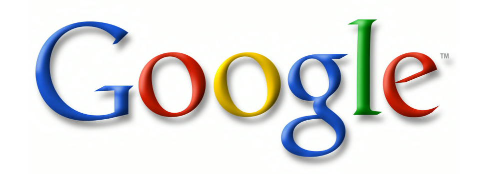
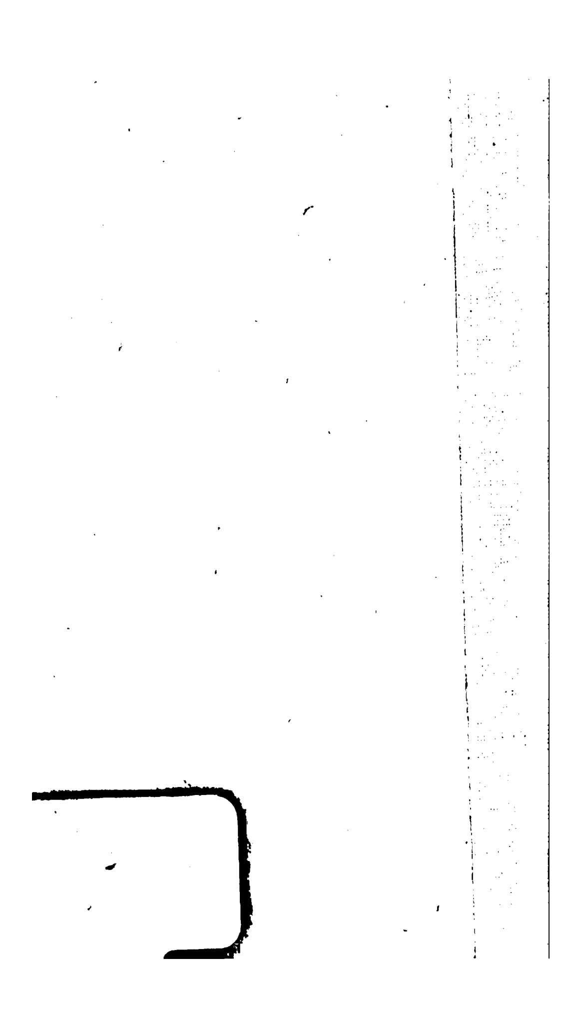



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07586061 3



China
Navy

AVIS
AUX AMATEURS.

BIBLIOTHEQUE AMUSANTE,

ou

COLLECTION

DES ROMANS les plus curieux & les plus intéressans en tout genre, sur petit format.

Cette Collection contient les Contes de Bocace, 10 *volumes.*

Histoire Amoureuse des Gaules, 6 *vol.*

Les Amours d'Henri IV, 2 *vol.*

Mémoires de Ravannes, 4 *vol.*

Le Roman comique de Scarron, 4 *vol.*

Les Nouvelles Tragi-comiques, 2 *vol.*

Les Romans de Voltaire, 4 *vol.*

L'Orpheline Anglaise, 4 *vol.*

Les Confessions du Comte de ***, 1 *v.*

Histoire de Mademoiselle de Luz, 1 *vol.*

Le Sopha, Conte moral, 2 *vol.*

Le Grelot, 1 *vol.*

Angola, Acajou & Zirphile, 1 *vol.*

Les Sonnettes, 1 *vol.*

La Nuit & le Moment, 1 *vol.*

Les Confessions de Willefort, 1 *vol.*

L'Infortuné Napolitain, 4 *vol.*

Mémoires de Mademoiselle de Bontemps, 2 *vol.*

Les Egaremens du Cœur & de l'Esprit, 2 *volumes.*

Histoire de Manon Lescaut, 2 *vol.*

Les Egaremens de Julie, 2 *vol.*

La Poupée, par Bibiena, 2 *vol.*

Les Amuſemens des Eaux de Spa, 5 *vol.*
Mémoires Turcs, 2 *vol.*
Tanſaï & Néadarné, 2 *vol.*
Imirce, 2 *vol.*
L'Etourdie, trad. de l'Anglais, 3 *vol.*
Vie & Lettres de Ninon l'Enclos, 2 *vol.*
Voyage Sentimental, 2 *vol.*
Mémoires de Floricourt, 3 *vol.*
La Quinzaine Anglaiſe, 3 *vol.*
Caprices de l'Amour & de la Fortune, 1 *volume.*
Le Maſque, 1 *vol.*
La Princeſſe de Cleves, 2 *vol.*
Grigri, Hiſtoire véritable, 1 *vol.*
Le Soupé, 1 *vol.*
Les Contes des Fées, 6 *vol.*
Hiſtoire d'Hypolite, 2 *vol.*
Hiſtoires de Gil-Blas, 5 *vol.*
Tom Jones, 5 *vol.*
Soirées du Bois de Boulogne, 2 *vol.*
Adriene, 2 *vol.*

Cette Collection, très-intéreſſante, eſt enrichie de l'Hiſtoire de Miſs Clariſſe Harlove, 10 *vol.*, des Contes de la Reine de Navarre, 8 *vol.*, & le ſera de quelques Romans anciens que l'on nous a engagés d'imprimer. Quoique l'Edition

s'en faſſe à Londres, on peut s'adreſſer, pour ſe la procurer, à Paris & en Province, chez les Libraires qui vendent les nouveautés.

Ceux qui ne voudront point ſe charger de l'entiere Collection, pourront s'en faire détacher les Romans qui leur conviendront.

Rien de plus agréable & de plus joli que cette Collection; l'Edition en eſt précieuſe par le ſoin qu'on y a mis, & le choix des Ouvrages ne laiſſe rien à déſirer; il offre réellement tout ce que nous avons de meilleur, de plus piquant, de plus intéreſſant & de plus varié en ce genre.

Le format de cet Ouvrage, ainſi que le caractere qui ne fatigue pas les yeux du Lecteur, eſt conforme au préſent Avis.

Les Editeurs de cet Ouvrage donneront inceſſamment, à la ſuite de cette Collection, un choix des meilleurs Poëtes, pour la rendre plus variée.

ADRIENE,

OU

LES AVENTURES

DE

LA MARQUISE DE ***.

ADRIENE,

OU

LES AVENTURES

DE

LA MARQUISE DE ***.

TRADUITES DE L'ITALIEN.

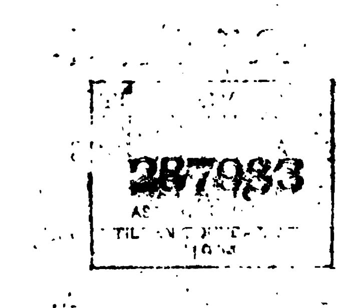
PAR. M. DE L. G.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.


287983



ADRIENE.

QUATRIEME PARTIE.

PRESQUE tous les hommes se disent malheureux ; mais il en est bien peu qui sentent toute la force de ce mot. J'en ai connu beaucoup qui appeloient malheur tout ce qui ne répondoit pas à leur attente & à leurs désirs ; ceux qui pensent de cette façon, ne savent pas ce que c'est que les félicités humaines, & méritent peu d'en jouir. Notre vie est un mélange de mal & de bien ; il n'est point de mal qui ne porte avec soi une sorte de bien qui le rend plus

ſupportable ; & quiconque fera de ſages réflexions ſur les viciſſitudes de la vie, verra qu'il n'eſt point de bien qui ne paroiſſe petit en comparaiſon d'un autre plus grand, ni de mal qui ne paroiſſe léger, quand on le compare à un autre plus violent. Mais malheureuſement on ne fait pas ces réflexions quand il eſt le plus à propos de les faire, parce que la proſpérité, comme l'adverſité, égarent notre raiſon & notre eſprit. Si l'avenir n'étoit pas l'objet auquel l'homme penſe le moins, j'oſe croire qu'il n'y en auroit pas tant de malheureux ; il ſuffiroit qu'il ne ſe laiſſât pas aveugler par le bonheur, ni abattre par les diſgraces ; & comme il n'y a rien de durable ſur la terre, cette même inſtabilité lui ſerviroit de frein dans l'opulence, & de ſoutien dans l'infortune.

Le malheur imprévu qui m'arriva ce jour-là, fut pour moi une leçon plus utile que toutes celles que j'avois eues déjà. Le ſouvenir de mes diſgraces paſſées, l'horrible contre-temps que je venois d'eſſuyer, la ſolitude, l'obſcurité

de ma prison, & l'affreux silence qui y régnoit, me firent faire plus de réflexions pendant les vingt-quatre heures que j'y restai sans y voir personne, qu'aucun Philosophe n'en a faites dans tout le cours de sa vie.

Les premieres furent sur ma situation présente, & sur la crainte qu'elle ne devînt encore plus affreuse; elles furent suivies de transports d'un esprit agité, qui ne me présentoit qu'une avenir funeste : mais ce qui est si violent ne sauroit être de longue durée; ces transports se calmerent peu à peu, parce que les forces du corps, affoiblies par une trop grande agitation, n'interrompent pas long-temps les fonctions les plus nobles de l'esprit.

Je restai deux heures dans un si grand état d'anéantissement, que je ne saurois rendre compte de ce qui se passoit alors dans mon ame; après quoi j'examinai ce lieu d'horreur, autant que purent me le permettre les ténébres qui l'environnoient; & n'y voyant rien qui ne m'ef-

frayât, j'épuisai mon imagination à chercher ce qui pouvoit m'avoir attiré un si cruel traitement. Ce fut là que je me perdis dans un abîme de réflexions, qui toutes se contrarioient, & qui me firent répandre un déluge de larmes : j'étois sûre d'être innocente de tout ce dont on pouvoit m'accuser ; mais je savois aussi que l'innocence n'est pas toujours victorieuse. Après le plus rigoureux examen de ma conduite passée, je ne me trouvai pas coupable de la moindre chose ; je n'étois jamais venue à Paris : de quel crime pouvoit-on m'accuser dans une ville où je ne connoissois personne, & où peut-être tout le monde ignoroit que je fusse au nombre des vivans ? Il me vint dans l'esprit que Madame Dubois pouvoit entrer pour quelque chose dans ce qui m'arrivoit, attendu les différentes aventures de sa jeunesse, qui m'étoient connues : mais une fille doit-elle être regardée comme coupable des crimes de sa mere ? Et d'ailleurs, comment pouvoit-on sa-

voir que je fuſſe ſa fille, tandis qu'elle l'ignoroit elle-même, & que ce ſecret n'étoit ſu que de moi ſeule ?

Le dernier ſoupçon que j'eus, tomba ſur les parens du Marquis de Brianville, qui s'étoient déclarés contre ſa tendreſſe pour moi. Je n'ignorois pas qu'ils m'avoient enlevé cet Amant, en le faiſant arrêter à Briançon & conduire à Paris, où ils l'avoient fait enfermer & obligé de ſouſcrire à un mariage ſi fatal à mon amour & à mon honneur. Il étoit aſſez vraiſemblable qu'ils ne m'avoient pas perdue de vue, quoique je fuſſe éloignée d'eux; qu'ils ſoupçonnoient peut-être qu'il y eût entre le Marquis & moi quelque ſecrete correſpondance qui auroit pu nuire à leur deſſein. Il n'étoit pas d'ailleurs impoſſible qu'ils euſſent été informés de mon arrivée à Paris, ni que Babet n'eût pas pris toutes les précautions néceſſaires, & que je lui avois tant recommandées, dans les recherches qu'elle avoit faites du Marquis. On avoit encore pu adroitement ſavoir

d'elle où je logeois, quels étoient mes desseins, ma situation; & en conséquence ils avoient cru devoir s'assurer de moi, comme d'une personne qui pouvoit lui faire manquer un établissement avantageux.

Ces conjectures pouvoient être justes, mais elles n'étoient pas convaincantes; je souffrois cependant beaucoup de me voir traiter comme une criminelle, sans pouvoir en pénétrer les véritables raisons; à cela se joignit ma passion pour le Marquis, qui avoit fait tant de progrès dans mon ame; le désir ardent que j'avois de savoir de lui ses sentimens pour moi, & l'espérance dont je m'étois flattée que ce seroit ce jour même, & que je voyois si cruellement trompée. Qu'on juge par-là, quels furent le trouble & le désordre de mon esprit, dans cette fatale journée; pleurer, gémir, pousser des cris perçans, m'arracher les cheveux, me donner de la tête contre les murs de ma prison, appeler la mort à mon secours, ne sont qu'une

foible image d'une douleur qui, arrivée à son plus grand excès, auroit voulu pouvoir faire plus.

Je restai tout ce jour & la nuit suivante dans ce déplorable état, dont la seule idée ne peut que faire frémir; on ne m'apporta rien à manger, pas même une goutte d'eau pour soulager la soif ardente qui me dévoroit; je ne trouvai pour me coucher & prendre un peu de repos, si cela m'eût été possible, qu'un tas de paille à demi pourrie, qui avoit sans doute servi de lit à un nombre de criminels qui avoient peut-être tous péri sur un échafaud: que ce jour & cette nuit me parurent longs! Chaque moment me paroissoit un siecle, & je mesurois les heures par l'abondance de mes soupirs & la durée de ma vive affliction; les cheveux hérissés, le visage meurtri, les levres livides & les yeux égarés, je ne pouvois qu'inspirer moins de pitié que d'épouvante à ceux qui m'auroient vue dans ce déplorable état.

Je rêvois aux moyens de pouvoir

finir une vie qui m'étoit si insupportable, quand enfin j'entendis ouvrir la porte de ma prison, & y vis entrer une femme qu'à sa voix je reconnus être Babet: dès qu'elle fut entrée on referma la porte. Je ne saurois dire si une telle compagne dans ma disgrace, fut pour moi une consolation ou un nouveau tourment; on dit qu'on trouve du soulagement à n'être pas seul dans la misere; soulagement déplorable pour quelqu'un qui pense bien; consolation d'un cœur barbare, & qui ne peut être chere qu'à ceux qui n'ont jamais su respecter les droits de l'humanité. Quoi qu'il en soit, la présence de Babet, dans le désordre où je me trouvois, redoubla si fort ma douleur, qu'à peine pus-je ouvrir la bouche pour lui demander pourquoi elle avoit été conduite dans ma prison.

Ma vue produisit un effet bien différent sur cette fille; dès qu'elle se vit seule avec moi, elle reprit courage, essuya ses larmes, & me dit du ton le plus tendre & le plus expressif, que

puiſqu'elle avoit le bonheur de me retrouver, elle mourroit contente. J'avois eu déjà pluſieurs preuves de ſon attachement; mais ce fut dans cette occaſion qu'elle me fit voir le fond de ſon cœur, & que je commençai à croire que je n'avois pas tout perdu, puiſqu'il me reſtoit une telle compagne dans mes cruelles adverſités : après ces premiers & ſinceres témoignages de ſa tendre amitié & de ma reconnoiſſance, elle m'apprit que peu d'heures après que l'on m'eut arrêtée, il étoit venu dans ma chambre un homme de Juſtice, pour faire la viſite de mes effets, & qu'y ayant trouvé un porte-feuille dans lequel il y avoit pluſieurs lettres, il s'en étoit ſaiſi & l'avoit emporté, & que le lendemain il étoit revenu pour l'arrêter elle-même.

Ce récit ne fit qu'augmenter mes peines & mon chagrin; je ſavois n'avoir aucune lettre qui pût me faire paroître coupable de la moindre choſe; & malgré la ſécurité que devoit m'inſpirer mon innocence, j'éprouvois les plus vives alarmes, ne prévoyant pas

quelles en pourroient être les funestes conséquences ; je me ferois, je crois, désespérée dans ce moment, si Babet, pour me rendre compte de tout, ne m'avoit dit que, vers le soir du jour précédent, le Marquis de Brianville étoit venu pour me voir, en conséquence de la parole qu'il lui en avoit donnée la veille. A ce nom si cher à mon cœur, mes sens se calmerent, mon esprit se rassura. Est-il vrai, ma chere Babet, lui dis-je avec un souris qui marquoit le changement subit qui venoit de se faire en moi, que le Marquis soit venu pour me voir ? Oui, Madame, me répondit-elle, rien n'est plus vrai, & je vous pardonne bien l'empressement que vous avez témoigné de le revoir, car il le mérite à tous égards : ah ! quel bon cœur ! & combien il s'est montré sensible à votre disgrace ! Tu lui as donc dit, répliquai-je, qui je suis, ce qui m'arrive, & à quoi m'exposent mon amour pour lui & ma mauvaise fortune ! Je lui ai tout dit, reprit-elle ; eh ! comment pouvois-je le lui cacher ? puisque,

dans le désespoir où j'étois de vous avoir perdue, ne sachant ni ce que je faisois, ni ce que je devois faire, j'oubliai vos ordres, & m'oubliai presque moi-même: eh ! plût au Ciel ne l'avoir pas dit ! je n'aurois pas eu la douleur de voir ce pauvre Marquis se désespérer & se reprocher d'être seul la cause de vos malheurs, mais qu'on lui rendroit compte des mauvais traitemens qu'on faisoit souffrir à une innocente, à qui on ne pouvoit imputer d'autre crime que celui de l'avoir trop aimé : il s'informa du jour de votre arrivée, de la façon dont vous aviez été arrêtée ; me demanda si vous aviez besoin de quelque chose, me dit qu'il reviendroit le lendemain, &, sans me donner le temps de lui répondre, sortit comme un furieux, en jurant qu'il se porteroit à quelque terrible extrémité, si on ne vous rendoit au plus tôt votre liberté.

TOUT ce que venoit de m'apprendre Babet, ne me laissoit pas douter que le Marquis ne m'aimât encore, & ne s'in-

téressât vivement à mon sort ; c'en fut assez pour me faire oublier ma situation présente, & me regarder encore comme très-heureuse. Que les effets de nos passions sont extraordinaires & extravagantes ! puisqu'elles savent faire prendre aux objets l'air qui les flatte le plus, nous faire pleurer dans le bonheur, & nous réjouir dans l'infortune, comme si l'un & l'autre dépendoient de leur caprice. Un moment auparavant, tout servoit à rendre ma situation plus cruelle, après les flatteuses assurances que m'avoit données Babet des sentimens du Marquis à mon égard, cette seule idée en éloignoit toute l'horreur, & m'auroit mille fois fait affronter la mort pour lui. Je me fis, dans le court espace d'une heure, répéter au moins vingt fois ce qu'elle m'avoit dit, avec toutes les plus petites particularités qui pouvoient confirmer les nouvelles espérances qu'il venoit de me faire concevoir; je me flattai d'avoir en lui un puissant protecteur, qui me mettroit à l'abri de toute injustice ; & s'il étoit vrai que les persécutions

persécutions que j'essuyois, venoient de la part de ses parens, il étoit obligé, par honneur & par devoir, de prendre ma défense. Rien n'est difficile à quelqu'un qui aime bien ; & une femme qui est sûre d'être aimée, qui se croit aimable, présume toûjours beaucoup de son mérite, & attend tout de la tendresse de son Amant. Ces réflexions ranimerent mon courage, & me firent attendre avec intrépidité le succès de ma malheureuse affaire.

J'ai déjà dit que depuis le moment où l'on m'avoit enfermée dans cette prison, on ne m'avoit pas donné le moindre aliment, & je me sentois mourir de besoin, quand tout d'un coup j'en entendis ouvrir la porte : je crus d'abord que l'on m'apportoit de quoi le soulager ; mais je me trompai, c'étoit le Geolier, qui, me prenant par la main, me dit brusquement de le suivre : cet homme n'avoit rien de prévenant dans sa figure, & le ton brutal avec lequel il me dit ce peu de mots, m'effraya au point que je n'eus pas le courage de

lui demander où il avoit deſſein de me conduire ; j'avois d'ailleurs l'eſprit ſi rempli du Marquis, qu'il me détournoit de toute autre idée. Dès que je fus ſortie de cette horrible demeure, je jetai les yeux ſur tout ce qui m'entouroit, me flattant de le rencontrer dans mon chemin. Mon conducteur, après m'avoir fait traverſer une longue galerie, me fit entrer dans une grande chambre où il me laiſſa, & dans laquelle étoit un homme en robe, qui, après m'avoir examinée, me demanda d'un ton peu propre à raſſurer un accuſé, ſi j'avois jamais connu un certain de Soabbe ; c'étoit la ſeule perſonne qui dans ma priſon ne m'étoit pas venue dans l'idée. Je lui répondis ingénument que je l'avois connu à Gênes, & que je lui avois même de très-grandes obligations. Eſt-ce donc, répliqua-t-il, pour lui en marquer votre reconnoiſſance, que vous avez eu tant de part à ſa funeſte mort ? A ſa mort ! m'écriai-je en faiſant un pas en arriere ; je ne pus en dire davantage, tant mon cœur fut ſaiſi ;

un ſentiment de pitié & de reconnoiſſance fit expirer la parole dans ma bouche ; mais la curioſité & le vif intérêt que je prenois à cette perſonne, me la firent bientôt reprendre. Depuis quand donc, lui demandai-je avec beaucoup d'émotion, le ſieur de Soabbe a-t il éprouvé une mort ſi funeſte que vous me le dites ? Il n'y a pas encore quinze jours que je l'ai laiſſé à Gênes en parfaite ſanté, & qu'il m'a promis de venir me joindre inceſſamment à Paris. Eh ! ne faites pas tant l'innocente, me répondit-il rudement, il n'y a déjà que trop de preuves de votre crime ; ce Soabbe dont vous parlez, & que vous dites avoir laiſſé à Gênes, eſt ſans doute le frere cadet de celui dont il eſt ici queſtion, qui, devenu éperdument amoureux de vous à Paris, il y a quelques années, vous emmena en Italie, a vécu long-temps avec vous en qualité de votre mari, dont on n'a ſu depuis aucunes nouvelles, & qu'on vous accuſe d'avoir fait cruellement aſſaſſiner.

La foudre tombée à mes côtés, ou un

abîme ouvert ſous mes pas, ne m'auroient pas plus effrayée que je le fus par cette injuſte & myſtérieuſe accuſation; & ſi j'eus la force de réſiſter à un coup ſi accablant, ce fut parce que mon innocence me ſervit en ce moment de ſoutien. Je proteſtai qu'il n'y avoit que peu de jours que j'étois à Paris, que c'étoit la premiere fois que j'y étois venue, que je n'avois jamais connu d'autre Soabbe que celui que j'avois laiſſé à Gênes, que pluſieurs perſonnes reſpectables, que j'avois connues en Italie, pourroient rendre témoignage de ma conduite & de mes mœurs, & qu'enfin le Ciel, que j'atteſtois & dont je réclamois l'appui, étoit témoin de mon innocence. Tout ce que je dis pour ma juſtification, mon âge, quelques attraits que mes chagrins & mes diſgraces n'avoient pas entiérement effacés, mes larmes & mes ſoupirs auroient attendri tout autre qu'un Juge prévenu, inſenſible & inexorable; mais loin d'en paroître ému, jetant ſur moi un regard capable de faire trembler le criminel le

plus déterminé : Malheureuſe, me dit-il en me montrant la poignée de l'épée que j'avois fait vendre quelques jours avant, voilà de quoi vous convaincre : connoiſſez-vous cet effet ? Je lui répondis avec aſſurance que je le connoiſſois, lui racontai par quel haſard il étoit tombé entre mes mains, & depuis quel temps ; mais tout cela ne ſervit qu'à le confirmer dans ſa prévention : ce fut alors que je préſumai que le cadavre que j'avois trouvé dans la caverne, étoit celui de ce Soabbe dont on m'imputoit ſi injuſtement la mort. L'indice de l'épée trouvée parmi mes effets, n'étoit pas convaincant; il pouvoit à la vérité donner de forts ſoupçons contre moi, mais ne ſuffiſoit pas pour me faire condamner comme coupable : ſi mon aventure de la caverne étoit extraordinaire & romaneſque, l'ingénuité & la franchiſe avec leſquelles je l'expoſai, pouvoient la rendre très-croyable. Le Juge me fit encore pluſieurs interrogations, auxquelles je répondis toujours que je n'en ſavois pas davan-

tage. Il me montra alors, comme une nouvelle preuve du délit, le porte-feuille que j'avois auſſi trouvé dans la fatale caverne, qui contenoit pluſieurs lettres à moitié pourries par l'humidité & par le temps; elles étoient écrites en Hollandais, dont, ne ſachant pas un mot, j'ignorois le contenu ; j'avois même oublié que je les euſſe encore : toutes ces apparences étoient contre moi, & me faiſoient croire coupable, ou du moins complice de la mort dont on m'accuſoit ; j'avois beau pleurer, gémir, proteſter de mon innocence, quoique mon prétendu crime ne fût fondé que ſur de ſimples conjectures, il falloit, pour les détruire, plus que mon déſaveu, à quoi ſe réduiſoient toutes mes défenſes. Ce n'étoit point mon attachement à la vie qui me faiſoit craindre de la perdre ; la fortune depuis mon enfance ne m'avoit pas aſſez bien traitée, pour qu'elle dût m'être chere : perſécutée par l'amour, pourſuivie par le ſort toujours contraire, par le Ciel même, je la regardois comme ce qui

pouvoit m'arriver de plus favorable pour voir la fin de mes peines.

Vous prétendez donc, me dit enfin le Juge, après s'y être pris de toutes les façons pour tirer de moi quelque aveu, être innocente du crime dont vous êtes accusée ? Je le souhaite, mais je vois jusqu'à présent trop de preuves contre vous, pour que vous puissiez me paroître telle, & il ne manque pour votre entiere conviction, que d'être reconnue par le pere du mort pour cette même femme qui a séduit & fait assassiner son fils. Cela dit, il sonna, & il vint un homme à qui il donna des ordres tout bas. Je ne savois à quoi devoit aboutir cette fatale scène, & j'étois plongée dans les plus cruelles réflexions, quand je vis entrer un vénérable vieillard, qui, après m'avoit attentivement examinée, dit au Juge, qu'on s'étoit trompé, que je n'étois point cette malheureuse femme à qui il avoit tant de raison d'attribuer la mort de son fils ; que mon âge seul éloignoit tout soupçon contre moi, puisque celle dont il s'agissoit, & qu'il

connoissoit parfaitement, pourroit être au moins ma mere.

Ces paroles commencerent à me rassurer; j'éprouvai que le Ciel ne laisse jamais périr l'innocent, & que le seul crime dont j'étois coupable, étoit de m'être un seul moment méfiée de sa protection. L'assurance que le vieux Soabbe venoit de donner au Juge que je n'étois point celle dont il étoit question, suffit pour le convaincre de mon innocence; & prenant un air moins rébarbatif, il me dit que je n'étois plus prisonniere, & que je pouvois me retirer chez moi. Je ne me le fis pas dire deux fois, &, après lui avoir fait une profonde révérence, je sortis de ce lieu formidable, où je n'avois vu que des objets capables d'intimider les scélérats les plus déterminés; je fus suivie de près par le vieux Soabbe, qui voulut absolument me faire monter dans son carrosse & me conduire chez moi. Il me dit, chemin faisant, qu'il étoit au désespoir de m'avoir causé tant d'alarmes, mais qu'il tâcheroit de m'en dédom-

mager, en me rendant tous les ſervices qui dépendroient de lui; il me demanda par quelle occaſion j'avois connu le fils qui lui reſtoit; je ſatisfis à ſa demande, en rendant à ce fils la juſtice que méritoient les bienfaits que j'en avois reçus & ma juſte reconnoiſſance. Vous êtes donc, me dit-il, cette Chanteuſe, qui à Gênes a eu un procès avec un certain Juif, & a qui mon fils a eu le bonheur, dans cette occaſion, de pouvoir rendre quelque petit ſervice? Oui, Monſieur, lui répondis-je, je ſuis la même. J'en ſuis charmé, répliqua-t-il; il vous a fort recommandée à moi dans une de ſes lettres, où il me dit de vous tout le bien du monde, me prie de tâcher de découvrir votre demeure, & de vous fournir tous les ſecours dont vous pourrez avoir beſoin. Je ne fus pas peu étonnée de trouver un protecteur dans celui qui m'avoit accuſée du plus horrible de tous les crimes. Arrivés à mon auberge, il m'y laiſſa, en me promettant de me venir voir le lendemain; & ainſi ſe termina une affaire qui m'a-

voit couté tant de larmes, & qui, ſuivant les apparences & l'uſage, devoit traîner en longueur, avant que mon innocence fût reconnue.

Il y avoit à peine deux heures que j'étois ſortie de priſon, & que j'étois revenue dans mon auberge, que je vis entrer Babet, qu'on avoit auſſi remiſe en liberté; ce qui me fit un grand plaiſir, car cette fille m'étoit devenue chere par tous les témoignages d'affection que j'en avois reçus. Nous paſſâmes le reſte de la journée très-gaiement; la joie que j'avois de me voir hors de priſon, éloigna de mon eſprit toute autre idée; je me couchai de très-bonne heure, pour me dédommager de ce que j'avois ſouffert la nuit précédente, & jouir du repos dont j'avois ſi grand beſoin.

Je ne fus pas plus tôt levée le lendemain, que je vis entrer dans ma chambre le vieux Soabbe, ainſi qu'il me l'avoit promis la veille : après nous être entretenus quelque temps ſur mes aventures paſſées, il me fit ſentir que

l'auberge où j'étois, m'exposant à une trop grande dépense, il me convenoit d'en sortir & de me loger dans quelque maison honnête, où je serois à beaucoup moins de frais & avec plus d'agrément; qu'il y avoit déjà pensé, & que pour cet effet il alloit me conduire chez une Dame de ses amies, qu'il avoit déjà prévenue, & où on auroit pour moi tous les égards possibles. J'allois le remercier de ses bontés; mais il ne m'en donna pas le temps; & après avoir dit à ma femme de chambre de ramasser toutes mes hardes, il me fit monter dans son carrosse & me mena chez cette Dame, qui me reçut avec toute les politesses imaginables.

Madame Rosmond (c'étoit le nom de ma nouvelle hôtesse) avoit été Chanteuse à l'Opéra, & avoit quitté le Théatre depuis plusieurs années; l'aversion que j'avois conçue pour cet état, me rendoit odieuses toutes les personnes qui l'avoient embrassé, quoique je fusse très-convaincue que toutes n'avoient pas la même façon de penser, & qu'il

s'en trouvoit qui méritoient à tous égards de l'estime & de la considération, telles que Madame Lucile, en qui j'avois rencontré une tendre amie, &, pour ainsi dire, une mere ; de sorte que quand le vieux Soabbe m'eut dit dans quelle maison j'étois, je fus sur le point d'en sortir : mais réfléchissant à ma situation présente & au besoin que j'avois de lui, je craignis de l'indisposer contre moi, & qu'il ne regardât une si brusque sortie comme une espece d'affront que je lui faisois.

Quoique j'eusse trouvé dans cette maison de quoi me distraire de mes tristes réflexions, je n'y étois pas moins livrée ; le Marquis de Brianville ne sortoit pas de mon idée, sur-tout depuis ce que m'en avoit dit Babet, qui me le rendoit encore plus cher. Il me paroissoit impossible qu'il découvrît ma nouvelle demeure, si je ne prenois le soin de l'en faire informer : il fallut donc encore avoir recours à Babet, afin qu'elle fît pour cela de nouvelles recherches ; & comme il étoit dans la plus grande importance

importance que rien ne transpirât à cet égard, je lui recommandai d'agir avec beaucoup de prudence & de précaution, & de ne parler de moi à qui que ce fût qu'à lui-même. Plusieurs jours se passerent sans qu'elle pût en apprendre la moindre nouvelle; &, soit la fatalité de mon sort, qui se plaisoit à s'opposer à mes désirs les plus ardens, ou que les occupations du Marquis l'empêchassent de se répandre à son ordinaire, je ne pus parvenir à le voir que long-temps après, & lorsque j'aurois souhaité en être bien éloignée.

Jusqu'à ce moment j'eus tout le temps de connoître le caractere de ma nouvelle hôtesse, dont je crois devoir faire le portrait.

Madame Rosmond étoit une femme encore assez fraîche, point belle; mais elle avoit quelque chose d'attrayant qu'on ne pouvoit définir. Il est dans notre sexe de ces figures qui plaisent sans avoir rien d'extraordinaire, & auxquelles les hommes s'attachent plus qu'à la beauté. Elle passoit pour femme d'es-

prit, aux yeux de ceux qui le font consister dans le jargon & la frivolité; elle avoit fait dans son temps de très-utiles conquêtes, dont elle avoit su profiter, & se voyoit encore beaucoup d'adorateurs qui lui faisoient assidument leur cour, & parmi lesquels étoit le vieux Soabbe: mais celui sur qui rouloit toute la dépense de la maison & qui entretenoit la Rosmond dans un état brillant, étoit un certain Commandeur qui lui étoit attaché depuis long-temps: le caractere de l'amour de ce vieux Commandeur, étoit des plus rares & des plus singuliers. Il n'est, je crois, point d'Amant qui soit d'humeur à souffrir patiemment la rivalité, sur-tout quand il croit avoir acheté le droit de posséder seul le cœur de sa Maîtresse: celui-ci, au contraire, auroit voulu que la sienne fût courtisée de tout le genre humain. Ah! que les femmes seroient heureuses, si cette façon d'aimer pouvoit devenir générale parmi les hommes! Alors l'amour, exempt des tourmens de la jalousie, n'offriroit que des douceurs

aux Amans, & l'on ne verroit plus tant de maris mécontens. On ne pouvoit pas mieux obliger le Commandeur, qu'en faiſant la cour à la Roſmond, & en vantant les graces de ſa perſonne & le brillant de ſon eſprit; & comme on connoiſſoit ſon foible pour cette femme, & qu'il étoit auſſi généreux que riche, il ne manqua pas de gens qui ſurent en tirer un bon parti.

Dès les premiers jours que je fus chez la Roſmond, elle avoit voulu juger par elle-même ſi mes talens, en qualité de Chanteuſe, étoient auſſi grands que le vieux Soabbe les lui avoit vantés; elle les trouva ſupérieurs à tout ce qu'il lui en avoit dit; & croyant ſans doute que je n'étois venue à Paris que dans le deſſein d'y reprendre ma profeſſion, elle ſe déclara ma protectrice, & me promit de s'employer vivement pour me procurer une place avantageuſe ſur le Théatre de Paris. Je crus devoir la laiſſer dans cette erreur, & ne pas lui témoigner mon dégoût pour un état qui ne s'accordoit ni avec mes ſentimens,

ni avec les intérêts de ma tendresse; & dans lequel j'avois eu d'ailleurs tant de désagrémens. Il y avoit plus de quinze jours que je faisois chercher partout le Marquis, sans que Babet eût pu avoir de ses nouvelles : elle apprit enfin qu'il étoit allé faire un petit voyage; qu'on l'attendoit de jour à autre ; & que voyant qu'il tardoit si long-temps, on craignoit qu'il ne fût malade : ce qui m'alarma beaucoup, & redoubla mon impatience. Cependant la Rosmond & son vieux Commandeur me pressoient vivement pour que je me misse en possession de la place qu'ils avoient sollicitée & obtenue pour moi sur le Théatre de l'Opéra de Paris : peut-être m'y serois-je déterminée, ne pouvant pas mieux faire, sans un événement qui m'en détourna, & fit tout d'un coup changer de face à ma situation.

J'étois un soir allée avec la Rosmond & le Commandeur à la Comédie Françaife, où l'on jouoit une Tragédie nouvelle qui fut très-applaudie ; je ne dirai pas si elle le méritoit ou non, parce que

je n'étois point assez experte pour en pouvoir juger sainement, & que d'ailleurs on ne peut guere décider d'une Piéce sur une premiere représentation ; je dirai seulement que je fus on ne peut pas plus surprise, quand la Piece fut finie, d'entendre le Public demander à hauts cris l'Auteur, comme s'il eût voulu exiger de lui un tribut de ses suffrages. L'Auteur parut avec un air humble & soumis, & je ne pus concevoir qu'il voulût s'abaisser à une si humiliante corvée, qui ne sauroit flatter la vanité ni l'amour-propre de tout Auteur tant soit peu judicieux. Dans l'intervalle de la grande à la petite Piece, ayant par hasard jetté les yeux sur la loge qui étoit en face de la nôtre, & où il y avoit plusieurs Dames, j'y vis entrer mon cher Marquis : à cette vue, je fis un cri de surprise & de joie que je ne pus retenir ; ma compagnie m'ayant demandé ce que c'étoit, il me fallut trouver un prétexte ; & je leur dis qu'ayant voulu tourner la tête, je m'étois fait grand mal contre un des barreaux de la loge. La

Marquis, de ſon côté, m'avoit apperçue ; nos yeux dès ce moment furent fixés l'un ſur l'autre, & s'exprimoient dans un langage qui ne pouvoit être entendu que de nous, & où étoient peints les différens mouvemens de nos ames. Mais ce plaiſir me fut bientôt ravi : le ſpectacle fini, il fallut me retirer avec ma compagnie, en laiſſant dans ce lieu la meilleure partie de moi-même.

Je me couchai ce ſoir-là de très-bonne heure, contre mon ordinaire, en feignant un grand mal de tête, pour pouvoir me livrer tout entiere au plaiſir que venoit de me faire la vue du Marquis. Cette chere idée occupa ſi fort mon eſprit pendant toute cette nuit, qu'il ne me fut pas poſſible de dormir : ſes tendres regards avoient bien ſemblé m'aſſurer qu'il m'aimoit encore ; mais ils ne pouvoient ſuffire à mes eſpérances ; je déſirois ardemment de ſavoir de lui-même ſi le langage de ſes yeux s'accordoit avec ſon cœur. Je me levai dès qu'il fut jour, je chargeai Babet de faire tout ſon poſſible

pour trouver le Marquis & lui remettre un billet que j'écrivis à l'inftant, & dans lequel, fans entrer dans aucun détail, je le priois de m'honorer d'une vifite, & lui indiquois ma demeure. Babet s'acquitta à merveille de fa commiffion, & quelques heures après m'apporta la réponfe fuivante.

Je me rendrois à l'inftant à vos ordres, & je ne fais qui de vous ou de moi feroit plus fatisfait de notre entrevue; mais la maifon où vous logez, & les perfonnes qui la fréquentent, font autant d'obftacles à nos communs défirs. Mes engagemens & votre fûreté m'obligent à garder bien des mefures. Ainfi, pour que nous puiffions nous voir, il faut que vous commenciez par fortir de cette maifon, & que vous rompiez tous les liens qui vous uniffent à tant de perfonnes qui ne peuvent que nuire à vos intérêts. Il ne m'eft pas permis de vous en dire davantage; mais vous conviendrez, lorfque je pourrai librement

vous parler, que j'ai de très-fortes raisons pour en agir ainsi.

DE BRIANVILLE.

Ce billet me jeta dans un labyrinthe de réflexions, dont je ne voyois point d'issue; il paroissoit par ce même billet, qu'il m'aimoit encore, mais qu'il vouloit éviter de me voir, craignant peut-être mes justes reproches, & que la maison où j'étois, & tout ce qu'il m'en disoit, n'étoit qu'un prétexte pour mieux colorer son refus: cette idée me désespéroit. Tous mes pas, toutes mes actions, toutes mes pensées n'avoient eu que lui pour objet, & étoient comme autant de lignes dirigées vers un même centre; pour lui j'avois pris le parti du Théatre, & pour lui je l'avois abandonné; c'étoit enfin pour lui que j'avois fait le voyage de Paris, & essuyé tant de traverses, de chagrins & de peines. Mais à quoi tout cela me servoit-il, si, étant si près de lui, il sembloit me

refuser les moyens de lui ouvrir mon cœur, & d'apprendre de sa bouche ce qu'il avoit dessein de faire pour moi ? Manquant d'argent pour satisfaire à ce que je devois à la Rosmond, je ne pouvois sortir de chez elle, comme il paroissoit le désirer ; & en supposant que le vieux Soabbe se fût chargé de ma dépense, comme j'avois lieu de le croire, c'étoit me montrer peu reconnoissante à son égard. Vivement piquée contre le Marquis, & bien résolue de ne plus faire des démarches auprès de lui, je crus devoir attendre qu'il en fît à son tour, n'étant pas douteux que s'il avoit autant d'envie de me voir qu'il le témoignoit dans sa lettre, il lui seroit aisé de s'en procurer les moyenr.

Un pur accident qui me fit tomber entre les mains la lettre de recommandation que Madame Dubois m'avoit donnée pour la Marquise de T...., & que j'avois totalement oubliée, me fit aussi penser que je ne devois pas tarder plus long-temps à la rendre ; & je ne sais quel pressentiment sembloit m'annoncer

qu'elle me feroit utile. Ayant fait part de mon deffein à Madame Rofmond, elle fit mettre fes chevaux à fon carroffe. Je partis, & arrivée à l'hôtel de la Marquife de T.... je lui fis demander audience; ce qui me fut accordé dans l'inftant.

Cette Dame m'infpira, au premier coup-d'œil, du refpect & de la vénération. Elle étoit âgée d'environ quarante ans, mais confervoit encore toutes les graces de la premiere jeuneffe. Elle avoit un air grave, mais affable, des manieres aifées & fi prévenantes, qu'elles ne laiffoient craindre aucun refus de fa part fur tous les fervices qu'on auroit pu lui demander. De toutes les femmes de quelque confidération que j'avois eu occafion de connoître dans mes voyages, c'étoit celle dont j'avois le plus fouhaité de gagner l'eftime & l'amitié. Après m'être excufée d'avoir tardé fi long-temps à venir lui rendre mes devoirs, je lui préfentai la lettre de Madame Dubois. Vous n'aviez pas befoin, me dit avec bonté la Marquife,

de cette recommandation, dont je ne fais quelque cas, que parce qu'elle me procure le plaisir de vous connoître ; vous êtes assez recommandable par vous-même, & je veux que vous ne deviez qu'à votre mérite tout ce que je pourrai faire pour vous. En disant cela, elle me prit par la main, me fit asseoir à son côté, &, sans me donner le temps de répondre à ses obligeantes expressions, me demanda quelles étoient ma naissance & mes aventures. Je ne lui dis à ce sujet que ce que je crus propre à l'intéresser en ma faveur & à gagner sa bienveillance, sans pourtant m'écarter de la vérité. Elle fut si vivement touchée du récit que je lui fis de mon emprisonnement quelques jours après mon arrivée à Paris, & de la fausse accusation qui y avoit donné lieu, qu'elle en répandit des larmes ; ce qui me fit voir en elle le cœur le plus tendre & le plus compatissant.

La Marquise s'étant informée de ma demeure, ne parut pas satisfaite, quand je lui eus dit que j'étois logée chez

Madame Rofmond; &, quoiqu'avec beaucoup de ménagement, elle me parla de cette femme de façon à m'en faire concevoir une mauvaife idée; ce qui s'accordoit parfaitement avec celle que le Marquis m'en avoit déjà donnée dans fa lettre. Je ne puis vous cacher, ma chere enfant, me dit-elle, que je vous vois à regret dans une maifon un peu trop expofée aux yeux du monde, & dont on ne parle pas bien avantageufement. Hélas! Madame, lui répondis-je, c'eft malgré moi que j'y fuis; la néceffité m'y a conduite, & c'eft cette même néceffité qui m'y retient, n'ayant pas de quoi remplir mes obligations envers Madame Rofmond, qui, depuis que je fuis chez elle, a fourni à tous mes befoins. Cet aveu me coute beaucoup à faire, ajoutai-je; mais il vaut mieux rougir en avouant fa mifere, qu'être retenu par une fauffe honte, qui très-fouvent peut beaucoup nuire à nos intérêts. Je n'ai, Madame, pour tout bien que ma voix; mais le Théatre, que tant d'autres regardent comme le fon-

dement de leur fortune, est pour moi un objet d'horreur, & je frémis quand je pense que je serai peut-être bientôt forcée d'y reparoître, pour entretenir cette misérable vie, qui jusqu'à présent a été si traversée, & que le Ciel ne me laisse sans doute que pour me faire essuyer de nouvelles infortunes.

Je ne fus pas maîtresse de retenir mes larmes, j'en répandis abondamment, & la Marquise en fut si attendrie, qu'elle ne dédaigna pas de les essuyer de ses propres mains. Ne pleurez-pas, me dit-elle avec cette bonté qui lui étoit si naturelle, ne vous chagrinez pas ; le Ciel, qui voit tous nos besoins, ne vous refusera pas les secours qui vous sont nécessaires, fera finir vos peines, & récompensera votre sagesse & votre vertu : en m'ouvrant votre ame tout entiere, vous vous confiez à une personne qui prend toute la part possible à votre état, & qui vous en donnera des preuves. Je sais que la plupart de ceux à qui un malheureux s'adresse pour en recevoir quelque soulagement dans son infor-

tune, promettent le plus souvent beaucoup, & n'exécutent rien; pour moi je pense différemment, & tâche de me distiguer en exécutant avant de promettre; ainsi, ma chere, vous pouvez dès ce moment disposer de ma personne & de ma maison, & soyez bien persuadée qu'en acceptant mes offres, vous me ferez plus de plaisir que vous n'en ressentirez peut-être vous-même. Je vous regarderai comme ma fille, & vous pouvez tout attendre des sentimens que vous m'avez inspirés dès la premiere vue; je n'en ai, je vous l'avoue, jamais éprouvé qui m'aient si vivement pénétrée.

Je ne saurois dire combien je fus sensible à de si affectueux témoignages du vif intérêt qui sembloit l'animer en ma faveur. Il me seroit aussi difficile de rendre la joie secrete dont mon ame fut remplie. Un calme heureux fit naître dans mon cœur des sentimens de respect, de tendresse & de reconnoissance. Mes larmes, plus éloquentes que toutes les expressions, témoignerent à la

Marquise combien j'étois pénétrée de toutes ses bontés; dès ce moment, elle ne voulut pas me permettre de la quitter, ni d'avoir d'autre demeure que dans son hôtel; elle envoya un de ses gens chez Madame Rosmond, pour lui payer ce que je pouvois lui devoir, & dire à Babet de venir me joindre: ce qui fut exécuté dans l'instant. Tout occupée de mon bonheur, je me félicitois d'un sort si peu attendu; mais je ne savois pas qu'il ne devoit être que momentané, & que de nouvelles disgraces alloient bientôt lui succéder.

Je chargeai le domestique qui devoit aller chez Madame Rosmond, d'un petit billet pour elle, dans lequel je justifiai ma conduite du mieux qu'il me fut possible; je ne sais quelle sorte d'impression ma brusque sortie de chez elle fit sur son esprit, mais je n'en reçus point de réponse. La Marquise, ma protectrice, m'assigna un appartement très-propre, très-commode, & où j'avois toute liberté; ses bontés pour moi

ne tarissoient pas, & je jouissois d'un bonheur si parfait, que j'avois de la peine à en croire la réalité : mais quoique dans le port, je craignois à chaque instant quelque nouveau naufrage. Les maximes que m'avoit insinuées le jeune Soabbe, & dont j'avois, en plusieurs occasions, éprouvé la solidité, m'avoient appris à profiter du présent, sans me mettre beaucoup en peine de l'avenir : je me voyois bien logée, ne manquant de rien, exempte de tout soin & de tout souci ; je n'étois enfin plus exposée à la nécessité de reprendre une profession qui répugnoit si fort à mon goût & à mes sentimens : en falloit-il davantage pour que je me regardasse comme très-heureuse ?

La Marquise, après avoir pourvu à tous mes besoins avec une générosité dont elle seule étoit capable, me présenta à la Comtesse sa fille, qui me reçut assez froidement ; mais je n'en fus pas surprise, parce que sa mere m'avoit déjà prévenue sur son caractere, que j'eus tout le temps de mieux connoître dans

la suite. Autant la mere étoit douce, affable & prévenante, autant la fille étoit brusque, altiere & désobligeante; sa figure même avoit quelque chose de bas & de grossier, qui s'accordoit mal avec la grandeur de sa naissance; la stupidité de son ame se lisoit sur son visage, où on ne voyoit ni graces ni vivacité; c'étoit enfin, par la figure, le caractere & l'esprit, un composé de toutes les imperfections; & comme l'éducation & l'exemple peuvent tout sur une jeune personne, je ne concevois pas comment une telle fille pouvoit être née d'une mere si parfaite en tout; la Marquise ne le concevoit pas elle-même, & je lui ai souvent entendu dire qu'elle avoit de la peine à croire qu'elle fût sa fille. Il auroit été difficile en effet de trouver une humeur aussi revêche, & une façon de penser aussi méprisable à tous égards. Il suffisoit qu'on exigeât d'elle quelque chose, pour qu'elle s'y refusât obstinément; elle étoit continuellement occupée à chercher les moyens de pouvoir nuire, & il ne me souvient pas de

l'avoir jamais vu rire & se réjouir, que de ce qui pouvoit faire de la peine à quelqu'un. Sa naissance, son éducation & son rang lui inspiroient moins de noblesse dans les sentimens & d'élévation dans les idées, que n'en auroit pu avoir une fille de la plus basse extraction; ne parlant que de choses puériles & triviales, elle n'aimoit à s'entretenir qu'avec des domestiques, & faisoit plus de cas d'un laquais, que de tous les cavaliers aimables qui venoient lui faire leur cour.

Tel étoit le caractere de la jeune Comtesse. La nécessité où j'étois de vivre avec elle, empoisonnoit le plaisir que j'avois d'être dans une maison où on avoit toutes sortes de bontés & d'attentions pour moi. Combien de fois, en comparant sa naissance & ses sentimens avec les miens, me suis-je dit à moi-même : Pourquoi n'est-elle pas née dans la vallée de M.... & moi fille de la Marquise, à qui je ferois plus de plaisir & d'honneur ? Il m'en coutoit beaucoup pour souffrir, sans me plaindre, toutes

ſes extravagances ; mais il le falloit, & je faiſois tous mes efforts pour diſſimuler & me taire. Je n'étois pas d'ailleurs la ſeule dans cette maiſon qu'elle ne vît pas de bon œil : tous éprouvoient le même traitement de ſa part, & la Marquiſe ſa mere n'en étoit pas exempte : mais comme c'étoit ſa fille unique, elle ſupportoit ſon chagrin avec patience, & venoit même ſouvent s'en conſoler avec moi. La jeune Comteſſe, qui voyoit à regret les bontés & les attentions marquées dont m'honoroit ſa mere, ſoit jalouſie, ſoit averſion pour moi, n'en devenoit que plus inſupportable à mon égard ; & malgré les ſoins que je me donnois de la prévenir en tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir, dans l'eſpérance de me la rendre plus favorable, je ne pus jamais parvenir à recevoir d'elle la moindre marque de bonté.

Dans le nombre des domeſtiques de cette maiſon, étoit un laquais nommé Laurent, qui avoit tous les vices de ſon état, mais qui ſeul jouiſſoit des bonnes graces & de la protection de la

jeune Comtesse ; je ne fus pas longtemps à m'appercevoir qu'elle avoit conçu une forte passion pour lui ; il ne lui manquoit que cela pour dégénérer tout-à-fait de sa naissance, & faire le déshonneur de sa Maison. Cette découverte me surprit au point, qu'à peine pouvois-je en croire mes yeux, qui en avoient pourtant assez vu pour ne me laisser aucun doute. Une passion si contraire à la raison & à l'honneur, dans une fille bien née, me parut si dangereuse, que je me crus obligée, par plusieurs motifs, d'en avertir la Marquise, pour en éviter les funestes conséquences. Je saisis, pour lui découvrir ce grand sécret, un moment où je la trouvai très-indisposée contre sa fille ; elle ne m'en parut pas beaucoup émue, mais, par un douloureux soupir, me laissa voir toute sa confusion. Je ne me suis que trop apperçue, me dit-elle un moment après, de ce que vous avez cru m'apprendre : cette malheureuse & indigne fille me causera la mort. Le Ciel m'est témoin que je n'ai rien négligé pour lui inspirer

des sentimens conformes à sa naissance; mais ce n'est pas la premiere plante qui ait mal répondu à la fertilité du terrein où elle est venue, & aux soins de son cultivateur. J'ai toujours espéré que le temps & l'exemple la rendroient plus sage & plus raisonnable; mais à présent je crois que le seul moyen de la réduire à son devoir, c'est de la marier. Je ne sais si sa passion pour ce Laurent lui a fait refuser tous les partis qui se sont présentés, ou si son odieux caractere les a éloignés; après en avoir, il n'y a pas long-temps, rejeté deux des meilleurs du Royaume & des plus avantageux pour elle à tous égards, elle s'est enfin déterminée pour un troisieme; mais ce mariage est encore éloigné. Il me tarde de m'en voir délivrée; je ne puis m'empêcher cependant de plaindre le sort du mari qui l'aura, s'il n'a pas le bonheur de la faire changer de sentimens, d'humeur & de caractere.

Ce que venoit de me dire la Marquise, non sans répandre des larmes de douleur & d'indignation, me toucha

on ne peut davantage ; mon ſort ne me parut plus ſi à plaindre, tandis que je voyois cette chere Marquiſe, qui m'étoit ſi ſupérieure en naiſſance & en fortune, déplorer tous les jours le ſien, & m'envier ma miſérable condition ; il eſt vrai que je n'avois alors d'autre ſouci que celui que me cauſoit ma tendreſſe pour le Marquis. Depuis le jour que j'avois quitté la maiſon de Madame Roſmond, je n'en avois eu aucune nouvelle ; je ne m'occupois, quand j'étois ſeule, que de ſon idée, & courant après un Amant qui ſembloit me fuir, je perdois inutilement mon temps, ſans ſonger à me procurer quelque honnête établiſſement pour le reſte de mes jours, & un état pour mon fils. Il pouvoit alors avoir deux ans : Madame Lucile m'en donnoit ſouvent des nouvelles ; mais chacune de ſes lettres étoit un nouveau tourment pour moi, en ce que cela me rappeloit l'horrible faute qui étoit la cauſe que je lui avois donné le jour, & la miſérable condition à laquelle il ne pouvoit manquer d'être

exposé à mesure qu'il avanceroit en âge. Il auroit fallu que j'eusse de temps en temps envoyé de l'argent à Milan pour son entretien & son éducation, dont Madame Lucile ne devoit pas être toujours chargée : mais comment pouvoir le faire, tandis que moi-même je ne vivois, depuis que j'étois à Paris, que des bontés & des secours d'autrui ?

Des raisons si justes & si pressantes devoient m'obliger à me détacher du Marquis, & à tourner mes vûes de quelque autre côté : à force de combattre jour & nuit le funeste penchant qui m'entraînoit toujours vers lui, je parvins à un point d'indifférence qui me couta une peine incroyable. Il faut de terribles efforts pour arracher de son cœur une passion qui y a fait de trop grands progrès, & formée comme étoit la mienne, par mille réflexions d'honneur & de devoir : je ne dirai pas y avoir réussi ; mais ce fut sûrement beaucoup d'avoir pu me résoudre à ne plus m'informer de lui, & à ne penser uniquement qu'à moi-même.

Ce fut alors que je me déterminai à ouvrir entiérement mon cœur à la Marquise, ma protectrice; mais je ne savois si je devois lui découvrir que j'étois fille de Madame Dubois, pour tâcher, par son moyen, d'en tirer quelque secours. La justice étoit en ma faveur, & la Marquise devoit avoir sur elle toute cette autorité que lui donnoient son rang & les obligations qu'elle lui avoit: les preuves que j'étois sa fille, étoient d'ailleurs incontestables; mais que je me sentois de répugnance à me déclarer fille d'une mere dont la réputation étoit si décriée! J'aurois pourtant vaincu cette répugnance, si je n'avois réfléchi que la Marquise m'ayant témoigné le peu de cas qu'elle faisoit de cette femme lorsque je lui remis sa lettre; la connoissance que je lui aurois donnée que j'étois sa fille, pouvoit me faire beaucoup de tort dans son esprit: je pris donc le parti de me taire sur cet article, & de ne lui confier que mes chagrins & mon embarras au sujet de mon fils. Elle ne me répondit qu'en m'embrassant

tendrement,

tendrement, & tirant de sa poche une bourse où il y avoit trente louis, elle me les donna pour envoyer en Italie. Ensuite elle m'ordonna, le plus obligeamment du monde, de lui faire connoître tous mes besoins, en m'assurant qu'elle ne m'abandonneroit jamais, & que quand même elle viendroit à mourir avant d'avoir fait pour moi ce qu'elle avoit dessein de faire, je n'en serois pas plus malheureuse. Cette tendre assurance calma tous mes chagrins jusqu'au jour suivant, qui m'en préparoit de nouveaux.

J'ÉTOIS seule dans ma chambre, occupée à certains ouvrages de femme, quand j'y vis entrer Babet d'un air très-empressé. Eh! vîte, me dit-elle, dépêchez-vous de venir sur le balcon, si vous voulez voir votre cher Marquis qui sort d'une maison voisine & vient de ce côté. Ne me le nommez jamais, lui répondis-je d'un air fâché, je ne veux plus entendre parler de lui de ma vie: elle resta stupéfaite, & sortit. Pour

moi, je ne ſavois ſi je devois perſiſter dans ma réſolution, ou céder au penchant qui m'entraînoit vers le balcon, pour avoir le plaiſir de voir du moins encore une fois le Marquis ſans en être vue. Le temps s'écoule rapidement, quand on combat avec ſoi-même; dans cet intervalle le Marquis devoit être déjà loin; mais malgré cela je me levois pour ſatisfaire ma curioſité, quand je vis entrer la Marquiſe qui me pria de paſſer dans la ſalle de compagnie, pour entretenir pendant quelques momens le futur époux de ſa fille, qui venoit d'arriver, tandis qu'elle alloit l'en avertir, & lui recommander de le recevoir plus poliment qu'elle n'avoit coutume de faire. Très-volontiers, Madame, lui répondis-je, & me mis auſſi-tôt en devoir de lui obéir. Je ne pus m'empêcher, en y allant, de plaindre l'époux qui devoit être ſi mal partagé, & j'étois extrêmement curieuſe de le voir, pour juger par mes yeux s'il méritoit un pareil ſort: mais quelles furent ma ſurpriſe & ma confuſion, lorſqu'en entrant

dans la salle, j'y trouvai le Marquis de Brianville, qui, aussi étonné que moi, changea de couleur, & sembloit craindre, à cette soudaine apparition, que ses yeux ne le trompassent! Tant de mouvemens tumultueux s'éleverent alors dans mon ame, qu'ils en absorberent toutes les facultés & suspendirent l'usage de mes sens; revenue à moi, la réflexion qui me frappa le plus, fut que j'étois, sans l'avoir su, dans la maison de ma rivale, dont la mere avoit tant de bontés pour moi, & que mon Amant alloit être sacrifié, en consentant à un mariage qui ne pouvoit que le rendre malheureux. Nous gardions cependant tous deux un silence qui n'étoit interrompu que par nos soupirs. Le Marquis le rompit enfin, en me disant avec toute l'expression d'un cœur pénétré : Vous, ma chere, dans la maison de la Marquise de T....! vous, si près de l'épouse qui m'est destinée, & qui sera toujours l'objet de mon aversion, tandis que vous avez été, que vous êtes & ne cesserez jamais d'être le plus cher objet de ma

tendresse ! Je vous revois enfin, après m'être séparé de vous malgré moi ; je vous retrouve à Paris, après vous y avoir si inutilement cherchée : mais à quoi va me servir ce bonheur, puisque le caprice de mes parens & de ridicules préjugés m'empêchent d'en jouir au gré de mes vœux & de mes désirs, & de faire pour vous, dès ce même moment, ce que mon amour, mon honneur & mon devoir exigent ?

Il en auroit dit davantage ; mais je l'interrompis pour ne pas perdre des momens si précieux, & que je voulois employer à soulager mon cœur d'un poids qui l'accabloit depuis si long-temps. Oui, lui dis-je, ingrat, je suis ici, & ne sais si c'est ma bonne ou ma mauvaise fortune qui m'y a conduite ; vous êtes donc né pour que je doive également me plaindre quand je vous perds & quand je vous retrouve ? Ou peut être suis-je née moi-même pour que vous fassiez aussi peu de cas de mes reproches que de ma tendresse ; je ne vous rappellerai pas ce que ma couté

cette fatale tendresse : eh ! que pouvoit-elle me coûter de plus que mon honneur ? Abandonnée, errante, pauvre, sans cesse livrée aux plus cuisans soucis & aux besoins les plus pressans, réduite à exposer sur un Théâtre ma vertu, ou du moins ma réputation, à mendier par-tout un asile, & à ne vivre que des secours que je trouvois dans la pitié de quelques ames bienfaisantes ; mere enfin d'un fils, déplorable fruit de notre amour & de ma foiblesse, & dont le sort présent & à venir remplit mon cœur des plus cruelles sollicitudes ; que n'ai-je pas fait pour vous, & que pouvois-je faire de plus que de vous conserver toujours ma tendresse, malgré les fortes raisons que j'avois de douter si vous la méritiez encore ? Tous mes projets, toutes mes entreprises n'ont eu pour objet que de me rapprocher de vous, & de venir vous demander la restitution du seul bien précieux que j'avois, que vous m'avez enlevé, & que vous seul pouvez me rendre ; vaines espérances, projets inutilement formés,

ſi je ne vous trouve pas dans le cas, ni peut-être dans le deſſein de remplir vos engagemens avec moi. Je ſavois déjà que vous deviez appartenir à une autre; mais j'ignorois que mon mauvais ſort dût peu à peu me conduire à baiſer la main de celle qui vous ravit à moi, & à qui je dois le nouvel être dont je jouis. Faut-il qu'à votre occaſion je ſois forcée de haïr ceux qui me font du bien, autant que je ſuis odieuſe à moi-même? Cette maiſon, où j'avois cru trouver la fin de toutes mes peines, ſera donc l'autel où doivent être ſacrifiées mes plus cheres eſpérances, & le tombeau fatal dans lequel mon honneur trahi ſera couvert d'un opprobre éternel? N'auroit-il pas mieux valu pour moi de ne vous avoir jamais revu, que de vous revoir dans un lieu qui me met dans la dure néceſſité d'être ou inſenſible ou ingrate? Pourrai-je ſouffrir qu'une rivale, auſſi indigne de vous qu'elle l'eſt de ſa naiſſance, uſurpe des droits qui me ſont ſi légitimement dus, ou oſerai-je les lui conteſter, aux yeux

d'une mere à qui je dois tout, & qui s'abaisse au point de me regarder comme sa fille ? Quelle cruelle alternative !

Je fus alors interrompue par l'arrivée de la Marquise & de sa fille, à qui j'eus bien de la peine à cacher mon trouble & mon agitation : je voulus me retirer pour aller donner un libre cours à mes larmes ; mais, pour augmenter mon tourment, la Marquise m'obligea de rester. Nous nous assîmes tous, & il s'ouvrit une conversation dans laquelle chacun de nous avoit un intérêt bien différent. La jeune Comtesse, qui auroit voulu être bien loin, se démenoit sur son siége de façon qu'on eût dit qu'elle étoit sur des épines ; le peu de paroles qu'elle disoit, étoient grossieres & désobligeantes ; sa mere la regardoit de temps en temps avec des yeux qui marquoient son indignation, & tâchoit de réparer du mieux qu'il lui étoit possible, ce que les propos de sa fille avoient de malhonnête & d'offensant. Le Marquis faisoit tout ce qu'il pouvoit pour cacher son trouble, entamoit plu-

ſieurs diſcours qui n'avoient point de ſuite, & jetoit de temps à autre ſur moi des regards qui achevoient de me déconcerter. J'étois trop occupée de moi-même, pour prendre garde au déſordre qui régnoit dans cet entretien, parce que j'avois ſous les yeux trois objets capables de me plonger dans les réflexions les plus chagrinantes : la fille m'enlevoit un Amant, & j'aurois mille fois donné ma vie pour la mere ; le Marquis paroiſſoit bien ſe déclarer en ma faveur, mais j'avois contre moi ſes devoirs & ma reconnoiſſance. Je ne craignois rien de la part de l'épouſe qui lui étoit deſtinée, parce qu'elle étoit auſſi peu propre à ſe faire aimer du Marquis, qu'elle étoit elle-même peu diſpoſée à s'unir avec lui par un mariage auquel l'un & l'autre n'avoient conſenti qu'à regret. Il m'étoit donc fort aiſé de me maintenir dans la poſſeſſion d'un cœur qui m'appartenoit à tant de titres ; mais je ne pouvois l'enlever à la fille, ſans beaucoup déſobliger la mere, & lui marquer la plus noire

ingratitude de tant de bienfaits dont elle me combloit. Elle ne m'aura donc reçue chez elle, me disois-je, & traitée avec tant de bonté & de distinction, que pour me voir semer la discorde dans sa famille, & faire échouer un mariage qui avoit pour objet l'union & l'ornement de deux illustres Maisons ?

Ne vaut-il pas mieux, quoi qu'il puisse m'en couter, que je sacrifie ma malheureuse passion pour le Marquis, aux devoirs de ma reconnoissance ? Je puis, sans lui, faire une figure honnête dans le monde ; mais cela ne m'est pas possible sans les secours de ma protectrice, dont les promesses ne sauroient être vaines, & de qui je dois tout attendre. Si l'on peut faire tout ce qu'on veut quand la raison & le devoir l'exigent, je pourrai sans doute parvenir à oublier un Amant qui n'est pas né pour moi, quoiqu'il triomphe de ma foiblesse & de mon déshonneur : mais comment l'oublier, tandis que je l'aurai toujours devant mes yeux & que je le verrai dans les bras d'une rivale indigne de

lui, qui en désire peu la possession, & qui peut-être le méprise? Ne me conviendroit-il pas mieux, pour ne pas être témoin d'un spectacle si affligeant pour moi, de m'éloigner de cette maison? Mais où trouver un asile, ma subsistance? Et ne seroit-ce pas me rendre mille fois plus malheureuse?

Tandis que toutes ces réflexions rouloient dans mon idée, on m'adressoit souvent la parole, & j'y répondois le plus souvent sans savoir ce que l'on m'avoit dit; il falloit que l'agitation qui régnoit dans mon ame & dans mon esprit, pût se lire dans mes yeux, car la jeune Comtesse m'examinoit très-attentivement, & cette attention si marquée me déconcertoit: je savois qu'il y avoit une malice noire dans sa grossiéreté. Les personnes sombres & concentrées en elles-mêmes, sont pour l'ordinaire les plus disposées à mal penser des autres. Tous les objets paroissent verts, jaunes ou rouges, à qui les regarde à travers un cristal peint des mêmes couleurs; j'étois bien assurée que jusqu'a-

lors elle n'aimoit point le Marquis; mais elle étoit très-capable de prendre de l'amour pour lui, seulement pour me faire du chagrin; car elle me laissoit entrevoir qu'elle avoit conçu quelque soupçon de mes sentimens pour lui, & j'aurois même juré qu'elle étoit aussi jalouse de moi, que j'avois raison de l'être d'elle.

Le Marquis s'étant alors levé pour prendre congé & s'en aller, je me trouvai un peu plus à mon aise, & dès qu'il fût sorti, j'allai me renfermer dans ma chambre, pour me livrer de nouveau aux plus tristes réflexions. Elles étoient les mêmes, & se réduisoient au point délicat & essentiel de me conserver mon Amant, sans désobliger ma protectrice: il étoit difficile de pouvoir accorder deux choses si contraires, capables de mettre en défaut l'adresse & la prudence les plus consommées, & également dangereux pour moi de séparer l'une de l'autre.

Irrésolue, désespérée & confuse, je ne faisois que pleurer jour & nuit; je

devins sombre & mélancolique, &, quelques efforts que je fisse pour cacher les mouvemens de mon ame, il étoit aisé de lire dans mes yeux le trouble & l'agitation qui y régnoient. Depuis ce jour si fatal à mon repos, il s'étoit fait en moi un si grand changement, qu'il n'étoit pas possible que l'on ne s'en apperçût; on ne voyoit plus sur mon visage ni dans mes yeux, cette vivacité qu'on y avoit toujours remarquée; je n'étois capable de m'entretenir avec qui que ce fût : toujours rêveuse & distraite, il falloit, pour ainsi dire, m'arracher les paroles de la bouche, & la Marquise même, par ses tendres & continuelles attentions, ne faisoit qu'augmenter mes inquiétudes. La jeune Comtesse n'en agissoit pas de même envers moi; &, comme si elle eût vu ce qui se passoit dans mon cœur, elle se plaisoit à insulter à ma tristesse par des souris malins, qui marquoient ou qu'elle ne la croyoit pas vraie, ou qu'elle n'y prenoit aucune part; en un mot, ma situation ne pouvoit être plus malheureuse,

reuſe, ayant tous les jours ſous les yeux des objets qui me la rendoient inſupportable.

Dès ce jour, les viſites du Marquis à la jeune Comteſſe devinrent plus fréquentes. Juſque-là elles avoient été très-éloignées ; & comme ſon dégoût pour elle étoit invincible, il la voyoit le moins qu'il pouvoit, cherchant toujours quelque nouveau prétexte pour juſtifier la rareté de ſes viſites : j'appris même qu'il avoit demandé de nouveaux délais pour la concluſion de ſon mariage, dans l'eſpérance qu'il pourroit ſurvenir quelque incident qui le romproit tout-à-fait. Le ſeul intérêt avoit porté ſes parens à faire ce mariage ; la Comteſſe étoit une riche héritiere, & la maiſon du Marquis ſe trouvant très-obérée par ſes exceſſives dépenſes & les pertes conſidérables qu'il avoit faites au jeu, il n'avoit pu ſe diſpenſer, par toutes ces raiſons, de conſentir à une alliance ſi avantageuſe, quoiqu'il prévît bien qu'il alloit s'impoſer un joug qui lui

feroit toujours infupportable. La jeune Comteffe lui devenoit de jour en jour plus odieufe; de forte qu'il ne la voyoit que rarement & autant que la bienféance & la politique l'exigeoient; mais depuis qu'il me favoit dans cette maifon, il y venoit réguliérement tous les jours, ce que je ne pouvois attribuer qu'à fa tendreffe pour moi.

Quelque circonfpects que nous fuffions, il n'étoit pas aifé que notre intelligence échappât aux yeux des furveillans. Cette affiduité de vifites de la part du Marquis, faifoit naître des foupçons dans l'efprit des plus malins, qui ne manquoient pas d'obferver que le Marquis s'entretenoit plus volontiers avec moi qu'avec la Comteffe, & on pouvoit remarquer aifément les mouvemens de joie & de plaifir qui éclatoient dans mes yeux quand je le voyois arriver. Quoique la jeune Comteffe n'eût pour le Marquis aucune forte d'attachement, fon amour-propre & fa vanité auroient été trop humiliés de fe voir préférer une fille comme moi,

qu'elle croyoit lui être si inférieure à tous égards. Qu'elle se fût apperçue ou non de notre secrete correspondance, elle s'en entretenoit toujours avec les domestiques de la maison, qui, comme je l'ai déjà dit, jouissoient seuls de ses bonnes graces, & tâchoit de leur donner de moi l'idée la plus désavantageuse.

Il étoit donc de la plus grande conséquence pour nous de prendre de justes mesures pour que les soupçons nés à notre sujet ne se changeassent pas en certitude; mais ne pouvant rien résoudre par moi-même, il falloit nécessairement que j'eusse un entretien particulier avec le Marquis : la chose étoit aussi difficile que dangereuse. Cependant, l'ayant rencontré quelques jours après en traversant une galerie : Eh! Monsieur, lui dis-je en passant & sans presque m'arrêter, je suis désespérée si vous ne m'aidez de vos conseils; cherchez au plus tôt un moyen pour que nous puissions nous entretenir quelques momens ensemble. Je ne pus lui en dire davantage, & il n'eut pas lui-même le temps de me ré-

pondre, parce qu'il furvint des gens de qui nous devions nous garder; mais le lendemain il me fit glisser adroitement ce billet.

Il ne me sera pas difficile de m'introduire dans le jardin de votre maison, si vous voulez avoir la complaisance de m'y attendre vers le minuit : personne ne désire plus que moi de pouvoir vous parler quelques momens en liberté, ayant mille choses à vous dire ; si vous voulez fixer cette entrevue à la nuit du jour suivant, quand je viendrai demain faire ma visite à la Marquise, vous n'aurez qu'à me faire un signe de consentement ; accordez-moi cette grace, j'espere que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir,

DE BRIANVILLE.

Je ne fus d'abord si je devois consentir à ce rendez-vous, où il y avoit tout à craindre pour moi ; une entrevue seul à seul & de nuit avec une personne qui m'étoit si chere, me faisoit trembler,

en me rappelant celle qui me fut si fatale à Briançon ; mais, après y avoir bien réfléchi, je crus pouvoir m'en fier à ma vertu présente & à mon expérience passée. Je me déterminai à adhérer aux insinuations du Marquis, & lui fis le lendemain le signe convenu.

M'ayant entendue, il se retira plus tôt que de coutume ; les heures qui s'écoulerent depuis son départ jusqu'à minuit, furent pour moi autant de momens critiques, en pensant aux risques que j'allois courir : je n'étois point embarrassée de me glisser dans le jardin ; mais la crainte d'y être surprise par quelqu'un à une heure si indue, me faisoit frémir. Cependant minuit sonna, il fallut partir ; je m'y disposai, & dès le premier pas que je fis pour sortir de ma chambre, les genoux me tremblerent si fort, qu'à peine pouvois-je me soutenir sur mes pieds. Arrivée dans le jardin, je m'arrêtois au mouvement des feuilles que le vent agitoit, & au moindre froissement de ma robe, à mesure que je marchois. Les objets grossissent aux yeux

de quelqu'un qui a peur. Cette nuit étoit assez noire; de sorte que chaque arbrisseau, chaque vase que j'entre-voyois à travers l'obscurité, me paroissoit la figure d'un homme qui me suivoit de loin, ou qui me guettoit pour me surprendre. Je ne savois pas précisément de quel côté le Marquis entreroit dans le jardin, parce que les murs étoient également bas par-tout : dans cette incertitude, j'allois de tous les côtés pour le chercher; il étoit vraisemblable qu'il fût dans les endroits où j'entendois les feuilles s'agiter, mais cela suffisoit pour m'en éloigner. Je ne concevois pas comment, en si peu d'années, j'avois changé si fort de nature; & me rappelant l'extrême courage que j'avois eu dans l'horrible caverne où je m'étois retirée la nuit mémorable de ma fuite, je m'étonnois d'en montrer en ce moment si peu. Il est vrai que dans cette occasion mon innocence m'enhardissoit, & que le souvenir de ma honteuse chute me rendoit, dans celle-ci, irrésolue & craintive; l'idée seule que je pouvois

être surprise avec le Marquis à une heure si suspecte, & ce qu'en ce cas on penseroit de moi, me causoit le plus juste effroi. C'est un bonheur pour notre sexe d'être retenu par la crainte de la censure du monde; les femmes, au lieu de s'en plaindre si fort, devroient s'en féliciter, comme d'un chose à laquelle la plupart doivent le plus souvent leur innocence & leur vertu.

Il y avoit déjà une grande demi-heure que j'étois dans ce jardin, dont j'avois fait plusieurs fois le tour, quand, derriere une palissade à laquelle je tournois le dos, j'entendis quelqu'un qui soupiroit. Je fus prête à fuir; mais prenant enfin mon parti, & réfléchissant que ce pouvoit être le Marquis qui m'attendoit dans cet endroit, je m'en approchai doucement, sans oser ni souffler ni faire le moindre mouvement, & je prêtai une oreille attentive. Mais, ô Dieux! qu'est-ce que j'entendis, & pourquoi me vois-je forcée à révéler un secret que je voudrois pouvoir ensevelir dans le silence & les ombres de cette

nuit ? A force d'attention & de conjectures, je découvris que derriere cette palissade étoit la jeune Comtesse avec son indigne Laurent ; à qui elle faisoit part de ces faveurs que toute fille honnête doit réserver pour le mari qui lui est destiné. Il étoit de mon intérêt & de celui du Marquis, de rendre la chose publique. Par ce moyen il avoit une raison légitime pour rompre ses engagemens avec la Comtesse, & se voyoit dispensé d'un mariage auquel il n'avoit consenti qu'à regret, & qui l'auroit couvert d'une éternelle ignominie ; & de mon côté je voyois renaître mes espérances, & j'acquérois un nouveau droit sur sa tendresse & sa reconnoissance.

J'aurois sans doute agi suivant ces idées ; mais me ressouvenant de ma foiblesse pour le Marquis, je n'eus pas le courage d'insulter à celle d'un autre ; il est vrai qu'il y avoit une grande différence entre celle de la Comtesse & la mienne. Le caractere des personnes coupables ne sauroit justifier leurs fautes,

mais les rend plus dignes de compaſſion & d'excuſe. Une pauvre fille qui ſe laiſſe ſéduire par un homme d'un certain rang, eſt moins blâmable qu'une fille de condition qui s'abandonne à un laquais, qui ne peut que la déshonorer de toutes les façons, & jamais réparer ſa honte.

Après m'être bien déchaînée intérieurement contre la Comteſſe, je finis par la plaindre, & réſolue de diſſimuler & de me taire, eſpérant que cet infame commerce ne tarderoit pas longtemps à être découvert. Je continuai cependant à écouter, & j'entendis que la Comteſſe diſoit à ſon cher Laurent, qu'elle vouloit preſſer le Marquis de conclure au plus tôt ſon mariage avec elle, afin d'éviter le déſordre que pouvoit cauſer ſa groſſeſſe, qu'elle croyoit indubitable, & que, pour l'obliger à ne pas le différer davantage, elle m'accuſeroit d'avoir avec lui de ſecretes liaiſons, dont elle feindroit être très-jalouſe, & s'en plaindroit amérement ; ce qui le détermineroit ſans doute, pour

détruire cette accuſation, à conſentir à ce qu'elle voudroit. Le projet ne pouvoit être plus diabolique ; j'en prévis toutes les conſéquences ; mais ce que je fis pour les éviter, m'expoſa au danger qu'il ne m'arrivât encore pis.

La découverte que je venois de faire des deſſeins que la Comteſſe formoit contre moi, me fit faire cette ſage réflexion : Si, me dis-je à moi-même, elle veut m'accuſer d'une ſecrete correſpondance avec le Marquis, ſans en avoir la moindre preuve ; que ne ſeroit-elle pas capable de faire, ſi, malheureuſement pour moi, elle me trouvoit, en ce lieu & à cette heure, en conférence avec lui ? Ne penſeroit-elle pas qu'y étant venue elle-même dans de criminels deſſeins, le même motif m'y a conduite ? Chaque moment que je differe de ſortir d'ici, eſt dangereux pour moi. Sortons-en donc au plus vîte, & gardons un ſecret éternel ſur ce que je viens d'entendre. Quoi que puiſſe faire la Comteſſe pour me nuire, j'ai

des armes pour me défendre contre sa malice & son imposture; mais ce sont, à la vérité, des armes à deux tranchans, qui peuvent également blesser la main de celui qui s'en sert. Quelque coupable que soit la Comtesse, il est de l'intérêt de sa mere de la vouloir innocente malgré mes justes accusations : en révélant un secret de cette importance, je brouille deux illustres Maisons, qui ne manqueront pas de s'en venger sur moi, qui suis la plus foible. Taisons-nous donc, souffrons, & évitons sur-tout la rencontre du Marquis, pour qu'il n'arrive rien qui puisse être pour l'un & l'autre un sujet de repentir ou de reproche ; qu'il veille lui-même à son honneur, &, s'il ne peut le sauver, ce sera une espece de justice, qu'ayant eu la cruauté de trahir une pauvre Amante, il le soit à son tour par une épouse infidelle. Mais que pourra-t-il penser en ne me trouvant pas dans ce jardin, suivant nos conventions ? Peut-être soupçonnera-t-il ma tendresse; n'importe,

le temps viendra que je pourrai lui tout découvrir, ou peut-être le découvrira-t-il par lui-même; il vaut toujours mieux que mon amour en souffre, que de devenir, en voulant me venger, la fable de tout Paris. Après cette derniere réflexion, je sortis du jardin & me rendis dans ma chambre, où m'attendoit un repentir amer d'avoir cédé à une vaine crainte & de n'avoir pas parlé au Marquis. Nous naissons pour ne jamais nous accorder avec nous-mêmes, & tous nos mouvemens sont une alternative continuelle de résolutions opposées, plus extravagantes les unes que les autres.

Je ne savois pas s'il s'étoit rendu dans le jardin à l'heure convenue, s'il m'y avoit long-temps attendue, ni enfin ce qui pouvoit être arrivé: il étoit très-possible qu'il eût surpris ces deux Amans, & qu'il eût été, comme moi, témoin de leur infame commerce: & en ce cas il pouvoit en résulter des conséquences dans lesquelles il étoit très-important pour moi que je n'eusse pas la moindre

part.

part. Cependant, pour me justifier auprès de lui, j'écrivis ce petit billet, pour le lui remettre le lendemain.

Je ne manquai pas de me rendre la nuit derniere au lieu indiqué ; mais j'y trouvai des personnes qui auroient pu nous y surprendre, ce qui m'obligea de me retirer : je sacrifierois mille fois ma vie pour vous ; mais je n'ai pas cru devoir sacrifier une seconde fois mon honneur. Je ne puis vous en dire davantage. Adieu.

Le Marquis ne manqua pas de venir à l'heure ordinaire faire sa visite à la Comtesse, & je vis dans ses yeux des signes certains de ce qui se passoit dans son cœur. Tous les regards qu'il jetoit sur moi, sembloient être autant de reproches qu'il me faisoit d'avoir trompé son attente ; & de mon côté j'étois dans la plus grande impatience qu'il s'en allât, afin de pouvoir trouver le moment favorable de lui remettre le billet que j'avois préparé, & qui contenoit ma jus-

tification; mais malheureusement cette visite fut très-longue, parce qu'il y fut question d'un propos tenu par la Comtesse, où j'eus beaucoup à souffrir. Après ce que j'avois entendu la nuit précédente, je devois bien m'y attendre; mais quoique je connusse parfaitement son caractere, je ne l'aurois jamais crue aussi imprudente & aussi téméraire qu'elle se montra dans cette occasion.

Monsieur, dit-elle au Marquis assez hors de propos, je pourrois avoir lieu d'être flattée des fréquentes visites dont vous m'honorez depuis quelque temps, si elles n'avoient d'ailleurs de quoi me surprendre; il y a deux mois que j'étois la même, & vous ne me trouviez pas cependant digne de tant de faveur; je ne voudrois pas servir de prétexte à votre tendre inclination pour cette belle Demoiselle (cela se disoit d'un ton moqueur & en me fixant); ne pensez-pas au reste, ajouta-t-elle, que je me croye offensée qu'elle vous plaise plus que moi; mais je suis fort aise de le savoir, pour ne pas lui disputer un

cœur dont je puis très-aisément me passer, & sur lequel je lui cede volontiers tous mes droits. Il est des personnes d'assez mauvais goût pour s'attacher à des objets qui n'ont aucune sorte de mérite, & je ne serois point du tout étonnée que vous fussiez de ce nombre: quoi qu'il en soit, Monsieur, je ne prétends pas, par votre caprice, perdre inutilement ma jeunesse; je me suis toujours doutée que les délais que vous avez demandés avant la conclusion de notre mariage, n'étoient qu'un prétexte & cachoient quelque mystere; je pense l'avoir pénétré, & ai tout lieu de croire que je ne me suis pas trompée. Il vaut donc beaucoup mieux rompre tout à fait nos engagemens. Ainsi, Monsieur, déterminez-vous, car pour moi je le suis déjà, & je vous serai peut-être plus obligée d'un refus, que de tout ce que vous pourriez me dire pour me désabuser.

Un pareil discours, auquel le Marquis s'attendoit si peu, l'interdit au point, qu'il ne savoit qu'y répondre, & fixa les

yeux sur moi, comme pour chercher sa réponse dans les miens. Je rougis, je pâlis, & les premiers mouvemens de mon naturel fougueux firent passer sur ma langue tout le fiel qui s'étoit amassé dans mon cœur contre la Comtesse la nuit précédente. Je fus sur le point d'oublier tous égards, & de découvrir le mystere odieux dont j'étois seule informée : je ne sais ce qui m'arrêta ; mais toute ma colere se réduisit à me lever brusquement & à sortir, malgré tous les efforts que fit la Marquise pour me retenir. Je ne m'éloignai pourtant pas de façon que je ne pusse entendre tout ce qui se dit après mon départ. Le Marquis nia d'abord qu'il eût jamais eu la moindre liaison avec moi, mais sans s'avilir jusqu'à appuyer son désaveu par des raisons ou des conjectures. A l'égard de son mariage, que la Comtesse paroissoit vouloir presser, il opposa les conventions qui avoient été faites de part & d'autre de le différer pendant trois années ; que ce terme n'étant pas encore expiré, on n'avoit aucun reproche

à lui faire ; qu'il étoit prêt à tenir sa parole quand il en seroit temps ; il ajouta, que s'il n'avoit pas voulu consentir à ce mariage, rien n'eût été capable de l'y forcer, & qu'il se seroit si fort éloigné de la France, que personne n'auroit plus entendu parler de lui, & termina sa réponse en disant très-sérieusement à la Comtesse de ne pas me faire la moindre peine à ce sujet ; qu'autrement il pourroit bien vérifier ses soupçons, & la faire répentir d'avoir parlé si témérairement qu'elle avoit fais en ma présence.

La Comtesse alloit lui répondre, sans doute sur le même ton ; mais il ne lui en donna pas le temps, & s'étant levé brusquement, il sortit. Il me fut aisé, à son passage, de lui remettre le billet que je tenois tout prêt ; il voulut me parler, mais je me retirai au plus vîte, pour ne pas être surprise avec lui. J'avois tout lieu d'être satisfaite de sa prudente & sage retenue ; la Comtesse, dans l'état critique où elle se trouvoit, auroit dû se taire, & peut-être l'auroit-

elle fait, si elle avoit su que j'en étois si bien informée : mais son caractere n'étoit point capable de garder les mesures indiquées par la raison & la prudence ; peut-être aussi que la nécessité où elle se voyoit de cacher son infamie au moyen de son mariage, & de ne pas sacrifier son indigne Amant, l'emporta sur toute autre réflexion.

Dès ce jour même elle fit éclater les reproches qu'elle avoit faits au Marquis à mon sujet, & le ressentiment qu'il en avoit témoigné ; elle en parla vivement à sa mere, & fut ensuite porter ses plaintes au pere du Marquis, qui le lendemain vint lui-même pour s'entretenir avec elle à ce sujet ; de sorte qu'en moins de vingt-quatre heures le bruit s'en répandit dans tout Paris, & Dieu sait quels propos on dut tenir sur mon compte ! Ainsi je vis trahir le secret de mon amour pour le Marquis, qui m'avoit tant couté à tenir caché.

Le terrible coup qui me menaçoit, étoit presque inévitable, & il falloit les

plus grandes précautions de ma part pour que je puſſe m'en garantir. On ſavoit déjà que j'étois aimée du Marquis, & il n'étoit pas difficile de découvrir depuis quand & où cet amour avoit commencé. Que n'avois-je pas à craindre, ſi ſon pere eût appris que j'étois cette même perſonne pour laquelle il l'avoit fait arrêter à Briançon & conduire à Paris ? S'il s'étoit alors montré ſi rigoureux à mon égard, à quelle extrémité ne ſe ſeroit-il pas porté contre moi, me ſachant ſi près de lui ? Il s'agiſſoit de ménager l'honneur de mon Amant, & de pourvoir à ma ſûreté ; les moyens en étoient douteux & incertains: j'aurois voulu pouvoir conſerver à la fois ma réputation & mon Amant. J'avois la protection de la Marquiſe ; mais ſa fille me déteſtoit : celle-ci étoit coupable à mon tribunal, & devoit craindre mes reproches ; mais j'étois la plus foible, & j'avois tout à redouter. Dans cette contrariété d'idées, toutes mes paſſions me conſeilloient ; mais chacune avoit ſes

fins particulieres, & devoit raisonnablement m'être suspecte.

Pour concilier tant d'intérêts si opposés, je ne voyois qu'un seul moyen; c'étoit de déclarer à la Marquise l'état de sa fille, de lui ouvrir mon cœur & lui exposer ma situation présente, afin que si tout le monde m'abandonnoit, je pusse compter sur sa protection & son assistance. De cette façon, me disois-je, je démentirai une rivale impudente, je ferai retomber sur elle toute la honte dont elle vouloit me couvrir; j'éteindrai dans sa naissance un feu qui peut devenir incendie; je ferai voir une vertu supérieure à ma naissance, & j'effacerai peut-être, par un si noble procédé, la mémoire d'une chute qu'on attribuera plutôt à mon malheureux destin, qu'à un défaut de sentiment. Au pis aller, si je dois perdre l'asile que la Marquise m'a donné dans sa maison, elle ne me refusera pas ses généreux secours.

Voilà les raisons qui me détermine-

rent à faire un pas dont je ne pouvois prévoir toutes les conséquences : j'y sentois cependant une secrete répugnance dont je ne pénétrois pas la cause, & je passai la nuit dans les plus cruelles agitations. J'avois évité ce soir-là de me trouver seule avec la Marquise, comme c'étoit ma coutume, de peur que, prévenue contre moi par les imputations de sa fille, elle ne me fît des reproches auxquels je n'avois point encore préparé de réponse : mais quel fut mon étonnement en la voyant le lendemain, avant même que je fusse levée, entrer dans ma chambre ! Pourquoi donc, ma chere, me dit-elle en m'embrassant, ne vous ai-je pas vue hier au soir avant de vous coucher ? Seriez-vous indisposée, ou me croiriez-vous assez foible pour penser que les propos extravagans qu'a tenus ma fille à votre sujet, puissent porter la moindre atteinte à mes sentimens pour vous ? Je vous aime, vous aimerai toujours, & rien ne peut vous faire tort dans mon

cœur, que cette défiance que vous semblez avoir de ma tendresse.

Je sentis mon ame si émue à ces obligeantes paroles, que tous mes sens faillirent à m'abandonner : je ne pus que pleurer, & après avoir passé une robe de chambre sur moi, je sautai du lit précipitamment, & me jetant à ses pieds : Ah ! Madame, lui dis-je, ménagez-moi de grace ; mon cœur, pénétré de toutes vos bontés, ne peut résister aux différens mouvemens qu'elles y excitent ; vous me ferez mourir, & je ne veux pas mourir avant de vous avoir convaincue de toute ma reconnoissance. Il est temps que je vous ouvre ce cœur qui vous est entiérement dévoué ; & si jusqu'à présent je ne l'ai pas fait, c'est que je n'ai pas voulu vous affliger par un aveu qui me fait horreur en vous le faisant ; mais aujourd'hui les circonstances m'y obligent pour vos intérêts & les miens.

Votre fille m'accuse d'être aimée du Marquis de Brianville, & s'en plaint

hautement ; mais elle ne sauroit me convaincre d'une chose qui n'est vraie que dans son imagination, & parce qu'elle veut qu'elle le soit : cependant je vous l'avoue, parce que je ne veux pas vous tromper, & que je croirois vous manquer essentiellement en vous le cachant plus long-temps. L'amour du Marquis de Brianville pour moi commença à Briançon, où il étoit avec son Régiment ; mais cet amour me fut bien fatal, puisqu'il m'en couta mon honneur ; je devins mere d'un fils qui est à la fois l'objet de ma tendresse & de ma confusion. Je n'ai à me plaindre d'aucune violence de sa part ; je ne dois attribuer ma chute qu'à ma seule foiblesse ; & si j'ai quelque reproche à lui faire, c'est d'avoir été la cause de tous les malheurs que j'ai éprouvés depuis cette fatale chute. Je puis au reste vous jurer que lorsque j'acceptai l'asile que vous m'offrîtes auprès de vous, j'ignorois que votre fille fût destinée au Marquis de Brianville, & qu'il ne m'est jamais venu dans l'idée de le détourner de ce

mariage, quoiqu'il fût si contraire aux promesses qu'il m'avoit faites & à mes justes prétentions. J'aimerois mille fois mieux être réduite à mon premier état & privée de vos généreux secours, que de faire la moindre démarche pour le détourner de ce mariage; mais pour ne pas être par ma présence, quoique sans le vouloir, un obstacle à vos desseins, permettez que je me retire. Je ne sais à quoi je dois m'attendre de la part du Marquis, qui eut autrefois beaucoup d'amour pour moi; mais je sais ce dont je suis capable moi-même pour vous prouver mon entier dévouement; j'irai où le sort voudra me conduire; je vivrai des secours de la Providence, qui sont inépuisables, & je n'aurai pas du moins à rougir de mon ingratitude envers vous. Que le Marquis épouse votre fille, mais que ce soit au plus tôt, sans quoi il est à craindre que ce mariage ne se fasse jamais : ce ne sera pas moi qui lui ravirai cet époux, c'est Laurent, c'est cet homme méprisable, qui le lui ravit, ainsi qu'à vous votre fille. Le perfide

perfide triomphe de ſon déshonneur & du vôtre ; ſa groſſeſſe ne ſauroit tarder à ſe découvrir, & il eſt temps que vous preniez les plus juſtes meſures pour en éviter l'éclat. Je ne vous dis rien dont je ne ſois bien sûre & dont vous ne puiſſiez vous convaincre par vous-même.

Ne vous alarmez point, Madame, ajoutai-je en voyant l'agitation que ce que je venois de lui dire avoit produite dans ſon ame, vous pouvez encore remédier à tout par votre prudence ; quelque cher que me ſoit le Marquis, ne craignez pas que j'aille l'informer d'un fait dont la connoiſſance romproit tous vos projets ; je ne le ferois pas au péril même de ma vie, & cet important ſecret que je ne découvre qu'à vous ſeule, reſtera toujours renfermé dans le fond de mon cœur. Si cependant vous craignez quelque indiſcrétion de ma part, éloignez-moi de lui ; je ſuis prête, pour vous raſſurer à cet égard, à aller partout où vous voudrez me faire conduire ; c'eſt ainſi que je veux me venger des outrages de votre fille, dont je ſuis

moins offensée, que reconnoissante de vos bienfaits. Pardonnez-moi, Madame, si je vous révele des choses qui ne peuvent que vous affliger, mais dont il étoit si important que vous fussiez instruite avant de me séparer de vous.

J'en aurois dit davantage ; mais les larmes qui coulerent en abondance des yeux de la Marquise, donnerent aux miennes un nouveau cours, & me couperent la parole.

Fin de la quatrieme Partie.





CINQUIEME PARTIE.



CE que j'avois appris à la Marquiſe au ſujet de ſa fille, l'avoit ſi fort ſaiſie, qu'elle fut quelques inſtans ſans pouvoir parler, & nous reſtâmes toutes deux comme des ſtatues. Notre ſituation étoit pourtant bien différente. On voyoit ſur mon viſage l'inquiétude & l'agitation dont mon eſprit étoit rempli. La Marquiſe ne donnoit d'autre ſigne d'altération, que ſon ſilence; elle avoit les yeux fixés à terre, comme pour ſe diſtraire de tout autre objet & ſe recueillir en elle-même. Ce dont il s'agiſſoit, étoit un point des plus affligeans pour le caractere d'une femme de condition & pour le cœur d'une mere; elle avoit donné, il eſt vrai, des preuves de ſa fermeté, de ſa modération & de ſa prudence, dans

des circonſtances les plus critiques. Je ſavois que mes larmes pouvoient beaucoup ſur ſon eſprit ; mais malgré cela le pas que je venois de faire étoit ſi dangereux, que j'étois fort en peine de ce qui en réſulteroit pour ou contre moi.

Tandis que j'attendois de ſa bouche la déciſion de mon ſort, comme un accuſé attend de ſon Juge ſa grace ou ſa condamnation, elle rompit enfin le ſilence, & jetant ſur moi un regard qui ne m'annonçoit rien que de favorable ; Je me ſerois attendue, ma chere, me dit-elle, qu'en m'apprenant une choſe qui porte à mon honneur le coup le plus ſenſible, vous l'auriez fait de façon à ne pas me rendre cette nouvelle plus affligeante. Je vois que l'infamie de ma fille n'eſt que trop avérée, puiſque vous me l'aſſurez, & je ne pouvois m'attendre à moins de la part d'une malheureuſe qui dégénere ſi fort de ſa naiſſance & des ſentimens que j'ai toujours tâché de lui inſpirer. Vous avez fait une action digne de vous, en m'avertiſſant à temps de ſon état ; mais

en me rendant un si grand service, pourquoi vouloir que j'en sois si peu reconnoissante, en consentant que vous vous éloigniez de moi ? Dans le cas où nous nous trouvons toutes deux, je ne sais, à la vérité, quel parti prendre : je ne crois pas impossible de réparer le désordre de ma fille sans que personne en soit instruit ; mais je ne saurois le cacher à ma conscience, qui ne me permet pas de faire au Marquis une si affreuse trahison, qui seroit pour moi un sujet éternel des plus cuisans remords. Toutes les meres n'ont pas tant de délicatesse en de pareilles occasions ; mais je suis bien éloignée de croire que l'exemple puisse justifier une mauvaise action ; & quand même je pourrois m'y résoudre, dois-je récompenser votre fidélité & votre amitié par un affront ? Ma fille est la seule coupable, & je souffrirois que vous en portassiez la peine ! Le Marquis de Brianville a contracté avec vous un engagement si indispensable, & pour éviter le déshonneur de ma maison, j'hésiterois à le

difpenfer de ceux qui l'engagent avec moi, & dont toutes les loix le difpenfent! ce feroit une efpece de tyrannie que je ne veux exercer ni fur fa réputation ni fur votre tendreffe pour lui. Non, il ne fera pas dit que vous me furpaffiez en vertu & en générofité ; le Ciel ne nous fait naître au deffus des autres, que pour leur donner de bons exemples ; je ne fais encore quel parti je prendrai dans une circonftance fi délicate ; je veux y réfléchir mûrement ; mais foyez affurée que vous n'en reffentirez aucun dommage, & n'aurez jamais à vous repentir de la confidence que vous m'avez faite. Cela dit, elle m'embraffa tendrement, pouffa un profond foupir, & fortit.

Je reftai fi furprife de fa fermeté & de ce que fa tendreffe pour moi lui faifoit faire, que je n'en pouvois revenir. Quoiqu'incertaine de mon fort, je n'avois aucun motif de m'affliger, fachant entre les mains de qui j'étois tombée ; malgré cela, mon cœur combattoit avec celui de la Marquife, & j'aurois

beaucoup mieux aimé m'éloigner d'elle, que de la voir, en étant si près, dans une si grande peine & un si affreux embarras. Je prévoyois des choses qui, malgré toutes ses précautions & sa prudence, ne pouvoient que faire beaucoup de bruit, attendu les extravagances de sa fille, qui n'avoient point de bornes. La protection de la Marquise me rassuroit contre tout ce qu'on auroit pu faire contre moi, mais n'empêchoit pas que je ne fusse témoin des troubles domestiques de cette famille ; & cela suffisoit pour que je restasse à regret dans cette maison, & que je souhaitasse d'en sortir, au hasard de tout ce qui pourroit m'en arriver.

Ce jour ne se passa pas sans que je m'apperçusse que la Marquise avoit enfin pris son parti. Je remarquai qu'après le dîner, elle ordonna à Laurent d'aller porter, je ne sais où, une lettre qu'elle lui remit, & depuis ce jour on ne le revit plus dans l'hôtel. La Comtesse en fut si furieuse & fit tant de vacarme, que sa mere, sortant de son

caractere doux & modéré, la menaça de la faire enfermer dans un couvent pour toute sa vie. A cette menace, la Comtesse s'emporta au point de manquer de respect à sa mere, & fit les extravagances d'une forcenée; je ne fus pas épargnée dans cette occasion, comme si elle eût cru que sa mere n'en agissoit ainsi avec elle que par mes conseils. Me voyant ainsi compromise, je demandai de nouveau à la Marquise la permission de me retirer : mais elle s'obstina à me la refuser, tandis que la Comtesse vouloit absolument que je sortisse de l'hôtel, sans quoi elle en sortiroit elle-même. Je ne sais à quoi se termina cette contestation, parce que je jugeai à propos de me retirer.

Une si grande division entre la mere & la fille ne pouvoit qu'avoir des suites fâcheuses; chacune avoit ses bonnes raisons pour faire du bruit. La mere avoit l'autorité; mais la fille étoit une emportée qui ne gardoit aucun ménagement : la premiere ne vouloit pas perdre sa réputation de femme prudente;

& l'autre s'embarrassoit fort peu de tout ce que l'on pourroit penser & dire d'elle. Ainsi elles alloient devenir le sujet d'entretien de la Cour & de la Ville, sans que l'on pût décider laquelle des deux avoit raison.

Je voyois cette vérité dans tout son jour, & la Marquise étoit trop clairvoyante pour ne pas la voir aussi ; mais malgré cela elle ne vouloit pas que je me séparasse d'elle, sans pouvoir se rendre compte des motifs qui l'engageoient à me retenir. Elle m'a dit plusieurs fois que dès ce jour même elle se seroit retirée à la campagne avec sa fille jusqu'au terme de sa grossesse, qui devenoit tous les jours plus apparente, si celle-ci ne s'y fût opposée, sous le prétexte de ne pas m'y avoir continuellement sous ses yeux, quoique la seule raison qu'elle en avoit, étoit pour ne pas s'éloigner de son cher Laurent, de qui elle faisoit sous main faire des recherches, & dont à chaque moment elle attendoit des nouvelles. La Marquise auroit donné tout au monde, à ce qu'elle

me dit, pour que le Marquis de Brianville rompît ses engagemens avec elle sans qu'on en sût le vrai motif ; elle auroit souhaité que je le déterminasse à m'épouser, s'offrant à me donner toute la liberté & les facilités pour ménager cette affaire, afin de mettre par ce moyen un obstacle plus honnête au mariage de sa fille. Elle y voyoit à la vérité de grandes difficultés ; & de mon côté, malgré ma passion qui en étoit flattée, j'y opposois les miennes. C'étoit en effet vouloir trop exiger de moi, que, pour mettre à couvert l'honneur de la Comtesse, j'exposasse celui du Marquis, & que je m'exposasse moi-même. Le plus sûr moyen de calmer de si grands troubles, étoit donc de m'éloigner d'une ennemie implacable, & que la Marquise y consentît, en me conservant toujours sa tendre amitié & ses généreux secours ; mais son cœur répugnoit trop à cette séparation, & elle me disoit sans cesse qu'elle seroit désespérée d'être obligée d'en venir à cette extrémité. Des dispositions si favorables pour moi achevoient

de m'attendrir & de me confondre; c'étoit entre nous un combat continuel, de mon côté, pour assurer sa tranquillité, & du sien, pour me donner de nouvelles preuves de sa tendresse. Nous épuisions toutes deux notre imagination à chercher les moyens d'accorder ces deux intérêts, sans jamais nous déterminer à rien. Le Marquis ignoroit ces troubles domestiques, parce qu'en sa présence on avoit grand soin de ne lui en rien laisser pénétrer; s'il voyoit en moi certaine agitation, il n'en savoit pas la véritable cause, & je ne lui fournissois aucune occasion de me la demander, pour que la mere ni la fille ne me soupçonnassent pas d'avoir avec lui une secrete correspondance.

En cas de séparation avec la Marquise, je n'aurois pas manqué de prétextes pour lui en faire voir la nécessité; j'aurois pu lui dire que je ne m'y étois déterminée qu'afin que nous pussions nous voir plus librement & sans que personne y trouvât à redire. Mais il me restoit sur le cœur l'espèce de trahison

que je lui faisois en lui cachant les raisons qui devoient l'empêcher d'épouser la Comtesse, qui, à tous égards, étoit si indigne de lui. D'un autre côté, pouvoit-il supposer que je fusse instruite d'un secret dont il n'avoit pas le moindre indice ? Etois-je obligée de le lui découvrir, quand lui-même ne s'en appercevoit pas ? Et, en le lui découvrant, pouvois-je me promettre qu'il me croiroit sur mon assertion ? Toutes ces considérations m'obligeoient à me taire & à m'éloigner, laissant tout à la décision du sort. Je crois que la Marquise trouva ce parti raisonnable & même indispensable; mais son cœur ne pouvoit s'y résoudre, & nous n'aurions jamais rien résolu, sans deux événemens imprévus, qui nous mirent toutes deux dans la nécessité de ne pouvoir faire autrement.

J'étois un matin dans la chambre de la Marquise, où nous nous entretenions de nos communes inquiétudes, quand un de ses gens vint lui dire qu'un homme arrivé depuis peu de sa Province demandoit à lui parler : elle ordonna qu'on

qu'on le fît entrer : mais qu'elles furent ma surprise & ma confusion en reconnoissant Thibaut, ce Paysan de la vallée de M...., qui avoit voulu m'épouser, & qui, pour me défendre contre les mauvais traitemens de mon prétendu frere, l'avoit tué d'un coup de fusil! Il n'y eut pas de goutte de sang dans mes veines qui ne se glaçât à cette vue; je changeai plusieurs fois de couleur, & la Marquise se seroit infailliblement apperçue de mon trouble, si, sous quelque prétexte, je ne me fusse promptement retirée. Thibaut, de son côté, ne fut pas moins surpris que moi; & malgré le changement que les années avoient fait dans mes traits, & ma parure, si différente des misérables habits dont il m'avoit toujours vue couverte, je ne doutai pas qu'il ne m'eût reconnue. J'appris après, que les poursuites qu'on faisoit contre lui au sujet de ce meurtre, l'avoient obligé de venir à Paris chercher quelque protection, & qu'il avoit été recommandé à la Marquise par un Gentilhomme du Dauphiné, proche

parent de cette Dame. Elle qui étoit née pour obliger tout le monde, ordonna qu'on lui donnât un logement dans son hôtel, & que rien ne lui manquât jusqu'à ce que son affaire fût finie & qu'il pût s'en retourner dans son pays.

Ce jour ne se passa pas sans que Thibaut, en s'entretenant de moi avec les domestiques, ne leur apprît qu'il me connoissoit. Il leur avoua même qu'il avoit été éperdument amoureux de moi; que c'étoit à mon occasion qu'il avoit tué l'homme pour la mort duquel on le poursuivoit. Il leur dit aussi que j'étois niece d'une certaine Dorothée,& fille de cette Louise qui avoit nourri la Comtesse, & qui, par la protection de Madame la Marquise, avoit fait fortune, & portoit à présent le nom de Madame Dubois.

Voilà donc le secret de ma naissance découvert, secret que j'avois tenu caché avec tant de soin, & qui, étant su, ne pouvoit que me couvrir de honte. J'avois à me reprocher d'avoir été si peu sincere avec la Marquise, qui me com-

bloit de bienfaits, en lui cachant ma naissance : Thibaut m'ôtoit tout d'un coup le masque, & me mettoit dans le plus mauvais aspect. Je ne devois pas douter que toutes ces connoissances ne parvinssent jusqu'à ma protectrice & à sa fille : celle-ci fut la premiere à en répandre le bruit, uniquement pour me faire de la peine, comme si elle avoit sucé, avec le lait de ma mere, une haine implacable contre moi. Ce fut alors qu'elle fit retomber sur moi tous les vices de cette femme, pour me rendre odieuse. La Marquise, à laquelle ils étoient connus, mais qui, ayant le meilleur cœur du monde, l'avoit toujours tolérée, voyoit avec douleur que sa fille me fît une si grande injustice. Voilà la premiere disposition pour me séparer d'avec elle, & bientôt il s'y en joignit une seconde, comme si celle-là n'avoit pas suffi pour me rendre malheureuse.

QUELQUES jours après je reçus une lettre de Madame Lucile, cette bonne amie entre les mains de laquelle j'avois

laissé mon fils à Milan ; elle me mandoit que sa nourrice étant morte, elle avoit jugé à propos de me l'envoyer à Paris, où je pourrois lui donner une éducation qui répondît à son naturel & à mes désirs, & qu'un de ses amis s'étoit chargé de me l'amener sans qu'il m'en coutât la moindre chose. Il arriva en effet la semaine d'après ; je le présentai à la Marquise, qui lui fit les plus tendres caresses, & de là je pris occasion de lui renouveler mes instances pour qu'elle me permît de me retirer avec mon fils, sans que cela pût préjudicier à ses bontés, dont j'avois besoin plus que jamais, & que je me flattois qu'elle voudroit bien me continuer. La découverte qu'elle venoit de faire que j'étois fille de Madame Dubois, n'avoit rien diminué de sa tendresse pour moi ; la seule chose qui lui faisoit de la peine, étoit que l'on dît dans le monde qu'elle avoit donné asile dans sa maison à la fille d'une femme si connue dans Paris par ses débordemens ; mais elle étoit trop juste & pensoit trop bien, pour me

confondre avec elle & me faire porter la peine de sa mauvaise conduite.

L'arrivée de mon fils lui fit faire d'autres réflexions : on savoit bien qu'il étoit à moi, mais on ignoroit qui en étoit le pere. Il ne manquoit pas de raisons à la méchanceté de la Comtesse, pour persuader tout le monde que j'étois du même caractere de ma mere, & semblable à elle dans ses dissolutions ; & , malheureusement pour moi, il tomba entre ses mains un billet que j'avois écrit au Marquis de Brianville, dans lequel, en l'informant de l'arrivée de mon fils, je le supplioïs, ce cher enfant étant un fruit de notre amour, de ne pas négliger le soin de son éducation & de son entretien. Ce billet fut pour la Comtesse un nouveau motif pour se déchaîner contre moi, & dès ce moment je devins l'objet de la médisance & de la perfidie de cette indigne créature, comme je l'étois déjà de son mépris & de sa haine ; non contente de cela, elle menaça sa mere de se porter aux plus violentes extrémités, si je ne sortois au

plus tôt de sa maison, où absolument elle ne vouloit plus me voir. Il fallut que la Marquise, qui connoissoit cette extravagante pour être capable de tout, afin d'éviter un éclat, cédât à cette menace, & fît à son cœur une violence qui lui couta les plus grands efforts. Elle vint elle-même m'annoncer, en pleurant à chaudes larmes, ce qui la forçoit enfin à consentir à notre séparation; quoique je l'eusse plusieurs fois sollicitée, je sentis au moment qu'elle m'étoit accordée, mieux que je n'avois encore fait, combien elle me seroit dure. Ce n'étoit pas tant l'asile que j'avois trouvé dans cette maison que je regrettois; mais j'étois désespérée d'en sortir en y laissant de moi une idée si désavantageuse; & j'aurois été plus satisfaite d'être obligée de vivre dans la misere la plus abjecte, pourvu que ç'eût été avec la bonne réputation que je m'étois faite par mes sentimens & ma conduite.

Je prie mon Lecteur de faire un moment de réflexion sur cette circonstance de ma vie, & il verra si j'ai eu tort de

le prévenir, au commencement de ces Mémoires, que mes malheurs étoient bien dignes de pitié. La Comtesse étoit coupable d'un délit bien plus noir & beaucoup moins excusable que le mien, & je me voyois, pour ainsi dire, forcée à sacrifier mon honneur, pour ne pas nuire au sien & à celui de sa famille. Fut-il situation plus cruelle! Tout ce que je pourrois en dire n'en diminue pas l'horreur, ni la pitié qu'elle pourra exciter ne me la rend pas moins sensible.

Le moment arriva enfin où la haine de mon ennemie triompha; je sortis de cette maison; notre séparation couta beaucoup de larmes à ma protectrice, &, avant que je la quitasse, elle voulut me donner de nouvelles preuves de sa tendresse; elle avoit communiqué ses intentions à un homme dont l'extérieur annonçoit la plus grande probité; il se nommoit le Chevalier de Raimond; elle l'avoit chargé de me trouver une petite maison dans le Fauxbourg Saint-Germain, & de la faire proprement

meubler ; elle lui donna tout l'argent qu'il falloit pour cela, & m'y fit conduire par lui avec mon fils & ma femme de chambre ; elle avoit eu ſoin auſſi de faire remplir un coffre d'habits, de linge & autres ajuſtemens de femme, bien au deſſus de mon état & de mon attente.

Quand je fus dans ma nouvelle habitation, loin du tumulte d'un nombreux domeſtique, & ſur-tout de mon ennemie, je commençai à reſpirer. Quoique je fuſſe encore agitée par le ſouvenir du paſſé & par un ſecret preſſentiment ſur l'avenir, le Marquis n'y avoit pas moins de part ; mais l'eſpérance de pouvoir bientôt lui parler en liberté & lui ouvrir mon cœur, me tranquilliſoit à cet égard. Je ſongeai d'abord à lui faire ſavoir ma demeure, & je n'attendis pour cela que de m'être un peu arrangée dans mon nouveau logement : il étoit très-propre, & rien n'y manquoit de tout ce qu'il falloit pour mes commodités ; j'y vivois avec aiſance, la Marquiſe m'ayant pourvue

de tout ce qui m'étoit nécessaire pour cela. Le Chevalier de Raimond m'avoit cédé un de ses domestiques, nommé Ricard, qui faisoit la dépense de la maison, & me servoit en même temps de Cuisinier; lui-même venoit me voir très-réguliérement tous les jours, m'apportoit des nouvelles de ma chere protectrice, & me pressoit de sa part de lui faire savoir tout ce dont j'aurois besoin. J'avois, en un mot, tout lieu de me croire heureuse, si le bonheur pouvoit consister dans les seules apparences; mais j'éprouvai bientôt que le sort n'avoit pas encore épuisé sur moi toute sa rigueur.

Quelques jours après mon établissement dans cette maison, ayant écrit un billet pour le Marquis, où je l'informois de ma demeure & le priois de m'y venir voir au plus tôt, j'en chargeai Ricard, mon nouveau domestique: mais celui-ci, au lieu d'aller le porter à son adresse, le remit à son ancien Maître, qui ne fit aucune difficulté de le décacheter & de le lire, & osa même m'en

faire un vif reproche. Je restai interdite, & lui demandai raison d'un pareil procédé, & quel droit il avoit sur ma personne, pour en agir ainsi : mais je ne sus que lui répondre, lorsqu'il m'eut dit avec un certain air d'autorité, que c'étoit par ordre de la Marquise ma protectrice, qui l'avoit chargé de veiller sur ma conduite. Un ordre si opposé au caractere de la Marquise, que je connoissois parfaitement, me fit beaucoup douter qu'il pût venir d'elle, & dès-lors le Chevalier commença à me devenir suspect.

Nous n'eûmes pas ce jour-là une grande contestation sur ce sujet, parce que je voulois avoir le temps de me consulter sur ce que j'avois à faire. Ce premier rayon de lumiere qui venoit de m'éclairer, servit à me faire voir, quelques jours après, que me croyant libre dans ma maison, je n'y étois qu'esclave : il ne m'étoit pas permis de sortir quand j'en avois envie ; je ne pouvois recevoir chez moi qui que ce fût, faire un pas, ni jeter un coup-d'œil, que tout ne fût

rapporté par Ricard, mon affidu surveillant, au Chevalier, qui m'en faisoit un procès, & qui, lorsque je me plaignois de cette tyrannie, me fermoit la bouche en me disant toujours que c'étoit par ordre de ma protectrice qu'il en agissoit ainsi. Tenant tout d'elle, j'étois obligée de me conformer à sa volonté; mais je ne pouvois me persuader qu'elle eût si fort changé à mon égard, & que, m'ayant regardée dans sa maison comme sa fille, elle voulût à présent me traiter en esclave. J'aurois voulu pouvoir m'éclaircir là-dessus avec elle; mais cela m'étoit aussi défendu par son ordre; ce qui avoit plus d'apparence que tout le reste, par la raison qu'elle ne vouloit pas, en me recevant chez elle, fournir un nouveau motif aux extravagances de sa fille. Mais pouvois-je m'assujettir à une loi qui, en m'ôtant la liberté, nuisoit si fort à mon amour, & ne me laissoit aucun moyen d'avoir la moindre relation avec le Marquis de Brianville? On ne connoît tout le prix d'un bien, que quand on l'a perdu. Les

commodités, les aises dont la Marquise me faisoit jouir, ne me dédommageoient pas de l'esclavage dans lequel j'étois retenue, en supposant que ce fût par son ordre; & plus j'y pensois, moins je pouvois en pénétrer le motif. Il me venoit quelquefois dans l'idée, que doutant peut-être de ma discrétion, elle n'en agissoit ainsi, qu'afin de m'ôter toutes les occasions de révéler à qui que ce fût l'état déshonorant de sa fille. Ce soupçon m'offensoit, mais il me paroissoit raisonnable.

Babet fut la premiere qui me détrompa à cet égard, en me faisant soupsonner que la sujétion dans laquelle j'étois tenue, n'avoit d'autre cause que l'amour que le Chevalier avoit conçu pour moi. L'avis étoit intéressant, & méritoit toute mon attention. A force de petites observations, je découvris que Babet ne s'étoit pas trompée, que le Chevalier s'étoit en effet passionné pour moi, & que la rigoureuse contrainte dans laquelle il me tenoit, ne venoit que de sa jalousie. Connoissant peu

peu le caractère de cet homme, je ne savois à quoi je devois m'attendre de sa part; mais je crus que, pour le contenir, il me suffiroit de lui marquer beaucoup de froideur : je me trompai, car cela n'empêcha pas qu'il ne me déclarât sa tendresse. Je lui demandai alors si c'étoit aussi par ordre de ma protectrice qu'il me faisoit une pareille déclaration, dont je me trouvois fort offensée; qu'il devoit s'en tenir avec moi aux bornes du respect, & que s'il s'en écartoit, je saurois bien l'y faire rentrer. Je lui tins ce discours d'un ton qui parut le confondre; il me demanda pardon de sa témérité, & me jura que puisque je me trouvois offensée de l'aveu de ses tendres sentimens pour moi, il les tiendroit cachés dans le fond de son cœur, & ne chercheroit à m'en convaincre que par ses soins & ses attentions. Il donna à ce peu de mots un air de vérité qui me trompa; mais j'avois affaire à un homme aussi rusé que mal intentionné. Il ne m'avoit parlé avec tant de soumission, que pour mieux

réuſſir dans l'infame projet qu'il méditoit, & que mon cœur ſembloit m'annoncer; de ſorte que j'étois dans des craintes continuelles. Je me voyois en la puiſſance du Maître & du Valet, qui ſe reſſembloient parfaitement par le caractere, taciturnes, fourbes, diſſimulés, mais violens, méchans, & capables de tout. Pour comble de malheur, ma maiſon étoit iſolée, perſonne n'y demeuroit que moi, & étoit dans une rue des moins fréquentées de Paris.

Je ne ſavois pas ce qu'une femme eſt capable de faire pour ſe défendre contre la violence, parce que perſonne ne m'avoit miſe dans le cas; & ſi le Marquis de Brianville triompha de ma foibleſſe, ce fut moins par la force, que par les preuves conſtantes de ſon amour. Quoique je ne m'imaginaſſe pas que le Chevalier osât rien entreprendre contre mon honneur, ayant tout à craindre de ſa part, je devois par conſéquent être ſans ceſſe ſur mes gardes. Si j'avois pu informer la Marquiſe de ce qui ſe paſſoit, j'aurois infailliblement trouvé

ma sûreté dans sa protection; & un défenseur dans le Marquis de Brianville, s'il avoit été instruit des circonstances critiques dans lesquelles je me trouvois. Mais comment faire pour y réussir, s'il ne m'étoit permis ni de sortir, ni de faire parvenir un billet à qui que ce fût.

C'étoit le sujet unique de nos entretiens avec Babet. Après avoir toutes deux épuisé notre imagination à chercher quelque moyen d'informer le Marquis de ma situation, il me vint dans l'idée d'engager adroitement le Chevalier à me mener promener quelque jour hors de Paris, sous prétexte qu'une si longue solitude étoit préjudiciable à ma santé, que je craignois de tomber malade, que j'avois besoin de respirer le grand air & de me dissiper un peu. En ce cas, Babet seroit restée à la maison pour avoir soin de mon fils; Ricard seroit venu avec nous, ou du moins elle auroit trouvé quelque moyen de l'éloigner, & saisi ce favorable instant pour porter au Marquis un billet que

j'aurois tenu tout prêt. Ce dessein bien concerté entre nous, nous prîmes toutes les mesures nécessaires pour l'exécuter avec succès; mais j'eus bientôt lieu de me repentir de l'avoir formé, & jamais mon honneur n'a couru un si grand danger.

Pour mieux réussir dans mon projet, il me fallut user de beaucoup de détours; je commençai par me montrer plus complaisante envers le Chevalier. Les hommes comptent si fort sur notre foiblesse, qu'ils ne désesperent jamais de triompher de notre vertu. Ne prévoyant pas les suites que pourroit avoir ma sorte de condescendance, je ne pensois qu'à endormir par ce moyen mon jaloux surveillant, & à sortir de ma prison; à mesure que je lui paroissois plus traitable, il redoubloit son respect & ses attentions, Ce premier pas m'enhardit à en faire un second qui m'approchoit du but où tendoient tous mes désirs, Je feignois de temps en temps quelque indisposition; tantôt c'étoit un grand

mal de tête, tantôt un dégoût qui me faiſoit craindre quelque maladie ſérieuſe, & je ne manquois pas d'en attribuer la cauſe à mon peu de diſſipation : mais, comme s'il ſe fût douté de mes deſſeins quand je lui parlois de cela, il faiſoit tourner la converſation ſur tout autre matiere. Vaincu enfin par mes importunités, il me promit de me ſatisfaire, & de me mener promener hors de Paris, ſuppoſé que je ne dédaignaſſe pas ſa compagnie. J'oppoſai d'abord à cela quelques difficultés, auxquelles il répondit à ſon ordinaire, que c'étoit par ordre de la Marquiſe, qui n'avoit permis que je ſortiſſe qu'à cette condition. Je n'avois rien à dire à cela, & il fallut l'accepter, quoique ce fût de ſi mauvaiſe grace, qu'il s'en plaignit, comme ſi je doutois de ſa retenue & de ſon reſpect, qu'il exagéra au point de bannir de mon eſprit toute défiance. Je penſai d'ailleurs que, s'il avoit eu le deſſein de me faire quelque violence, la ſolitude de ma maiſon lui auroit été plus favorable qu'aucun autre

lieu, quelque retiré & éloigné qu'il fût; de forte que je m'y rendis, & crus ne rien hasarder en me fiant entiérement à lui.

Le jour de notre promenade étant fixé pour le lendemain, mon premier soin fut d'écrire une longue lettre pour le Marquis de Brianville, dans laquelle je lui faisois le détail de ma situation, & le priois de venir au plus tôt me tirer de mon esclavage, dussé-je être obligée de retourner en Italie; je n'épargnois ni raisons ni supplications, pour l'engager à faire un pas qui ne compromettroit ni sa prudence ni mon honneur. Je remis cette lettre à Babet, qui avoit autant d'intérêt que moi qu'elle eût le succès que j'en attendois. Je feignis de me sentir plus indisposée qu'à l'ordinaire, & de ne pas beaucoup me soucier de cette promenade, afin d'éloigner de lui tout soupçon. Il faut avouer que nous autres femmes, sommes expertes dans l'art de dissimuler, & de paroître indifférentes sur ce que nous souhaitons avec le plus d'empressement. Il ne fut

pas queſtion d'emmener Babet avec nous, par la néceſſité qu'il y avoit de ne pas laiſſer mon fils ſeul. Ricard devoit auſſi reſter à la maiſon, ce qui auroit été à mes deſſeins un obſtacle peut-être difficile à ſurmonter; mais je fis ſentir au Chevalier qu'il étoit indécent que nous n'euſſions aucun domeſtique avec nous, & que d'ailleurs, ne ſachant ce qui pouvoit arriver, il nous étoit abſolument néceſſaire. Il ſe rendit à ces raiſons, lui ordonna de nous ſuivre, & notre voiture étant arrivée, nous partîmes.

Quand nous fûmes hors de Paris, elle prit la route de Vincennes; il pouvoit être alors trois heures après midi. Le Chevalier tâchoit de m'amuſer par mille propos, ſans qu'il fût queſtion de rien qui regardât ſon amour : ma perſonne étoit avec lui, mais mon cœur & mon eſprit étoient à Paris; je treſſaillois de joie, en penſant que Babet devoit alors avoir remis ma lettre au Marquis, & j'étois dans la plus grande impatience de ſavoir d'elle le ſuccès de

ma commiſſion. J'eus bien de la peine à la cacher au Chevalier, qui ne pouvoit cependant ne pas s'appercevoir du peu d'attention que je faiſois à tout ce qu'il me diſoit : il l'interpréta peut-être en ſa faveur, car les hommes ſont aſſez vains pour tourner tout de notre part à leur avantage.

Après environ deux heures de chemin, nous nous arrêtâmes à une grande auberge, où il nous fit ſervir une magnifique collation : je mangeai avec plus d'appétit qu'à mon ordinaire, parce que l'eſpérance de me voir bientôt libre, avoit banni de mon eſprit toutes les idées qui pouvoient me chagriner. Notre repas fini, le Chevalier me propoſa de nous aller promener dans un petit bois très-agréable, qui, des deux côtés, bornoit le grand chemin : je fis quelque difficulté, mais il m'en preſſa tant, qu'il fallut le ſatisfaire, pour ne lui marquer aucune défiance. Je commençai pourtant à m'alarmer, en voyant que le ſoleil étoit prêt à ſe coucher, & qu'il ne parloit pas de nous retirer, après l'en avoir

plusieurs fois pressé. Nous sortîmes enfin de ce bois, allâmes joindre notre voiture, & reprîmes le chemin de Paris, mais si lentement, que j'entrai dans quelque soupçon. Je ne sais si le Cocher avoit un peu trop bu, ou s'il le feignoit; mais il n'y eut pas moyen de le faire aller plus vîte, quelques ordres que lui en donnât le Chevalier : tantôt il laissoit tomber son fouet, tantôt les brides s'échappoient de ses mains, & tantôt c'étoient les traits qui s'embarrassoient dans les pieds des chevaux, de façon qu'il s'arrêtoit à chaque moment, & que nous perdions beaucoup de temps avant de pouvoir continuer notre route.

L'artifice étoit si sensible, qu'il ne me fut pas difficile de m'en appercevoir, & je crus alors ne pouvoir douter qu'il ne cachât quelque mauvais dessein, dont je ne voyois aucun moyen de me garantir; ce qui me fit frémir. La nuit étoit devenue si obscure, qu'à deux pas on avoit de la peine à distinguer les objets. On rebâtissoit sur ce chemin

quelques maiſons dont les démolitions l'embarraſſoient ſi fort, qu'une voiture n'y pouvoit paſſer ſans beaucoup de précautions; & dans l'état où étoit, ou paroiſſoit être notre Cocher, il n'étoit capable d'en prendre aucune. Le Chevalier me fit ſentir que pour éviter tout fâcheux accident, il nous convenoit de deſcendre de carroſſe & de marcher juſqu'à ce qu'il ſe fût tiré de ce mauvais pas; le prétexte étoit raiſonnable, mais je n'en étois pas plus raſſurée : lorſque nous eûmes mis pied à terre, il me prit par la main, en feignant de vouloir me conduire à travers ces ruines ſur un chemin plus uni & moins embarraſſé, où notre carroſſe nous ayant joints, nous pourſuivrions notre route & ſerions bientôt rendus chez moi : ne pouvant voir où j'allois, à cauſe de l'obſcurité, je ſuivois mon conducteur d'un pas mal aſſuré & en tremblant; je heurtois de temps en temps contre quelque pan de muraille qui n'étoit point entiérement abbatu, & il me parut, par l'air épais & humide que je reſpirois, que j'entrois

dans quelque souterrain. Ricard nous suivoit, & tout d'un coup je me sentis fermer la bouche avec un mouchoir, je ne sais par lequel des deux, qui m'ôta la parole & la respiration, tandis que l'autre me serra étroitement, dans le dessein de me faire la plus affreuse violence.

Je me serois évanouie de peur, si l'indignation & le pressant danger que couroit mon honneur, n'eussent en ce moment rappelé toutes mes forces. Ne m'étant pas possible de crier, je frémissois, je me demenois, appelant à mon secours avec toute la force que pouvoient me prêter le désespoir & la rage. Je ne pouvois douter des infames desseins du Chevalier, parce que ses actions & ses paroles ne me les faisoient que trop connoître; j'étois trop foible contre deux scélérats qui redoubloient leurs efforts & leurs tentatives, à mesure que j'y opposois de la résistance. Il ne me restoit aucune espérance de pouvoir échapper à cet horrible danger, s'il ne me venoit promptement

quelque secours du Ciel ; mais le Ciel même sembloit être sourd aux cris de mon innocence attaquée. J'allois être enfin la victime de la brutalité du Chevalier, quand, par un dernier effort, j'obligeai le perfide Ricard à lâcher le mouchoir qui me fermoit la bouche, & à me laisser la voix & la respiration libres. Je profitai de ce précieux moment pour crier de toute ma force & appeler du secours : à mes cris, il fut sur le champ répondu par un terrible qui est-là ? qui déconcerta mes assaillans, & les fit reculer quelques pas. Qui est-là, répéta la voix inconnue que je sentois s'approcher. C'est, lui répondis-je, une pauvre fille à qui l'on veut faire la plus cruelle violence, & qui demande le plus prompt secours. Je ne sais ce que devint Ricard ; mais, ne le sentant plus à mes côtés, je jugeai que cette ame vile avoit pris la fuite. Le Chevalier me tenoit cependant toujours, mais je m'en dégageai par de nouveaux efforts, tandis que la voix inconnue menaçoit toujours en s'approchant

chant, & paroissoit se tripler, comme répétée par autant d'échos qui se trouvoient parmi ces ruines. Quand je me vis libre, je me mis à fuir sans savoir où j'allois; & après avoir fait quelques pas, je m'apperçus que j'étois en plein air, & que le lieu d'où je sortois étoit un vestibule ruiné, qui formoit une espece de caverne.

Aux pas de quelques personnes que j'entendois marcher derriere moi, je crus être poursuivie, & je ne doutai pas que ce ne fût par le Chevalier & son infame complice; ce qui me fit précipiter ma fuite. Mais quelque fort que je courusse, je fus bientôt jointe & retenue par ma robe; je me retournai en poussant de nouveaux cris, pour arracher les yeux à mes persécuteurs. Mais quelle fut ma joie, en reconnoissant à sa voix le Marquis de Brianville, qui, deux pistolets à la main, & accompagné d'un de ses gens, sembloit m'être envoyé du Ciel pour ma défense?

Je ne ſaurois exprimer les mouvemens de mon ame à ce ſecours ſi ineſpéré, ni la ſurpriſe du Marquis, quand, après m'avoir reconnue, il me vit dans un ſi affreux déſordre. Nous reſtâmes quelques inſtans ſans pouvoir parler, & je n'ouvris la bouche que pour lui demander s'il avoit vu Babet. Eh! ſi je ne l'avois pas vue, me répondit-il, je ne ſerois pas ici venu ſi à propos à votre ſecours. Dès que j'eus lu la lettre qu'elle me remit de votre part, pour être plus sûr de la demeure que vous m'indiquiez, & que la Marquiſe avoit toujours refuſé de m'apprendre, je voulus accompagner Babet juſqu'à votre maiſon, & ayant appris d'elle de quel côté vous étiez allés vous promener, ſuivi de mon Laquais, je pris le même chemin, dans l'eſpérance de vous rencontrer. Mais ne voyant rien, & m'imaginant que vous vous étiez peut-être arrêtés dans quelque endroit, je pris le parti d'attendre votre retour ſur ce même chemin par où vous deviez né-

ceſſairement paſſer. La nuit m'ayant ſurpris près de ces maiſons ruinées, & déſeſpérant de vous rencontrer, j'étois ſur le point de m'en retourner, lorſque j'ai entendu le bruit d'un carroſſe qui venoit de mon côté; j'ai d'abord cru que ce pouvoit être le vôtre; mais le voyant s'arrêter & en ſortir un homme & une femme qui ſont entrés dans ces ruines, j'ai penſé que c'étoient deux Amans preſſés de jouir, & qui avoient trouvé ce lieu commode pour ſatisfaire leurs amoureux déſirs. J'allois enfin me retirer, quand des cris perçans m'ont encore arrêté; je n'ai pas eu de peine à diſtinguer que c'étoient ceux d'une femme qui, ſe trouvant dans quelque danger, demandoit du ſecours. Entraîné par un ſentiment de compaſſion & d'humanité auquel on ne ſauroit ſe refuſer, je me ſuis approché en tâchant de la raſſurer par ma voix; mais je n'imaginois pas que vous euſſiez dans cette aventure un intérêt que je devois partager. A préſent que j'ai le bonheur d'être près de vous, que ceux qui ont

osé vous faire outrage se présentent, je le leur ferai payer de tout leur sang.

Me voyant avec le Marquis, toutes mes craintes se dissiperent, & je crus pouvoir braver l'Univers entier; ce n'étoit ni le temps ni le lieu d'en venir avec lui à des explications; son carrosse l'attendoit sur le chemin, nous le joignîmes, y montâmes & nous rendîmes chez moi, d'où nous n'étions qu'à un petit quart de lieue. Babet fut enchantée de me voir revenir en compagnie si différente de celle avec laquelle j'étois sortie. Le Marquis ne pouvoit assez m'exprimer son ravissement d'être venu si à propos à mon secours; ce fut alors que je lui exposai avec toutes ses circonstances le danger que j'avois couru; il en frémit. Je lui appris en même temps les motifs qui m'avoient obligée à sortir de la maison de la Marquise, sans toutefois lui parler de la grossesse de sa fille, & de la dure sujétion dans laquelle m'avoit tenue le Chevalier, sous prétexte que c'étoit par ordre de ma protectrice, ce que je n'avois jamais cru.

Il m'informa, de son côté, des exactes recherches qu'il avoit faites, tant dans la maison de la Marquise, que dans Paris, & que n'ayant rien pu découvrir, il avoit craint qu'on ne m'en eût fait partir malgré moi, pour me renvoyer en Italie.

Nous nous livrions l'un & l'autre à ce doux ravissement que goûtent deux tendres Amans qui se rassemblent après avoir craint de ne plus se revoir, quand tout d'un coup nous entendîmes frapper rudement à la porte de la maison, & vîmes Babet entrer tout effrayée, qui nous dit que c'étoit le Chevalier. Je n'aurois jamais cru qu'il eût eu l'impudence de se présenter à mes yeux après l'infame violence qu'il avoit voulu me faire. Je changeai de couleur, & toutes les funestes conséquences qui pouvoient s'ensuivre de cette rencontre avec le Marquis, s'offrirent à mon esprit, & le remplirent du plus juste effroi. Vous semblez, me dit-il, en s'appercevant de mon trouble, que je ne pouvois cacher, craindre encore quelque nouvel outrage

de la part de cet homme ; ne suis-je pas avec vous ? Qu'on le fasse entrer, ce Chevalier audacieux ; s'il ne me connoît pas, je lui apprendrai à me connoître, & le respect qu'il doit & à vous & à moi.

Encouragée par ces paroles, qui pourtant ne dissiperent pas entiérement mes craintes, j'ordonnai qu'on allât lui ouvrir la porte. Il entra un moment après ; la rage & la fureur étoient peintes dans ses yeux : mais la vue de mon Amant qui étoit assis à côté de moi, lui en imposa peut-être, & modéra les transports qu'il sembloit prêt à faire éclater. Le Marquis le salua assez poliment, mais sans se lever de sa place, & le Chevalier n'y répondit qu'avec un air de mépris & d'indignation, qui me fit alors craindre quelque extravagance de sa part. Cependant il se contint, s'assit, & ne sachant sans doute que dire, me demanda si Ricard étoit dans la maison ; à quoi je répondis froidement & sans le regarder, que je n'en savois rien. Le Marquis gardoit un profond silence, & paroissoit

se faire la plus grande violence pour ne pas faire éclater, par ménagement pour moi, son ressentiment contre le Chevalier, qui, de son côté, sembloit être possédé par les Furies, tandis que je souffrois cruellement de la présence d'un monstre dont la seule vue me faisoit horreur ; de sorte que nous formions tous trois un tableau digne d'être peint, si le pinceau pouvoit rendre au naturel tous les mouvemens de l'ame.

Trois grandes heures se passerent sans que ni l'un ni l'autre parlât de se retirer ; & ne me convenant pas de les congédier, le jour nous auroit sans doute surpris dans cette position, si le Marquis entendant sonner minuit, n'eût été le premier à dire qu'il étoit temps de me laisser jouir d'un repos dont je devois avoir grand besoin. Il offrit au Chevalier de le mener chez lui dans son carrosse ; mais cette politesse & l'air dont il la lui fit, paroissoit une espece de bravade : le Chevalier refusa l'offre, mais ne put se dispenser de sortir avec lui.

Quand ils furent partis, je commen-

çai à respirer, quoique mon esprit ne fût pas tout à fait tranquille. Qui sait, me disoit mon cœur, ce qui peut arriver entre deux personnes également irritées l'une contre l'autre, toutes deux animées par leur passion, & qui, peut-être retenues par la seule prudence, n'ont osé à mes yeux faire éclater leur ressentiment ? Je connoissois le Marquis incapable de souffrit la moindre injure faite à lui ou à moi, & d'autant plus prompt à se venger, qu'il savoit modérer les premiers transports de sa colere. Je me couchai dans cette juste appréhension, & avec la plus grande impatience qu'il fût jour, pour être informée de ce qui pouvoit être arrivé : mais je n'eus pas à attendre si long-temps pour être témoin de la sanglante tragédie qui se passa chez moi.

Il y avoit deux heures que j'étois couchée; l'agitation de mon esprit éloignant de moi le sommeil, je bénissois la Providence, qui, dans mes besoins les plus pressans, m'avoit toujours tendu

une main secourable, quand tout à coup j'entendis un bruit affreux à la porte de la rue, & quelques momens après à celle de ma chambre, comme si on tentoit de l'enfoncer. Je ne doutai pas que ce ne fut le Chevalier, qui, furieux d'avoir manqué son coup, venoit pour me faire une nouvelle violence & consommer son crime. Je me crus perdue, & sautant du lit avec précipitation, j'appelai Babet, qui couchoit dans un petit cabinet à côté : elle accourut tout effrayée, & nous tâchâmes, elle & moi, de renforcer la porte de ma chambre, pour qu'elle pût résister plus long-temps, tandis que le Chevalier, aidé de son infame Ricard, faisoit de nouveaux efforts & ordonnoit qu'on lui ouvrît, avec des juremens & des menaces auxquels nous ne répondions que par des injures & des reproches ; ce qui ne faisoit que l'irriter davantage. Cependant je voyois la porte s'ébranler & près de sa chute ; & désespérant de pouvoir échapper à ce nouveau danger, j'ouvrois une fenêtre, dans le dessein de me pré-

cipiter; quand le Ciel, ému de pitié, m'envoya un ſecours que je n'attendois pas. C'étoit le Marquis, qui, s'étant douté que le Chevalier, après l'avoir quitté, ſeroit capable de revenir chez moi pour me faire quelque nouvel outrage, y étoit venu lui-même, & voyant que ſes ſoupçons n'avoient pas été mal fondés, en trouvant la porte de la rue enfoncée, tranſporté de fureur, il étoit monté l'épée à la main, au moment que le Chevalier, étant venu à bout de mettre à bas celle de ma chambre, y entroit, & que Babet faiſoit tous ſes efforts pour m'empêcher de me jeter par la fenêtre.

Me voici, traître, lui dit-il, pour m'oppoſer une ſeconde fois à tes infames deſſeins, & laver dans ton ſang l'inſulte que tu oſes faire à une perſonne honnête, dont mille raiſons m'obligent à prendre la défenſe. En diſant cela, il le preſſoit vigoureuſement. Le Chevalier, forcé de ſe défendre, ne le faiſoit que foiblement, & marquoit beaucoup plus de peur que de courage; car il eſt rare que

ce ſentiment entre dans un cœur ſélérat & perfide. Mais ſe ſentant déjà bleſſé par le Marquis, qui ne le ménageoit pas, & m'étant voulu approcher pour tâcher de les ſéparer, il tourna ſa rage contre moi, & me porta un coup d'épée dans le bras, qui me fit tomber évanouie dans ceux de Babet. A cette vue, mon Amant ne donnant plus de bornes à ſa fureur : Meurs, ame vile, lui dit-il en lui paſſant ſon épée au travers du corps d'une ſi terrible force qu'elle alla ſe clouer à la porte d'une armoire dont il s'étoit fait une eſpece de rempart ; mais il ne la put retirer aſſez vîte pour empêcher le Chevalier de lui porter un coup de la ſienne, qui, quoique foible & mal meſuré, ne laiſſa pas que de le bleſſer à la cuiſſe, après quoi il tomba preſque mort.

Revenue à moi, je vis le Chevalier nageant dans ſon ſang, & qui ſe debattoit contre la mort. Le Marquis examinoit ma bleſſure, craignant qu'elle ne fût plus dangereuſe qu'elle n'étoit en effet, tandis que moi-même, effrayée pour

la fienne, d'où je voyois le fang couler abondamment, je verfois un torrent de larmes. Babet, dans le plus grand défordre, cherchoit du linge pour bander nos plaies ; & mon fils, que ce bruit avoit éveillé, pouffoit des cris affreux, comme s'il avoit été témoin de ce terrible fpectacle & qu'il en eût fenti toute l'horreur. Le Laquais & le Cocher du Marquis étoient occupés à éloigner de mes yeux le Chevalier expirant ; & Ricard, pour fe fouftraire au châtiment qu'il méritoit, & qu'il craignoit avec raifon, ayant voulu fauter par la fenêtre, s'étoit caffé une jambe, & crioit comme un poffédé pour appeler du fecours.

Le Marquis avoit beau vouloir me raffurer contre tout facheux événement, & me confoler par de nouvelles preuves de fa tendreffe, je n'étois capable que de foupirer & pleurer. Un homme tué dans ma maifon, un Amant bleffé, les perquifitions de la Juftice, le reffentiment de la Marquife, les difcours du Public étoient d'affez forts motifs pour me

me jeter dans le plus affreux déſeſpoir, d'autant plus que je n'y voyois aucun remede. Tantôt je remercieois le Ciel de m'avoir délivrée d'un perſécuteur comme le Chevalier; tantôt j'aurois donné tout au monde pour qu'il ne mourût pas de ſes bleſſures, afin que la tragique aventure de cette fatale nuit ne fût pas répandue dans le monde.

Cependant le Marquis avoit envoyé chercher un Chirurgien, qui, après avoir viſité ma bleſſure & la ſienne, trouva que c'étoit très-peu de choſe : à l'égard de celle du Chevalier, il la jugea mortelle, & aſſura qu'il n'avoit que très-peu de momens à vivre, ce qui ne fit qu'augmenter mes juſtes alarmes. Bientôt après arriva un Commiſſaire de Juſtice que le Marquis avoit auſſi fait appeler, accompagné de pluſieurs Soldats du Guet, & qui, après avoir dreſſé ſon procès-verbal bien circonſtancié, nous dit qu'il étoit bien faché que les devoirs de ſa Charge l'obligeaſſent de nous faire conduire l'un & l'autre en priſon, ainſi que tous ceux qui étoient

préſens & qui pouvoient être compliqués dans cette affaire. En priſon un homme de mon rang ! lui répondit vivement le Marquis ; en priſon cette Dame ! dans l'état de déſolation où elle eſt, & après avoir été ſi cruellement outragée par le traître que je viens de punir de ſon énorme attentat ! J'en ſuis au déſeſpoir, Monſieur, répliqua le Commiſſaire ; mais voilà un homme mort, ou du moins qui n'a que peu d'inſtans à vivre, je ne puis me diſpenſer de remplir les fonctions de mon miniſtere. D'ailleurs vous pourrez mieux détailler vos raiſons à M. le Lieutenant Criminel, homme auſſi integre qu'éclairé, & qui vous rendra toute la juſtice qui vous eſt due ; ainſi, vous & cette Dame, ajouta-t-il, ayez la bonté de me ſuivre de bonne grace, ſi vous ne voulez que j'employe la force ; je ſerois au dernier déſeſpoir que vous m'obligeaſſiez, par votre réſiſtance, à en venir à cette extrémité.

A ce compliment peu attendu, je vis le Marquis prêt à s'emporter violemment contre le Commiſſaire, & l'auroit

peut-être maltraité plus que par des paroles, si, en lui représentant que ce seroit rendre notre affaire plus mauvaise, je ne lui eusse inspiré plus de prudence & de modération. Je frémissois cependant à la seule pensée de retomber entre les mains de la Justice; mais le crédit & l'appui du Marquis qui avoit le même intérêt que moi dans cette affaire, & la justice de notre cause, me rassuroient contre tout fâcheux événement.

Il étoit déjà grand jour, & nous nous disposions à nous laisser conduire dans le triste lieu de notre destination, quand le Marquis, se ressouvenant qu'il connoissoit particuliérement le fils du Lieutenant Criminel, Conseiller au Parlement, dit au Commissaire qu'avant de se rendre en prison il vouloit lui parler, & qu'il alloit lui écrire pour le prier de venir incessamment le joindre. Celui-ci ne pouvant s'y opposer, le Marquis écrivit un petit billet à son ami, dont fut chargé un Soldat de la suite du Commissaire, & qui bientôt après, l'ayant

heureusement trouvé, revint avec lui. Après que le Marquis l'eut informé du fait & de toutes ses circonstances, celui-ci, pour sauver les formalités & éviter en même temps l'éclat, s'offrit à le mener avec moi chez son pere, qui, sur la justice de nos raisons, ne manqueroit pas de nous renvoyer libres. Mais avant que nous partissions, le Chevalier expira après avoir fait entre les mains du Commissaire une déposition juridique de son affreux attentat.

Le Lieutenant Criminel nous reçut le plus obligeamment du monde, tant parce que nous lui étions présentés par son fils, que par rapport au Marquis lui-même, dont il connoissoit beaucoup la maison; & après avoir examiné le procès avec atttention, il nous dit que nous pouvions être tranquilles, & qu'il se chargeoit d'appaiser cette affaire. Il voulut absolument nous retenir à dîner; mais comme les fonctions de sa charge l'obligeoient à sortir dans ce moment, il nous laissa avec son fils, qu'il chargea

de nous tenir compagnie pendant ſon abſence, & de faire les honneurs de ſa maiſon.

Quand nous fûmes ſeuls, je dis au Marquis que je ne voulois plus retourner dans ma maiſon, qui, après la ſcène ſanglante qui s'y étoit paſſée, ne pouvoit être qu'un lieu d'horreur pour moi. Son ami fut fort de mon avis, & ajouta qu'il ſavoit une maiſon aux portes de Paris, très-agréable & très-commode, actuellement vuide, dont il pouvoit en quelque façon diſpoſer, & que j'étois la maîtreſſe d'y aller habiter quand bon me ſembleroit. Il fut donc réſolu que ce ſeroit ce jour même; & le Marquis, après ſe l'être fait indiquer, ordonna à ſon Laquais d'y aller ſur le champ faire tranſporter mes meubles, & de prendre les ouvriers néceſſaires pour que tout y fut prêt avant la nuit.

Dès que le Lieutenant Criminel fut rentré, il nous dit qu'il venoit de rendre compte au Miniſtre de notre affaire, & que, ſur l'expoſé qu'il lui en avoit fait,

il s'étoit chargé d'en arrêter les pourſuites. On vint dans ce moment avertir qu'on avoit ſervi, & nous paſſâmes dans la ſalle à manger : mais quel fut mon étonnement de voir parmi les convives le jeune Soabbe, que j'avois ſi fort connu à Gênes ! Sa ſurpriſe ne fut pas moindre que la mienne. Le dîner fut très-gai, & à peine étoit-il fini, que le Marquis, ſous quelque honnête prétexte, ſortit pour aller voir ſi on ſe dépêchoit de préparer mon nouveau logement. Quand nous fûmes ſortis de table & paſſé dans la ſalle de compagnie, le jeune Soabbe, qui m'avoit donné la main, prit ce moment pour me faire des reproches de ce que je ne lui avois pas donné de mes nouvelles, & caché même ma demeure à ſon pere, après être ſortie de chez Madame Roſmond. Comme ce n'étoit ni le temps ni le lieu de lui rendre compte des raiſons qui m'avoient obligée d'en agir ainſi, je lui promis de ſatisfaire ſa curioſité quand il me feroit la grace de me venir voir dans la maiſon que j'allois occuper.

J'attendois avec la plus grande impatience le retour du Marquis, malgré tout ce que purent faire pour m'amuser le Conseiller & le jeune Soabbe, qui tous deux étoient fort aimables & avoient beaucoup d'esprit. Il n'arriva que sur le soir assez tard, pour me dire que tout étoit prêt dans mon nouveau logement, & qu'il y avoit lui-même conduit mon fils & Babet qui m'y attendoient. De sorte qu'après avoir pris congé du Lieutenant Criminel, nous montâmes en carrosse pour nous y rendre avec le Conseiller & le jeune Soabbe, qui voulurent absolument nous y accompagner.

Le Marquis ne s'arrêta pas long-temps chez moi, pour me laisser jouir du repos dont il jugeoit que j'avois grand besoin, après ce que j'avois eu à souffrir le jour & la nuit précédens. Mais avant que de me quitter, il m'apprit qu'il avoit vu ce jour même ma protectrice, qu'elle avoit frémi au récit qu'il lui avoit fait des criminels desseins du Chevalier sur ma personne & de sa tragique mort;

qu'elle étoit au désespoir d'avoir été, par sa trop grande confiance en lui, la cause innocente des mauvais traitemens que j'en avois reçus, & inconsolable de notre séparation, qui n'avoit rien diminué de sa tendresse pour moi, dont elle viendroit bientôt m'assurer elle-même; ce qui me causa une joie inexprimable.

Dès que le Marquis se fut retiré, je ne tardai pas à me coucher, & libre enfin de tout souci & de toute inquiétude, je passai une nuit délicieuse, & crus le lendemain, en m'éveillant, avoir pris un nouvel être.

Je jouissois dans ma petite maison, où je trouvois tous les agrémens de la ville & de la campagne, d'une tranquillité de cœur & d'esprit que rien ne troubloit. J'avois recouvré ma liberté, je n'y manquois de rien. Le Marquis m'y venoit voir tous les jours, m'apportoit des nouvelles de ma chere protectrice, & me faisoit espérer que je recevrois bientôt sa visite, que je désirois avec ardeur, non seulement pour

le plaisir de voir & d'embrasser une si tendre & si généreuse amie, mais encore pour savoir d'elle dans quel état en étoient les choses au sujet de la jeune Comtesse ; ce que je n'osois demander au Marquis, qui lui-même ne m'en parloit jamais.

Je reçus, quelques jours après, la visite du jeune Soabbe. Ce fut alors que je l'informai de tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Gênes où je l'avois laissé : il me dit que son pere l'avoit déjà instruit de mon emprisonnement & de ce qui y avoit donné lieu, & qu'il avoit été au désespoir qu'on m'eût fait un outrage que je méritois si peu par mes sentimens & ma conduite. Plus j'acquiers d'expérience, ajouta-t-il, plus je vois combien la vie de l'homme est sujette à des vicissitudes, & que s'il doit attendre quelques faveurs des caprices du Sort, il doit aussi toujours en craindre les revers, & regarder ce mélange du bien & du mal, comme le correctif de ses passions. Les indices qu'on avoit contre vous suffisoient pour vous faire

arrêter ; l'épée & le porte-feuille trouvés entre vos mains, & reconnus pour avoir appartenu à mon frere, sembloient être autant de preuves du crime dont on vous accusoit, & dont une certaine Madame Dubois se trouve actuellement convaincue.

Au nom de Madame Dubois, je fis un mouvement qui marquoit plus que de la surprise ; mais pour lui en cacher le vrai motif, je lui dis que je l'avois connue en Italie, & le priai de m'apprendre les circonstances d'une action dont je ne l'aurois jamais crue capable. Ni moi non plus, me répondit-il : il est vrai que lorsque mon frere, aveuglé par sa passion, s'enfuit avec elle de Paris, je déplorai sa foiblesse ; mais je n'eus pas la moindre crainte pour sa vie. Cette misérable femme, toujours inconstante dans ses amours, ayant obligé mon frere à l'épouser, & s'en étant bientôt repentie, chercha tous les moyens de s'en défaire, comme on le voit dans son procès, par l'aveu qu'elle en a fait elle-même. Un puissant Sei-

gneur, devenu amoureux d'elle, l'aida à se défaire d'un mari incommode, qui ne pouvoit que beaucoup nuire à leur amour. Sous le prétexte de vouloir retourner à Paris, elle partit avec mon frere, & en passant les Alpes, l'entraîna dans un lieu écarté, le fit assassiner par un domestique affidé que lui avoit donné son Amant, & jeter dans cette caverne où, quelques années après, vous trouvâtes son cadavre, avec l'épée & le porte-feuille qui ont déposé contre vous.

Qu'on s'imagine quel effet produisit en moi cet affreux récit. J'admirai les secretes voies de mon destin, qui peu à peu m'avoient intéressée dans un événement si bizarre & si horrible à la fois. Mon cœur ne m'avoit jamais parlé en faveur de Madame Dubois ; mais enfin je la connoissois, je lui devois la protection de la Marquise, & mes malheurs m'avoient appris à compatir à ceux des autres. Quoique j'eusse toujours eu d'elle la plus mauvaise idée, je fus on ne peut pas plus sensible à sa situation. Ce sen-

timent pouvoit m'être alors inſpiré par la ſeule humanité; mais je le regardai comme un devoir de reconnoiſſance. J'étois honteuſe d'être ſa fille, mais je ne doutois pas que je ne la fuſſe, & ne pas être touchée de ſon malheur, quelque mérité qu'il fût, me paroiſſoit une cruauté. Je ne concevois pas cependant comment on avoit pu ſavoir toutes ces choſes de l'aveu de Madame Dubois, puiſque ſon procès devoit ſe faire à Paris, & que je l'avois laiſſée libre en Italie: mais je reſtai confondue, lorſque le jeune Soabbe m'eut dit qu'elle étoit actuellement dans les priſons de Paris. Dans les priſons de Paris! m'écriai-je (je ne ſais ſi ce fut d'horreur ou d'étonnement); eh! comment a-t-elle pu avoir l'imprudence de reparoître dans une ville où, ſe ſentant coupable d'un crime auſſi énorme que le ſien, elle devoit bien s'attendre à en recevoir le juſte châtiment? Tant il eſt vrai qu'il eſt une certaine fatalité qui entraîne malgré eux les criminels à leur ſupplice! Je ne pus alors retenir mes larmes, que le jeune

Soablec n'attribuoit qu'à ma tendre sensibilité : je le laissai dans son erreur, car je serois morte de honte s'il avoit pu me croire sa fille, & je me fis la plus grande violence pour ne pas me déceler moi-même. Combattue par les différens mouvemens qu'excitoient dans mon cœur l'intérêt de ma réputation & la voix de la Nature, j'aurois voulu pouvoir me déclarer en faveur d'une mere ; mais j'étois retenue par la honte de faire connoître les justes motifs que j'avois de m'intéresser pour une aussi méchante femme. Je ne sais s'il s'apperçut de mon trouble ; il ne m'en fit du moins rien paroître, & sortit en me priant de permettre qu'il vînt quelquefois me faire sa cour.

Après son départ, je me livrai aux réflexions les plus ameres ; la seule idée d'appartenir de si près à une femme qui peut-être bientôt alloit me déshonorer par la mort ignominieuse qu'on lui feroit subir pour réparation de son crime, me faisoit frémir. Maudit & injuste préjugé du monde, qui fait re-

tomber ſur les enfans la honte de ceux qui leur ont donné la vie ! Si nos parens ont été des ſcélérats & des infames, s'ils ont ſubi ſur un échafaud le juſte châtiment de leurs crimes, n'eſt-ce pas la plus affreuſe injuſtice, que de vouloir faire rejaillir ſur nous leur ignominie ?

Quoique tout le monde ignorât que j'étois fille de Madame Dubois, & que, par cette raiſon, je n'euſſe pas à craindre qu'on me le reprochât, il me ſuffiſoit de le ſavoir, pour être continuellement tourmentée par cette cruelle idée.

Le trouble dans lequel m'avoit laiſſée le jeune Soabbe, dura pluſieurs jours, ſans que rien fût capable de le calmer. Le ſouvenir toujours préſent de mes malheurs paſſés me faiſoit regarder les choſes ſous le plus terrible aſpect ; j'étois toutes les nuits épouvantée par les ſonges les plus funeſtes ; il me ſembloit voir Madame Dubois, convaincue & condamnée, par la rigueur des Loix & la juſtice du Ciel, à ſubir la peine due à ſon crime, aux yeux d'une populace tou-

jours avide de ces affreux ſpectacles. Je croyois voir tout le monde, me connoiſſant pour ſa fille, me regarder avec horreur, mon Amant même me fuir avec le plus grand ſoin, & rougir des ſentimens qu'il avoit eus pour moi. Je me reprochois ſouvent, comme une inhumanité & une ingratitude, de n'avoir employé aucun moyen pour tâcher de la ſauver, & refuſé la conſolation d'aller la viſiter dans ſa priſon : il eſt vrai qu'elle n'avoit pas été plus tendre à mon égard dans mon enfance; mais devons-nous régler notre conduite ſur celle des autres quand rien ne peut la juſtifier? Tout me parloit en ſa faveur, & m'obligeoit à la ſecourir; mais comment devois-je m'y prendre & que pouvois-je faire pour elle? Le jeune Soabbe ne venoit jamais me voir, que je ne lui demandaſſe en quel état étoit le procès de Madame Dubois, à quoi il me répondoit toujours de façon à redoubler mes alarmes.

Le moment fatal arriva enfin, où il vint m'annoncer qu'elle alloit être in-

cessamment jugée, & qu'on ne doutoit pas qu'elle ne fût condamnée à mort. A cette funeste nouvelle, je fis un cri de douleur si vif & si pénétrant, qu'il en fut étonné, & me demanda quel si grand intérêt je prenois à la vie de cette malheureuse, l'opprobre du genre humain, pour paroître si touchée de son sort ? Je ne sais comment ma foiblesse ne me trahit pas dans cette occasion, & j'étois moi-même étonnée qu'ayant tant de raisons d'avoir cette femme en horreur, je pouvois si fort m'intéresser à sa vie. Le temps me dévoilà ce secret; car si elle avoit subi le châtiment qu'elle méritoit, je ne serois peut-être pas ce que je suis aujourd'hui, par une merveilleuse providence du Ciel qui m'y conduisoit par des voies extraordinaires. C'étoit de lui que me venoient ces mouvemens de l'ame qui me faisoient désirer qu'on pût la sauver, sans en savoir les raisons, ni voir les expédiens que je devois prendre pour y réussir; & je serois sans doute toujours restée dans cette perplexité, & elle ne seroit plus

aujourd'hui, si ma protectrice ne m'eût fait la grace de me venir voir, ainsi qu'elle me l'avoit fait promettre.

Je crus renaître en la voyant, & mon cœur éprouva une joie que je n'avois pas goûtée depuis notre séparation. Nous nous exprimâmes mutuellement le plaisir que nous avions de nous revoir, & ne pouvions donner des bornes aux transports de notre tendresse. Nous parlâmes long-temps du Chevalier Raimond, & de sa mort : elle m'avoua qu'elle avoit été trompée par les apparences de probité & d'honneur, sous lesquelles il avoit toujours su si bien cacher sa perfidie, & que, bien loin d'avoir conçu le moindre soupçon de ses infames desseins, les nouvelles satisfaisantes qu'il lui donnoit souvent de moi, & les attentions qu'il lui disoit avoit pour ma personne, lui faisoient penser qu'elle avoit bien placé sa confiance, & qu'elle n'auroit pu me remettre en de plus sûres mains. Elle me parla beaucoup de la Comtesse sa fille, m'apprit qu'elle avoit employé plusieurs

moyens pour avoir des nouvelles de son cher Laurent, qui étoit enfermé dans une étroite prison, & que, n'y pouvant réussir, la rage où elle étoit lui faisoit craindre que sa folie ne devînt fureur, & que plus sa grossesse avançoit, moins elle prenoit de précautions pour la cacher, comme si elle se faisoit gloire de rendre publiques les marques de son déshonneur.

Ayant fait insensiblement tomber la conversation sur Madame Dubois, qui me tenoit toujours fort à cœur, je lui en demandai des nouvelles: il me parut qu'elle étoit parfaitement informée de tout ce qui la regardoit, du crime dont on l'accusoit, des poursuites qu'on faisoit contre elle, mais en même temps aussi peu touchée du sort qui la menaçoit, que si jamais elle ne l'avoit connue. Je ne pus alors retenir mes larmes, & me jetant à ses pieds: Ah! Madame, lui dis-je, est-il possible que l'état déplorable de cette malheureuse femme n'excite pas votre pitié? Votre cœur, si tendre, si compatissant pour les malheurs

d'autrui, se démentira-t-il pour elle seule ? Hélas ! si jamais je vous fus chere, si mes larmes peuvent vous toucher, ne l'abandonnez pas dans ce fatal moment, où votre protection & votre secours lui sont si nécessaires. J'avoue qu'elle s'est rendue indigne de votre pitié & de la mienne ; mais enfin elle est ma mere, &, comme nourrice de votre fille, son sang est en quelque façon mêlé avec le vôtre, & à ce seul titre elle mérite votre compassion. J'ose vous rappeler que pour sauver l'honneur de votre fille & celui de votre maison, je me suis sacrifiée moi-même ; que j'ai renoncé au Marquis de Brianville, pour garder l'important secret dont la découverte, en l'éloignant pour toujours de la Comtesse, l'eût sans doute rapproché de moi, & que ce n'est enfin qu'en oubliant mes plus chers intérêts, que j'ai conservé ceux de votre réputation. Après cela, Madame, refusez si vous le pouvez, de vous intéresser au sort d'une femme pour laquelle la

nature, l'honneur & le devoir me sollicitent vivement.

La Marquise fut pénétrée de ce discours, que mes larmes & mes sanglots rendoient encore plus touchant. C'en est assez, me dit-elle en me relevant & en m'embrassant ; je n'ai pas besoin d'être excitée par aucun motif, lorsqu'il s'agit de vous obliger. Si Madame Dubois avoit daigné recourir à moi dès le commencement de sa malheureuse affaire, elle ne se trouveroit peut-être pas réduite à l'horrible extrémité où l'a conduite sa téméraire ambition ; mais devois-je m'intéresser pour une femme qui, sachant que je pouvois lui être utile, ne m'appeloit pas à son secours ? A présent que vous me parlez en sa faveur, & que je vois le vif intérêt que vous y prenez, je vous promets de faire pour elle tout ce qui dépendra de moi ; j'ose même espérer que mes pressantes sollicitations ne seront pas sans succès, & que je pourrai du moins obtenir, par le crédit des puissans amis que j'ai à la

Cour, que ſa peine ſoit commuée, & c'eſt ce qui peut lui arriver de plus favorable. Je ne vous demande, en reconnoiſſance, que les mêmes preuves que vous m'avez données juſqu'à préſent de votre tendre attachement; conduiſez-vous toujours avec le Marquis de Brianville, de façon que rien ne tranſpire de notre ſecret. Quoique je prévoye que ſon mariage avec ma fille ne ſe fera jamais, je ſerois fâchée que les obſtacles qui s'y oppoſeront, vinſſent de votre indiſcrétion. En attendant, je vous verrai le plus ſouvent que je le pourrai, & nous nous conduirons ſuivant le temps & les circonſtances. Je l'aſſurai, par de nouvelles proteſtations, qu'elle pouvoit compter ſur une diſcrétion de ma part à toute épreuve, & lui en donnai pour garans mon devoir & ma reconnoiſſance. Elle en fut on ne peut pas plus ſatisfaite, & me laiſſa, en me confirmant qu'elle alloit dès ce jour même agir pour Madame Dubois avec toute l'ardeur que lui inſpiroient ſa tendreſſe pour moi & l'intérêt que

j'y prenois : ainſi je reſtai avec le doux eſpoir que je fondois ſur ſa puiſſante protection.

En attendant le ſuccès que pourroient avoir les démarches de la Marquiſe, je ne négligeois pas d'inſpirer au jeune Soabbe des ſentimens de commiſération pour Madame Dubois, ſans pourtant jamais lui découvrir le vrai motif qui me faiſoit agir. Je lui témoignai le déſir que j'avois de voir ſon pere à qui j'avois tant d'obligations. Il me promit de me l'amener le lendemain, & je ne laiſſai pas échapper cette occaſion pour diſpoſer ſon ame en faveur de ma coupable mere, & l'engager à ne pas être inexorable dans ſes pourſuites contre elle. Il pouvoit, de même que ſon fils, attribuer le grand intérêt que j'y prenois à un pur ſentiment de pitié; car tout, dans la bouche d'une femme, prend l'air qu'elle ſait lui donner par la diſſimulation & la prudence. Les hommes ſont naturellement ſi portés à s'oppoſer aux déſirs les uns des autres, que, pour arriver au but que l'on s'eſt propoſé, il

faut avec eux feindre d'en avoir un tout différent. D'où peut donc provenir cette contrariééte de ſentimens parmi les hommes ? Je crois qu'au lieu de s'en plaindre, on doit, pour n'en éprouver aucune de leur part, chercher toujours à les tromper. Quand on veut oppoſer la force à la force, il s'enſuit ordinairement de violens éclats ; avec l'art on vient à bout des choſes les plus difficiles ; & ſi lui ſeul ne peut nous ſouſtraire à toutes les viciſſitudes humaines, il eſt sûr qu'il en diminue beaucoup le nombre, ou les rend du moins plus ſupportables.

Tel étoit l'innocent artifice que j'employois pour entretenir le Marquis dans ſes favorables diſpoſitions pour moi, ſans toutefois le porter d'aucune façon à manquer à ſes engagemens avec la Comteſſe, ni à ſon devoir envers ſes parens. Je l'aimois éperdument ; mais j'étois en même temps ſi intéreſſée à tout ce qui pouvoit lui être avantageux, que j'aurois tout ſacrifié, juſqu'à ma tendreſſe même, plutôt que d'y mettre

le moindre obſtacle. Je crois que toute femme qui ne ſuit pas aveuglément les tranſports de ſa paſſion, doit aimer de même. Que ſeroit cet amour, qui, faiſant oublier le vrai bien de la perſonne aimée, ne penſeroit qu'à ſa propre ſatisfaction? Les libertins, en cela peu différens des bêtes, ne le font conſiſter que dans le plaiſir des ſens, & ce n'eſt plus alors cette ame du monde, ce ſentiment épuré, qui a je ne ſais quoi de divin & d'inexprimable, & par qui ſubſiſte toute la Nature. Si cette maxime ne ſatisfait pas entiérement l'amour d'une femme, elle y gagne d'un autre côté, en ce qu'elle la rend plus chere & plus aimable aux yeux de ſon Amant. C'eſt ce que j'éprouvai, le cœur du Marquis, à qui je la répétois chaque jour, paroiſſant s'enflammer de plus en plus pour moi. Quand une femme ne tireroit d'une telle conduite d'autre avantage que de ſe rendre plus reſpectable, c'en ſeroit un aſſez grand pour la dédommager de ce qu'elle pourroit y perdre d'ailleurs, puiſqu'en ſe faiſant

reſpecter

respecter dans le plus grand feu de sa passion, elle se met à l'abri des assauts qu'un Amant ne manque jamais de livrer à son innocence.

Quoique j'eusse la liberté de voir le Marquis tant que je voulois, que le même feu nous animât, & que lorsque l'on a fait une premiere faute, toutes les autres deviennent moins difficiles, &, pour ainsi dire, inévitables; je puis cependant jurer sur mon honneur, que celle que j'avois faite à Briançon n'en entraîna pas une seconde. On n'aura pas de peine à le croire, si l'on considere qu'une femme est bien plus forte contre elle-même, quand elle a vivement ressenti la honte de sa premiere foiblesse, & qu'elle en a long-temps subi la peine.

La vie que je menois alors étoit assez douce & tranquille; j'avois les plus belles espérances au sujet du procès de Madame Dubois. Je n'avois rien à désirer du côté de l'aisance & des commodités; & indépendamment des visi-

tes que me faisoit tous les jours le Marquis, quelques Dames du voisinage avec lesquelles j'avois lié connoissance, venoient très-souvent me voir dans ma solitude. Je voyois mon fils croître de jour en jour, & si ressemblant à son pere, que quand même j'aurois eu le malheur de ne jamais lui appartenir en qualité d'épouse, ce cher enfant auroit été capable de m'en consoler. Mais cet état de contentement & de tranquillité ne devoit pas durer long-temps; car tout sembloit s'être ligué pour me causer quelque nouveau chagrin.

Un jour, vers le soir, un inconnu vint apporter une lettre adressée au Marquis de Brianville, pour qu'on la lui remît dès qu'il arriveroit. Cette lettre fut laissée à Babet, qui s'en chargea comme d'une lettre sans conséquence, & sans faire aucune question à celui qui l'avoit apportée; elle ne m'en parla que quand la compagnie avec qui j'étois se fût retirée. Je fus d'autant plus surprise qu'on eût porté cette lettre chez moi, que tout le monde savoit la demeure du Mar-

quis, & lui-même ne venoit me voir que ſecrétement & aux heures les moins ſuſpectes, attendu les précautions qu'il étoit obligé de prendre pour ne donner à ſes parens aucun ſoupçon ſur mon compte. Cela m'inquiétoit beaucoup, & j'attendois avec la plus grande impatience le retour du Marquis, qui étoit parti ce jour même pour Verſailles, & n'en devoit revenir que le lendemain, pour ſavoir dequoi il étoit queſtion dans cette lettre. Ma curioſité m'excitoit à l'ouvrir, mais je n'oſois le faire crainte qu'il ne le trouvât mauvais. Je ne m'y ſerois jamais déterminée, ſans un certain preſſentiment qui me fit paſſer pardeſſus toutes les conſidérations, & que je me ſerois repentie de n'avoir pas ſuivi. J'ouvris donc cette lettre qui étoit conçue en ces termes :

MONSIEUR,

La parfaite conſidération que j'ai pour vous, m'engage à vous informer d'une choſe qu'il vous eſt très-important

de savoir. La Comtesse de T...., que vous devez épouser, est grosse, & même près d'accoucher. Si votre honneur vous est cher, profitez de cet avis qui vous vient d'un ami qui a ses raisons pour ne pas se faire connoître.

Je restai dans la derniere des surprises après la lecture de cette lettre, & m'applaudis d'avoir satisfait ma curiosité. Elle ne pouvoit que me faire un tort considérable, si elle étoit tombée entre les mains du Marquis, qui, charmé d'avoir un si bon motif de rompre ses engagemens avec la Comtesse, n'auroit pas manqué de la communiquer à ma protectrice; & celle-ci m'auroit sans doute soupçonnée d'avoir employé ce moyen pour que mon Amant fût instruit de l'état de sa fille, & parvenir à mes fins, sans que je parusse y avoir la moindre part. J'étois cependant fort embarrassée dans une circonstance si délicate, où mon amour pour le Marquis, & ma reconnoissance envers ma protectrice, étoient également intéressés:

j'aurois voulu pouvoir accorder l'un avec l'autre ; mais je n'y voyois aucun moyen. En cachant cette lettre au Marquis, c'étoit le trahir & me trahir moi-même ; & en la lui communiquant, c'étoit en quelque façon trahir la confiance qu'avoit en moi ma protectrice, & risquer de m'en faire une mortelle ennemie.

Je passai la nuit dans cette cruelle incertitude, sans savoir à quoi je devois me déterminer. Le Marquis étant venu le lendemain, je ne lui parlai pas de la lettre, parce que je n'avois pas encore assez réfléchi sur le parti que je devois prendre, les voyant tous également dangereux pour moi. Il s'apperçut de quelque agitation dans mon esprit ; il m'en demanda la cause ; j'eus recours au prétexte ordinaire des femmes, & feignis d'être un peu indisposée. La conversation étant tombée sur la Comtesse, il me dit que depuis quelques semaines elle ne se laissoit voir que très-rarement, & qu'il avoit même remarqué que sa mere, qui autrefois se

plaignoit de ce qu'il ne voyoit pas assez souvent sa fille, lui paroissoit à présent fort indifférente à cet égard, & qu'il ne savoit qu'en penser. Il me dit cela d'un ton à me faire croire qu'il pouvoit avoir quelque soupçon de ce qui en étoit; ce qui rendoit ma discrétion inutile, & m'en ôtoit tout le mérite. Il ne m'en dit pas davantage, & me laissa dans un nouvel embarras sur ce que je devois faire. Après y avoir rêvé presque toute la nuit, je me déterminai enfin, quoi qu'il en pût arriver, à recacheter cette lettre, & la donner au Marquis le lendemain quand il arriveroit, comme si on venoit de me la remettre & que j'ignorasse de quoi il s'agissoit. Ce parti me parut le meilleur, eu égard aux circonstances. On prétend que les femmes ne sont pas capables de garder un secret; mais je crois que si on mettoit dans une juste balance notre discrétion avec celle des hommes, qui nous accusent injustement de n'en point avoir, l'avantage ne seroit pas de leur côté. D'ailleurs, ils se contredisent en

nous accusant, car s'ils prétendent que nous soyons expertes dans l'art de dissimuler & de feindre, il est donc vrai que nous sommes capables de garder inviolablement un secret, la discrétion étant fille de la dissimulation & de la prudence.

Bien décidée sur le parti que j'avois pris, je l'aurois infailliblement exécuté, & n'attendois pour cela que l'arrivée du Marquis, si ma protectrice ne fût venue ce jour-là même, au moment que je venois de me lever, pour me dire qu'elle comptoit avoir agi efficacement pour Madame Dubois, & qu'on lui faisoit espérer qu'elle ne seroit pas condamnée à mort. Je venois de recacheter la lettre en question; elle étoit sur ma table, & la Marquise ayant jetté les yeux dessus, me dit, avec une sorte d'étonnement, qu'elle croyoit connoître cette écriture, qu'elle étoit fort trompée si cette lettre ne venoit de Laurent, l'indigne Amant de sa fille, mais qu'elle ne concevoit pas quelle relation ce misérable pouvoit avoir avec le Marquis de Brianville. Il

vous eſt fort aiſé, Madame, lui dis-je, d'éclaircir vos doutes à cet égard, en voyant le contenu de la lettre. En diſant cela, je la décachetai & la lui donnai à lire. Je ne pouvois guère faire autrement, pour ne pas lui paroître ſuſpecte; &, tout bien conſidéré, je trouvai que le haſard me ſervoit mieux que n'auroient pu faire toutes mes précautions. Oui, s'écria-t-elle après l'avoir lue, je n'en ſaurois douter, cette lettre vient de Laurent, & l'infame, peu content d'avoir déshonoré ma fille, cherche encore à la décrier. Que je ſuis heureuſe qu'elle ſoit tombée entre vos mains avant de parvenir dans celles du Marquis! Vous êtes, je crois, née pour parer tous les coups qui pourroient porter atteinte à l'honneur de ma maiſon. Je ſens que vous me devenez chere de plus en plus, & que ma tendreſſe pour vous ne ſauroit avoir de bornes. Elle vouloit garder la lettre, pour en confronter l'écriture avec certains mémoires de dépenſes domeſtiques, écrits de la main de Laurent, afin de mieux

s'assurer qu'elle étoit de lui, & me promit, en s'en allant, de revenir dans cette même semaine, pour m'informer de ce qu'elle auroit découvert & de ce qui en seroit résulté.

Tel étoit l'état des choses trois mois avant que la Comtesse accouchât; & il n'en restoit que neuf pour l'expiration du terme convenu pour la célébration de son mariage avec le Marquis. Mais j'y voyois tant d'obstacles presque insurmontables, qu'il ne me falloit pas beaucoup d'efforts pour me tranquilliser à cet égard, quoique j'y fusse la plus intéressée. Les accidens de la vie ressemblent aux orages; il s'éleve peu à peu de la terre des vapeurs qui se condensent dans l'air; l'orage se forme, grossit, le tonnerre gronde, la foudre éclate, la pluie tombe, & toute la terre s'en ressent.

Je n'aurois pu dire alors comment les choses tourneroient; mais mon cœur sembloit m'assurer que ce mariage ne se feroit jamais. En ce cas, si je n'y gagnois rien, je n'y perdois rien non plus;

ou du moins j'y gagnois toujours du temps, qui est la ressource la plus favorable des Amans, & l'arbitre suprême des événemens de la vie.

Ma protectrice revint chez moi, quatre jours après, avec des preuves évidentes que la lettre anonyme adressée au Marquis, étoit de la main de Laurent, & que la Comtesse étoit de ce complot. Qu'ayant fait faire d'exactes perquisitions dans sa prison, on avoit trouvé plusieurs de ses lettres, où il n'étoit question que de sa tendresse pour lui, dont elle lui donnoit les plus fortes assurances, & une, entre autres, par laquelle elle l'engageoit à faire la démarche qu'il avoit faite auprès du Marquis, comme le seul moyen de rompre ses engagemens avec lui & de faciliter leur union. Que lorsqu'elle lui en avoit fait ses justes reproches, bien loin de s'en défendre, elle avoit eu l'audace de lui répondre que rien ne seroit jamais capable de la détacher de son cher Laurent, & que malgré tout ce que l'on pourroit

faire, tôt ou tard il ſeroit ſon époux. Enfin, que tout ce qu'elle avoit pu lui dire pour lui repréſenter la honte dont elle alloit ſe couvrir ainſi que ſa famille, avoit été inutile.

La pauvre Marquiſe étoit déſolée en voyant le déshonneur irréparable de ſa maiſon. Je fis tout ce que je pus pour la conſoler; mais le mal étoit trop grand & ma capacité trop bornée, pour pouvoir y trouver quelque remede. Le meilleur expédient étoit de prendre patience & de ne pas aigrir ſa fille, pour éviter qu'il n'arrivât encore pis. Il fut conclu qu'elle emploieroit de nouveaux ſoins pour empêcher la Comteſſe d'avoir aucune correſpondance avec Laurent; & que, de mon côté, je ſerois attentive à obſerver ſi le Marquis venoit à avoir connoiſſance de quelque choſe, pour l'en informer auſſi-tôt.

Ces meſures priſes, elle ſortit en me donnant de nouvelles aſſurances de ſon amitié, mais pénétrée de la plus vive douleur, & déſeſpérée de ne m'avoir pas toujours auprès d'elle, pour trouver

à ses maux le soulagement que j'étois seule capable d'y apporter par ma présence. Quelques raisons que j'eusse de haïr la Comtesse, je ne pouvois cependant m'empêcher de la plaindre, en me rappelant que je m'étois trouvée dans le même cas, quoique nos sentimens fussent bien différens, & que je fusse en quelque façon plus excusable qu'elle. Après ma faute avec le Marquis, j'avois long-temps versé des larmes de sang; la honte & les remords me suivoient par-tout, & il me sembloit que tout le monde me la reprochoit. Elle, au contraire, se faisoit gloire de la sienne, & s'embarrassoit peu qu'elle devînt publique; ce que j'attribuois moins à l'oubli de son honneur, qu'à la petitesse de son génie. Toutes les choses nous paroissent être telles que nous les entendons; & il n'est pas toujours en notre pouvoir de les entendre sainement, parce que tous ne sont pas capables de les peser dans la balance de la raison.

Quelques jours après, je vis entrer chez moi le Marquis, la joie peinte dans

les

les yeux, & pouvant à peine en modérer les transports; ce qui m'étonna d'autant plus, que je ne savois rien qui pût en être le motif. Il est bien vrai, ma chere, me dit-il, & je l'éprouve aujourd'hui, qu'avec la patience on vient à bout de tout, & que le temps est le pere des meilleurs conseils. Je viens d'apprendre une nouvelle qui, si elle se confirme, va me rendre le plus heureux de tous les hommes, d'autant plus que vous partagerez mon bonheur. Un de mes amis, continua-t-il, qui va souvent dans la maison de Madame Rosmond, où vous savez que s'assemblent bien des gens curieux spéculateurs des actions d'autrui, m'a dit qu'hier on y débita, comme chose certaine, que la Comtesse de T.... étoit enceinte. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est que je n'y ai aucune part; je pense même que vous n'aurez pas de la peine à le croire. Quoiqu'on ne doive pas aveuglément s'en rapporter aux discours du Public, ils sont cependant presque toujours fondés sur quelque apparence de vérité. J'ai

d'ailleurs obſervé, comme je crois vous l'avoir dit, que, depuis près de deux mois, la Comteſſe ſe laiſſe voir rarement ; que ſa mere la dit toujours indiſpoſée ; que mes viſites ſemblent la gêner, & qu'on parle de l'emmener à la campagne pour quelque temps. Toutes ces choſes, auxquelles je n'avois fait nulle attention, depuis ce qu'on vient de me dire, ſe préſentent à mon eſprit dans un autre point de vue, & y font naître des ſoupçons. Il ne ſeroit pas étonnant que la Comteſſe ſe trouvât réellement dans le cas où on la ſuppoſe ; car enfin elle eſt femme, ſujette à des foibleſſes comme toutes les autres, qui, vivement pourſuivies par un Amant tendre & preſſant, ferment rarement l'oreille à la voix de la ſéduction. A cette humiliante apoſtrophe contre les femmes, qui, attendu la foibleſſe que j'avois eue pour lui, ſembloit s'adreſſer à moi, je rougis, baiſſai les yeux ; & le Marquis, qui s'apperçut de mon trouble, parut ſe repentir de me l'avoir cauſé. Si je ſouhaite, ma chere, conti-

nua-t-il en me prenant la main & d'un ton à persuader une Amante aussi prévenue que je l'étois en ma faveur, si je souhaite, dis-je, que le bruit qui se répand au sujet de la Comtesse soit vrai, vous y avez la plus grande part. Je me vois par-là délivré de mes engagemens avec elle, & en état de remplir ceux qui me lient avec vous; ce qui depuis longtemps est l'objet de mes vœux les plus chers. Il sortit dans ce moment, sous prétexte d'une affaire pressante, & sans me donner le temps de lui répondre un seul mot; mais il ne me fut pas difficile de m'appercevoir, à une certaine agitation d'esprit qui ne lui étoit pas ordinaire, que ce qu'on lui avoit dit de la Comtesse l'occupoit entiérement.

Je restai après son départ dans la plus grande des surprises, & ne concevois pas comment un secret caché avec tant de soins & de précautions avoit pu transpirer dans le Public, à moins que la Comtesse elle-même ne l'eût fait répandre, ce dont je la croyois très-capable, pour mettre un obstacle insurmontable

à ſon mariage avec le Marquis, & ſatisfaire ſon aveugle paſſion pour ſon mépriſable Amant.

J'étois occupée de ces réflexions, quand Babet entra dans ma chambre pour me remettre une lettre qui venoit d'Italie; elle étoit de Madame Lucile, qui me prioit de l'informer s'il étoit vrai, comme le bruit s'en répandoit à Milan, que Madame Dubois fût dans les priſons de Paris, de lui en apprendre la cauſe, & quel étoit le crime dont on l'accuſoit. Elle ne pouvoit aſſurément plus mal s'adreſſer pour ſatisfaire ſa curioſité à cet égard; car, outre que j'avois toujours eu pour principe de cacher les fautes des autres, autant que je ſouhaitois que l'on eût la même diſcrétion pour les miennes, je n'avois jamais pu comprendre qu'il y eût des gens qui priſſent une ſorte de plaiſir à publier les malheurs qui arrivent à quelqu'un, & qui ne peuvent flatter que les oreilles de ceux qui, ſemblables aux bêtes féroces, ne ſe nourriſſent que de ſang. Je ſuis même perſuadée que Ma-

dame Lucile ne se seroit pas adressée à moi pour être instruite, si elle avoit su que j'appartenois de si près à celle que cette malheureuse affaire regardoit, & que j'aurois voulu que tout le monde ignorât. Je pris donc le parti, pour ne pas désobliger une amie & lui cacher en même temps une partie de la vérité, de lui mander dans ma réponse, qu'il étoit vrai que Madame Dubois avoit été arrêtée sur quelques soupçons, mais que son affaire étoit prête à se terminer à son avantage. De cette façon, sans entrer dans aucun détail, je satisfaisois à sa demande, & je lui donnois lieu, en montrant ma lettre (ce que je prévoyois bien qu'elle ne manqueroit pas de faire), de détruire la mauvaise idée qu'on pouvoit avoir conçue de Madame Dubois, sur le bruit de son emprisonnement. Après ce que cette indigne femme m'avoit fait éprouver de misere & d'avilissement; après les peines & les chagrins que j'avois essuyés à son occasion, il ne me manquoit, pour combler toutes mes disgraces, que la honte & l'humiliation

d'être reconnue pour sa fille. Mais cette reconnoissance étoit réservée pour un autre temps, comme on le verra bientôt, malgré tout ce que j'avois souffert pour l'éviter. Il est des cas où la prudence la plus raffinée devient inutile ; l'homme a beau faire pour ne pas arriver à tel ou tel point, il s'y trouve porté malgré lui, lors même qu'il s'en croit le plus éloigné.

Il me tardoit beaucoup de voir ma bienfaitrice, pour lui faire part des soupçons du Marquis sur la grossesse de sa fille, afin qu'elle prît ses mesures en conséquence ; mais malheureusement je ne pus la voir que quinze jours après. Je n'osois me hasarder d'aller chez elle, parce qu'elle me l'avoit expressément défendu ; il me sembloit que le Marquis devenoit de jour en jour plus soucieux, ce qui redoubloit encore mon impatience. Elle vint enfin pour m'apprendre que Madame Dubois seroit, dans peu de jours, élargie, & condamnée à un bannissement hors du Royaume. Quoi-

que cette nouvelle eût de quoi me satisfaire, & que, dans toute autre circonstance, je me fusse livrée au plaisir qu'elle devoit naturellement me causer, j'avois l'esprit si préoccupé des intérêts de ma protectrice, qu'elle ne fit alors sur moi qu'une légere impression, & que, sans lui rien répondre à ce sujet, je ne pensai qu'à l'informer des soupçons du Marquis & de ce qui y avoit donné lieu. Ah! je vois bien, s'écria-t-elle, que je ne saurois sauver l'honneur de cette malheureuse, mais du moins je sauverai le mien; & puisque ce bruit commence à se répandre, il convient, avant qu'il éclate, que j'informe le Marquis de ce qui en est, pour qu'il ne puisse pas me reprocher un jour d'avoir voulu le tromper. Je ne fus point de cet avis, parce qu'il me paroissoit que rien encore n'étoit désespéré. Nous nous consultâmes long-temps là-dessus, avec cette liberté de paroles qui regne entre deux personnes qui croient n'être écoutées de qui que ce soit. La porte de ma chambre étoit ouverte; il n'y avoit que

la portiere qui la fermoit, & nous ne nous attendions pas que notre conversation fût interrompue par un tiers qui y avoit un si grand intérêt. C'étoit le Marquis lui-même, qui, levant tout d'un coup la portiere, entra, & après nous avoir très-respectueusement saluées : A quoi bon, nous dit-il, Mesdames, vous tant inquiéter l'esprit pour m'apprendre une chose dont je suis déjà pleinement instruit, & qui ne m'a point du tout étonné ? Donnez-moi plutôt vos sages conseils sur ce qu'il me convient de faire dans cette occasion, je suis ici pour les recevoir. En disant cela, il prit un siége, & se plaça entre la Marquise & moi, qu'une telle apparition rendit confuses & interdites. J'ai su depuis par le Marquis, que ce qui occasionna cette surprise, fut qu'ayant vu le carrosse de la Marquise arrêté à ma porte, il avoit jugé par-là qu'elle étoit avec moi : qu'arrivé à celle de ma chambre, il avoit entendu qu'on parloit avec feu, & qu'il étoit question de lui dans notre conversation : curieux de savoir quelle

part il y avoit, il s'étoit arrêté pour nous écouter, & n'avoit pas perdu un mot de tout ce que nous avions dit.

Voilà comme les secrets les plus importans & les mieux gardés dépendent de certains contre-temps qu'il n'est pas possible de prévenir, & auxquels on peut encore moins remédier. Le parti que prit alors le Marquis, quoiqu'en badinant, de nous demander notre conseil, étoit des plus obligeans, mais laissoit voir en même temps combien il étoit charmé de ce qu'il venoit d'entendre, qui ne lui laissoit aucun doute sur l'état de la Comtesse. Je savois avec quelle ardeur il désiroit de pouvoir rompre sans éclat ses engagemens avec elle, & j'étois bien persuadée qu'en trouvant l'occasion si favorable, il ne manqueroit pas de la saisir. Je me crus donc obligée, pour que ma protectrice, qui gardoit toujours le silence & ne pouvoit revenir de son étonnement, ne me soupçonnât pas d'avoir eu part à l'arrivée imprévue du Marquis & à la surprise qu'il nous avoit faite, de prendre la parole; & m'adres-

ſant à lui ; Monſieur, lui dis-je, puiſque vous paroiſſez ſouhaiter notre conſeil dans une affaire ſi délicate, & où l'honneur & la réputation de pluſieurs perſonnes ſe trouvent intéreſſés, je vais vous dire librement ce que je penſe. Souvenez-vous que, quoique vous ne fuſſiez pas mon époux, mon amour vous a laiſſé cueillir une fleur que j'étois obligée de réſerver pour celui qui devoit l'être, & vous ne ſerez pas étonné que la Comteſſe ait eu la même foibleſſe pour un autre, quoique vous lui fuſſiez deſtiné ; on doit s'attendre dans ce monde à recevoir les mêmes offenſes que l'on fait à autrui ; & celui qui enleve le bien d'un autre, ne doit pas ſe plaindre qu'on lui raviſſe le ſien. La Comteſſe, il eſt vrai, s'eſt rendue indigne de votre main, s'eſt déshonorée ; mais voudriez-vous, en la lui refuſant aujourd'hui, mettre le comble à ſon déshonneur ? Si elle ne mérite pas que vous ayez aucun égard pour elle, la Marquiſe ſa mere mérite quelque ſoulagement de votre part ; j'oſe dire auſſi que je mérite

que vous fassiez quelque chose pour moi, qui ai tant fait pour vous. Apprenez d'une pauvre fille, née dans la bassesse & dans l'obscurité, à agir avec cette noblesse & cette grandeur d'ame qui doivent être le caractere distinctif des personnes de votre naissance & de votre rang.

J'ai découvert la premiere l'état malheureux de la Comtesse, & vous savez si je vous en ai jamais parlé, quoique j'y eusse un si grand intérêt & que mon bonheur en dépendît; j'ai sacrifié ma tendresse à l'honneur de ma protectrice, à celui de sa fille, au vôtre même: pourquoi ne sacrifieriez-vous pas à ma propre satisfaction, à la réputation de cette chere Marquise, aux désirs de vos parens, & à un riche héritage, le vil ressentiment d'un affront, qui, bien considéré, consiste dans l'opinion des hommes, & qui, tant qu'il reste caché, ne sauroit offenser celui qui l'a reçu? Au lieu de faire cesser les mauvais propos du Public en les méprisant, voudriez-vous, en faisant un éclat, leur four-

nir une nouvelle matiere ? Ne pensez pas au reste, mon cher Marquis, ajoutai-je, quelque forte que soit ma tendresse pour vous, quelque intérêt que j'aye à voir mon honneur réparé, que je consente jamais à devenir votre épouse aux dépens de celui de ma chere protectrice, qu'à tant de titres je dois regarder comme la plus tendre mere. Eh ! qui suis-je enfin, pour que ma réputation doive m'être si chere ? Ma naissance, mon rang n'exigent de moi ni certains devoirs, ni certaines bienséances ; inconnue dans le monde, sans parens à qui je fasse partager ma honte, je n'aurai à essuyer que mes remords. Je ne vous demande que de m'assurer une retraite où je puisse aller finir mes tristes jours dans la solitude & le recueillement, & un état pour notre cher fils, qui ne doit pas être la malheureuse victime de la foiblesse de sa mere.

Je ne pus en dire davantage ; les larmes, qui me suffoquoient, firent expirer la parole sur mes levres. Le Marquis en fut extrêmement attendri ;

&

& ma protectrice ne savoit comment m'exprimer sa reconnoissance du sacrifice que je voulois lui faire ; & s'adressant au Marquis : Je ne suis point assez déraisonnable, Monsieur, lui dit-elle, pour exiger que vous remplissiez un engagement dont toutes les loix vous dispensent ; je veux seulement vous représenter que vous pouvez sauver l'honneur de ma Maison, sans que le vôtre en recoive la moindre atteinte, & vous assurer mon héritage : je veux que la grossesse de ma fille commence à se répandre ; mais comme l'on ignore son infame commerce avec l'indigne qui l'a mise dans cet état, n'est-il pas vraisemblable que l'on croie que vous y avez toute la part ? Dans cette supposition, il me paroît que vous pouvez épouser ma fille, & vivre avec elle jusqu'à ce qu'elle vous ait donné un héritier ; après quoi vous pourrez la faire renfermer dans quelque Couvent éloigné, où avec elle soit ensevelie la mémoire de sa faute.

Ce projet étoit fondé sur la plus saine

politique, & sur des raisons assez plausibles. Ma protectrice se tut après l'avoir proposé, & je tâchai de l'appuyer encore par tout ce que crus capable d'en faciliter le succès; mais le Marquis y opposa de grandes difficultés, &, sans rien répondre de positif, dit que la chose étoit d'assez grande conséquence pour mériter qu'il y fît de mûres réflexions. Ma situation étoit des plus critiques; je devois m'armer de sévérité contre moi-même, agir contre mes propres intérêts, conseiller à mon amant de me trahir, favoriser une rivale superbe, qui auroit triomphé de ma foiblesse, faire réussir un mariage qui portoit le dernier coup à mon honneur outragé, & enfin renoncer pour toujours à mon repos & à mes espérances.

Il falloit, pour mettre toutes ces choses à exécution, me faire une terrible violence; mais me croyant obligée de le faire, je ne m'en plaignois pas. La Marquise avoit un si grand ascendant sur mon esprit, qu'elle le rendoit supérieur à toutes les foiblesses de mon sexe, &

il n'eſt rien que je n'euſſe fait pour elle. Etoit-ce en moi un ſentiment de vertu, ou une inſpiration de la Nature ? Je ne tardai pas long-temps à voir ce doute réſolu ; & ſi j'avois pu tout prévoir, je ne me ſerois pas ſi fort occupée à étudier mes preſſentimens, ſans jamais pouvoir y rien comprendre. J'agiſſois par un principe de vertu dont je ne connoiſſois pas l'origine, mais qui en lui-même étoit louable : la Marquiſe m'avoit comblée de tant de bienfaits, que je me croyois obligée de ne pas lui céder en générоſité, en tendreſſe & en reconnoiſſance.

On ſe plaint tous les jours que les diſgraces ne trouvent pas de pitié, ni l'indigence des ſecours ; je crois en voir les raiſons. Faire aujourd'hui du bien à quelqu'un, c'eſt très-ſouvent s'en faire un ennemi, & plus ſouvent encore fomenter le vice & augmenter le nombre des pareſſeux. Combien de gens languiſſent dans la plus affreuſe miſere, qui pourroient en ſortir par un travail aſſidu ? Combien d'autres, enviant le

bien d'autrui, sans penser à la peine qu'ils ont eue à l'acquérir, ni vouloir se donner le moindre soin pour s'en procurer autant, voudroient encore qu'on leur fît part de ce qu'on a, sans se croire obligés à la moindre reconnoissance? Pour moi, j'ai toujours si bien senti le prix d'un bienfait, que, pour le reconnoître, j'ai souvent sacrifié ce que j'avois de plus cher; j'avois éprouvé dans la misère combien il est doux d'y trouver du soulagement, & j'aurois tout fait pour ceux qui m'en avoient procuré, dans la juste appréhension de pouvoir en avoir besoin.

Fin de la cinquieme Partie.





SIXIEME PARTIE.

LA haine mortelle que la Comtesse m'avoit jurée, & les preuves qu'elle avoit toujours cherché à m'en donner, ne me laissoient pas espérer qu'elle pût jamais changer de sentimens à mon égard. Je n'attribuois pas tant son aversion pour moi à son mauvais caractere, qu'à la différence qu'il y avoit entre sa façon de penser & la mienne. Combien de personnes ne peuvent nous souffrir, par la seule raison que la pureté de nos mœurs & la sagesse de notre conduite sont pour elles un reproche continuel! Les vicieux veulent l'être impunément, & détestent ceux qui ne favorisent pas leur dissolution en les imitant. Quoi qu'il en fût, elle me haïssoit, sans jamais avoir voulu lire dans mon cœur, pour

voir si je méritois sa haine ; il n'est donc pas étrange que je fusse si fort étonnée du changement qui survint, & dont je ne pouvois pénétrer les motifs.

Dans ces entrefaites, la Marquise la prit un jour en particulier, lui exposa son état avec les couleurs les plus capables de lui en faire sentir toute la honte, lui apprit que le Marquis en étoit informé, le juste ressentiment qu'il en avoit, & le danger qu'elle couroit de n'être jamais son épouse, & d'être pour toujours perdue de réputation. Elle ajouta tout ce que j'avois fait en sa faveur auprès du Marquis, jusqu'à oublier que j'étois femme & amante ; elle fit enfin si bien, qu'elle en parut touchée, & témoigna à sa mere le désir qu'elle avoit que je retournasse à l'hôtel, pour m'en marquer sa reconnoissance & vivre avec moi dans un parfait accord. Rien ne pouvoit être plus agréable à la Marquise, qui sur le champ m'envoya son carrosse, avec ordre de me rendre à l'instant auprès d'elle. Je m'y rendis aussitôt, & quand j'y fus une fois, elle ne

voulut pas permettre que je retournasse à ma maison; j'y jouissois cependant d'une tranquillité qui m'étoit d'autant plus chere, que c'étoit le seul bien qui me restât dans ma malheureuse situation. Maîtresse de moi-même, sans que personne s'opposât à ce qui pouvoit me faire plaisir, libre de m'entretenir tous les jours avec mon amant, que pouvois-je désirer de plus? Il est vrai qu'auprès de la Marquise je faisois une bien meilleure figure, j'y jouissois de la compagnie d'une femme aimable, qui me chérissoit autant que je lui étois attachée; j'y étois traitée & servie avec distinction: mais j'y avois essuyé des désagrémens de la part de sa fille, qui m'en faisoient craindre de nouveaux.

Dans cette alternative, je n'osois prendre aucun parti sans le conseil du Marquis, de qui je dépendois en quelque façon; mais ma protectrice se chargea de tout. D'ailleurs les circonstances présentes exigeoient que nous ne fussions pas séparées l'une de l'autre, & il me fallut encore faire ce sacrifice pour

féconder ses desseins. Elle espéroit que sa fille, désirant si fort de m'avoir en sa compagnie, pourroit peut-être devenir plus raisonnable, que je n'y contribuerois pas peu par mon exemple & mes conseils, & que le Marquis, charmé de la tendre liaison qu'il verroit régner entre elle & moi, se détermineroit peut-être plus aisément à l'épouser, malgré les grands obstacles qui s'y opposoient.

Etant donc résolu que je resterois chez la Marquise, elle envoya chercher mon fils & ma femme de chambre, avec mes effets, & me rétablit dans le même appartement que j'occupois auparavant. Quoique ce nouvel arrangement ne fût pas trop au gré du Marquis, il l'approuva cependant, crainte de me désobliger. J'étois étonnée de toutes les marques d'amitié que je recevois de la Comtesse; elle alloit au devant de tout ce qui pouvoit me faire plaisir, & il ne se passoit presque point de jour sans que je n'en reçusse quelque présent; & comme elle étoit au dernier mois de sa grossesse & ne sortoit pas de sa chambre, elle me

vouloit continuellement auprès d'elle.

Je sais que l'homme est de sa nature sujet au changement ; mais il s'en étoit fait chez la Comtesse, à mon égard, un si grand, si imprévu & si sensible, qu'il tenoit du prodige & paroissoit incroyable. Je m'imaginois que sa passion pour Laurent étant refroidie, lui laissoit voir toute l'horreur de sa faute ; que, l'ayant tout-à-fait oublié, elle désiroit d'autant plus son mariage avec le Marquis, qu'elle s'en reconnoissoit indigne, & qu'enfin toutes les amitiés qu'elle me faisoit n'avoient pour objet que de m'engager à employer en sa faveur tout le crédit que j'avois auprès de lui, afin qu'il ne fît pas valoir les justes raisons qu'il avoit de rompre ses engagemens avec elle ; ce qui rendroit son déshonneur public & irréparable.

Il étoit assez naturel de le penser ainsi ; mais le cœur de l'homme est un labyrinthe dont on ne trouve jamais ni la sortie ni le centre. Aurois-je pu croire que la Comtesse ne cherchoit à captiver ma bienveillance, que pour mieux me dis-

poser à seconder ses vûes & le projet extravagant qu'elle avoit formé, dont elle ne tarda pas à me faire part en me tenant cet étrange discours : Nous sommes, me dit-elle, ma chere amie, toutes deux femmes, toutes deux jeunes, & sujettes à des foiblesses que nous devons nous pardonner réciproquement. Il n'est pas étonnant que ma mere ait une façon de penser différente de la mienne ; son âge & son rang l'exigent ainsi : je sais que vous l'aimez, que vous avez de l'amitié pour moi ; mais je sais aussi que la raison a aujourd'hui sur vous plus de pouvoir que l'amour : il n'en est pas ainsi de moi, qui regarde la raison comme le plus cruel tyran de notre repos & de nos plaisirs. Si j'ai aimé Laurent, si ma passion pour lui est encore la même, qui est-ce qui peut m'en blâmer ? C'est, me dira-t-on, un laquais, j'en conviens ; mais c'est un homme comme les autres ; s'il n'est pas né grand, ce n'est pas sa faute, c'est celle du hasard : enfin il me plaît, & cela me suffit pour tout sacrifier à ma

satisfaction. Je veux que les honneurs dépendent de la naissance dans l'opinion des hommes ; mais les affections du cœur doivent elles en dépendre aussi ? Ce n'est point ainsi que je l'entends, ni comme l'ont entendu tant d'autres, qui, pour se satisfaire, ont épousé des personnes qui leur étoient inférieures à tous égards. Si mon bonheur dépend d'une fantaisie, pourquoi ne la suivrois-je pas plutôt que de me rendre pour toujours malheureuse en y résistant ? Non, je n'en ferai rien, je suivrai mon penchant malgré tous les préjugés humains, dont je fais peu de cas. Ma mere s'y oppose avec toutes les maximes de sa prudence consommée, & vous vous unissez à elle avec un héroïsme qui me surprend, mais que je ne crois pas devoir imiter. Eh ! laissons aux Héroïnes des Romans ces efforts de vertu que l'on vante tant, & qui ne sont qu'imaginaires : ce sont nos passions qui donnent l'être au bien & au mal ; & il n'est d'autre bien en amour que ce qui nous plaît. Que les Philosophes déclament tant qu'ils voudront sur la nécessité de les dompter,

outre que leurs raifons ne font pas convaincantes, ils ne parlent pas de bonne foi. Il n'eft enfin pour moi que Laurent dans le monde, & je veux être à lui en dépit de tout ce que l'on pourra faire; de même que vous ferez au Marquis de Brianville en dépit de fes parens, fi vous voulez fuivre mon confeil & m'imiter. Puifqu'il a de l'amour pour vous, & que vous pouvez tant fur fon efprit, quelle a donc été votre folie de vouloir, à la follicitation de ma mere, l'engager à conclure fon mariage avec moi? Eh! ne foyez pas fi dupe que de facrifier votre bonheur à de vains égards. Parlez au Marquis à cœur ouvert & comme l'exige votre propre intérêt; dites-lui qu'il rompe ouvertement avec moi, & que par ce moyen il affure votre félicité & la mienne. Il y a deux partis à prendre pour cela, ou qu'il vous époufe fecrétement, dût-il quitter la France, ou qu'il m'aide à faire fortir Laurent de prifon, afin que je puiffe m'unir à lui, & fuir, s'il le faut, jufqu'aux extrémités de la terre. Je fais que dans l'une & l'autre
de

de ces résolutions il faut beaucoup d'argent ; si le Marquis en manque, je sais où en prendre, & lui en fournirai. Rien n'est plus aisé que le succès de ce projet, s'il veut s'y prêter, comme je le crois : parlez-lui-en donc aussi-tôt, mais très-sérieusement, afin que, sur la réponse qu'il vous aura faite, je puisse me décider sur le parti que j'ai à prendre. Vous êtes au reste aussi intéressée que moi dans la réussite de ce projet, & vous me remercierez un jour de vous avoir donné un conseil qui ne peut que vous être salutaire.

Quand elle eut cessé de parler, je ne pus croire que ce fût sérieusement, & m'imaginai que ce n'avoit été que dans le dessein de pénétrer mes sentimens : cependant, comme je la connoissois capable de tout entreprendre pour satisfaire sa passion, je trouvai très-possible qu'elle lui eût inspiré cet extravagant projet. Tout ce que j'aurois pu lui dire de sage & de raisonnable pour l'en détourner, eût été très-inutile, & je me serois exposée à me brouiller encore

avec elle, & peut-être même à de nouveaux outrages de sa part. Je me décidai donc à feindre que j'approuvois fort son idée ; qu'il me paroissoit que nous pouvions en attendre une réussite favorable ; que j'en parlerois au Marquis, qui pourroit d'abord y opposer quelques difficultés par rapport à ses parens, mais que je tâcherois de les lever, & que, dans peu de jours, je l'informerois du succès de ma démarche. Elle fut on ne peut pas plus contente de ma réponse, & m'embrassa avec des témoignages de la plus tendre amitié, & des transports de joie inexprimables. De cette façon, je gagnois du temps pour instruire la Marquise de ce qui se passoit, & voir les expédiens qu'il y avoit à prendre ; mais un nouvel incident mit la Comtesse en état de pouvoir se satisfaire, sans que j'y eusse aucune part.

Dans l'entretien que j'eus avec ma protectrice au sujet de la Comtesse & de son étrange projet, il fut résolu que je la tiendrois toujours en suspens par de

belles eſpérances juſqu'au temps de ſon accouchement, qui ne pouvoit être éloigné, & que l'on ſût à quoi ſe détermineroit le Marquis. Toutes les fois que j'avois occaſion de lui parler, ou en particulier, ou en préſence de ma protectrice, je ne manquois pas de l'exciter à faire un pas qui devoit couter ſi cher à mon cœur; tandis que de ſon côté il ſe plaignoit, que, renonçant à mes intérêts, je vouluſſe exiger de lui un ſi grand ſacrifice. Ainſi je jouois deux perſonnages totalement oppoſés; avec lui je paroiſſois renoncer généreuſement à mes juſtes prétentions; & quand j'étois ſeule je pleurois amérement, & mon cœur gémiſſoit de la dure néceſſité où je me trouvois de me nuire ſi fort à moi-même.

Cependant la Comteſſe étoit dans le dernier mois de ſa groſſeſſe; ſes continuelles indiſpoſitions pouvoient faire naître des ſoupçons aux gens de la maiſon, malgré tous les ſoins qu'on prenoit de la cacher; ce qui détermina la Marquiſe à la faire inceſſamment partir pour une de ſes terres peu éloignée de

Paris, où je devois l'accompagner. Elle ne fit aucune difficulté d'adhérer à la proposition que lui en fit sa mere, mais ne cessoit pas de me tourmenter pour que j'eusse, avant son départ, une réponse précise du Marquis, touchant les deux projets qu'elle m'avoit confiés ; & moi je tâchois de l'amuser par les différens prétextes que mon imagination pouvoit me suggérer : je ne sais si elle y ajoutoit beaucoup de foi, du moins elle le feignoit.

Le jour de notre départ étant fixé, nous partîmes de grand matin, & arrivâmes vers le midi à notre destination. C'étoit un endroit solitaire, mais délicieux, & où l'on trouvoit tous les agrémens de la campagne. J'avois emmené mon fils, dont je ne pouvois me séparer, ainsi que Babet, qui m'étoit nécessaire pour en avoir soin. La Comtesse me parut plus gaie que de coutume, & de mon côté je faisois mon possible pour lui faire trouver ma compagnie agréable : malgré cela, elle avoit des momens où elle vouloit être seule, ou se prome-

ner avec une de ses femmes de chambre qu'elle avoit emmenée, qui avoit toute sa confiance, & avec laquelle elle avoit de fort longues conférences, dont je ne me mettois guere en peine.

Plusieurs jours se passerent sans qu'il arrivât rien de nouveau; mais le dixieme la scène changea, & je me trouvai dans le plus grand des embarras. La Comtesse étoit sortie seule vers le soir, pour aller se promener dans un bosquet attenant le jardin du château; ne sachant que faire, j'avois pris le même chemin, & après m'être promenée pendant une demi-heure, accompagnée de mes tristes réflexions, en voulant détourner une allée, je me trouvai face à face de la Comtesse & de son cher Laurent qui lui donnoit amoureusement le bras. Je faillis, à cette vue, à jeter un cri d'étonnement & d'horreur; mais je me retins, parce que, depuis le temps que je connoissois le caractere de cette extravagante fille, je m'étois accoutumée à être maîtresse de mes premiers mouvemens. Mille idées me vinrent à la fois; je ne

pouvois concevoir comment ce misérable Laurent étoit sorti de prison, ni d'où il avoit appris le lieu où nous étions. Ce contre-temps imprévu, l'intérêt de la Marquise, le danger où je me voyois exposée, & ce qu'il me convenoit de faire dans cette circonstance, tout cela se présenta à la fois à mon esprit, & y causa la plus grande des agitations. Je fus sur le point de ne plus garder aucun ménagement avec la Comtesse, & de lui représenter la honte dont elle alloit se couvrir : mais réfléchissant qu'elle m'avoit confié ses vûes sur Laurent; que j'avois moi-même feint de les approuver & flatté ses espérances; & que, levant tout d'un coup le masque, je pourrois m'attirer quelque indignité de sa part, je suivis ce que la raison & la prudence me dicterent, & qui, dans cette occasion, me parut le plus convenable. Je voyois d'ailleurs qu'en ne prenant pas la Comtesse par son foible, je ne pouvois parvenir à savoir quels étoient ses nouveaux projets depuis qu'elle s'étoit réunie avec Laurent; & il étoit très-

important que j'en fusse instruite, afin d'en informer la Marquise, qui m'avoit très-fort recommandé de lui faire part de tout ce qui se passeroit pendant notre séjour à la campagne.

J'affectai donc beaucoup de plaisir de les voir enfin réunis, & parus être très-piquée de ce qu'elle me l'avoit caché; que personne n'étant plus dans leurs intérêts que moi, je regardois comme une offense le mystere qu'elle m'en avoit fait. Je m'y pris enfin avec tant d'adresse, & donnai à la feinte un si grand air de vérité, qu'elle en fut la dupe au point de me témoigner combien elle étoit fâchée d'avoir donné lieu à mes reproches. Dès ce moment je fus la dépositaire de tous les secrets de son cœur, & elle ne me cacha rien de tout ce que je voulois savoir. Elle m'apprit qu'ayant enfin découvert la prison où on détenoit si injustement son cher Laurent, elle avoit, à force d'argent, fait gagner un des Guichetiers, qui lui en avoit ouvert les portes & s'étoit sauvé avec lui; qu'elle l'avoit fait informer par cette même femme de

chambre qui étoit actuellement avec elle, de son départ de Paris, & du lieu où elle devoit aller, afin qu'il vînt au plus tôt l'y joindre ; qu'il y étoit arrivé depuis trois jours, & que dans deux elle devoit partir avec lui pour la Hollande, pour s'y marier & ne plus se séparer. Je me gardai bien de lui témoigner l'extrême surprise que me causa ce récit, ayant plus que jamais besoin qu'elle mît en moi sa confiance ; je parus au contraire trouver son projet admirable, & lui marquai ma satisfaction de voir son bonheur si prochain, n'y en ayant pas de plus grand que celui de s'unir avec ce qu'on aime. Je lui représentai cependant, que dans l'état où elle étoit, près d'accoucher, il seroit imprudent & même dangereux pour elle de s'exposer à un si long voyage, & qu'ainsi je lui conseillois très-fort de le différer jusqu'après son accouchement. Laurent approuva mon avis, & c'en fut assez pour que la Comtesse s'y rendît aussi. La chose étant ainsi résolue, je ne songeai qu'à informer la Marquise de ce qui se tramoit. Mais la Comtesse

ayant, la nuit de ce même jour, senti les premieres douleurs de l'enfantement, il fallut dès le lendemain envoyer un exprès à Paris pour le faire savoir à sa mere, qui arriva le soir même avec une sage-femme, & peu de temps avant que sa fille accouchât; ce fut d'un garçon, qui mourut quelques heures après.

Délivrées de cet embarras, nous eûmes, la Marquise & moi, une longue conférence; elle fut on ne peut pas plus étonnée quand je lui eus appris que Laurent étoit sorti de prison, & par quel moyen; qu'il avoit eu de fréquens entretiens avec la Comtesse depuis son séjour à la campagne, & qu'elle avoit projeté de partir avec lui pour la Hollande dès qu'elle seroit relevée de ses couches. Nous passâmes presque toute la nuit à chercher les expédiens les plus convenables & les plus sûrs pour rompre leurs mesures; &, après y avoir bien réfléchi, il nous parut que le meilleur étoit de faire renfermer sa fille dans quelque couvent si éloigné de Paris, qu'on n'en pût savoir aucune nouvelle. Mais la pauvre Mar-

quise craignoit qu'en agissant si durement avec elle sans qu'on en sût le vrai motif, le monde ne pensât que ce n'étoit que dans le dessein de jouir & de disposer à son gré des grands biens qui lui revenoient ; &, d'un autre côté, que, malgré toutes les précautions qu'on pourroit prendre pour qu'elle n'eût aucune correspondance avec Laurent, celui-ci étant en liberté, elle ne trouvât tôt ou tard le moyen de l'informer du lieu de sa retraite, & d'exécuter son projet avec plus d'éclat & sans y trouver le moindre obstacle. Toutes ces choses bien considérées, elle se trouvoit dans le plus grand embarras, & n'en seroit peut-être jamais sortie, sans l'éclaircissement qui fit tout à coup changer les choses de face.

A mesure que la Comtesse se rétablissoit, les inquiétudes de la Marquise devenoient plus grandes, attendu les continuelles alarmes où elle étoit que sa malheureuse passion ne la portât à quelque extrémité qu'il seroit impossible de réparer. Nous nous entretenions un jour,

elle & moi, à ce ſujet ; elle me faiſoit part de ſes peines, & je tâchois de la conſoler du mieux qu'il m'étoit poſſible, quand nous entendîmes une voiture s'arrêter dans la cour du château, & un moment après on vint annoncer à la Marquiſe Madame Dubois. Juſte Ciel ! m'écriai-je, il ne manquoit plus que cette viſite pour achever de troubler mon repos. La Marquiſe n'en fut pas plus ſatisfaite que moi, & fut ſur le point de lui faire dire qu'elle étoit retournée à Paris : mais réfléchiſſant que les domeſtiques lui auroient dit le contraire, & que c'étoit une impoliteſſe trop marquée, elle donna ordre qu'on la fît entrer. Elle étoit ſortie depuis peu de jours de priſon, condamnée à un banniſſement perpétuel ; & comme elle ſavoit n'être redevable qu'à la Marquiſe de la grace qu'on lui avoit faite, elle étoit venue pour lui en marquer ſa vive reconnoiſſance, & la ſupplier de lui continuer ſa protection.

Elle fut ſurpriſe de me trouver en ſa compagnie, & la Marquiſe ne lui laiſſa

pas ignorer la tendre amitié qu'elle avoit conçue pour moi. Je remarquai qu'elle étoit totalement changée dans ses manieres & son maintien, & qu'au lieu de cet air de hauteur & d'arrogance qu'elle s'étoit toujours donné, elle étoit devenue humble & modeste ; ce qui me fit grand plaisir, & me rendit encore plus sensible à ses malheurs. Elle étoit maigre, pâle, défaite, les yeux battus, ce que j'attribuai à la longueur & aux incommodités de sa prison. Comme elle exagéroit les obligations qu'elle avoit à la Marquise, qui en effet étoient grandes, puisqu'elle lui avoit sauvé la vie : Sachez, lui répondit ma protectrice, qu'indépendamment de ce que l'humanité m'a fait faire pour vous, vous avez une bonne amie qui s'est vivement intéressée à votre sort, & n'a épargné ni larmes, ni prieres, ni supplications pour m'engager à solliciter votre grace, & que vous lui devez autant qu'à moi la vie dont vous jouissez. Eh ! Madame, répliqua la Dubois, quelle est donc cette bonne amie ? faites-la moi connoître, afin que je puisse lui

en marquer ma juste reconnoissance. C'est moi, lui dis-je, qui suis cette amie, de qui vous n'attendiez peut-être jamais aucun service ; ce que j'ai fait pour vous n'a pas été dans la vûe de m'en faire un mérite, & vous l'auriez toujours ignoré, si ma protectrice ne vous l'eût appris ; je n'ai fait que suivre les mouvemens de mon cœur, qui me portoient à vous faire tout le bien qui pouvoit dépendre de moi. Je n'ai pas oublié qu'à Milan vous m'avez généreusement secourue dans l'extrême détresse où je me trouvois, ni que je dois à votre recommandation les bontés dont me comble Madame la Marquise, à qui je dois le sort heureux dont je jouis. Les bienfaits sont éternellement gravés dans ma mémoire & dans mon cœur, je ne sais oublier que les offenses. Si, sans le vouloir, je vous ai fait quelque mal dans votre procès, il étoit juste que je vous en dédommageasse en faisant agir pour vous la puissante protection de ma bienfaitrice, dont vous ressentez les effets. Eh! quel mal avez vous donc pu me faire

dans ce procès, reprit-elle, puisque vous n'y êtes entrée pour rien, & qu'il n'y a été fait mention de vous d'aucune façon? Je n'y suis que trop entrée, lui répondis-je ; cette épée & ces lettres qui ont servi de preuves contre vous, étoient entre mes mains ; je les avois trouvées dans une caverne des Alpes, sur le chemin de Briançon, auprès du cadavre qu'on vous a convaincue d'y avoir fait jeter ; elles ont servi d'indice contre moi, je fus arrêtée comme coupable d'un assassinat, & sans le sieur de Soabbe, qui, après avoir été mon accusateur sur cet indice, certifia mon innocence, il m'en auroit peut-être couté la vie. Ce que vous m'apprenez là, me dit-elle, m'étonne d'autant plus, que je n'ai pas la moindre connoissance qu'il en ait été du tout question dans mon procès ; & si cela peut se regarder comme un mal que vous m'avez fait, vous l'avez assez réparé. Mais puisque vous êtes si reconnoissante des bienfaits, je ne dois pas l'être moins que vous, & je veux avoir la gloire que vous vous souveniez toujours de moi.

La vie infame que j'ai menée jusqu'à présent, me fait horreur & me rend odieuse à moi-même ; si ma jeunesse a été le scandale du monde, qu'au moins ma vieillesse en soit l'édification. Je sais qu'étant auprès de Madame la Marquise, vous n'avez besoin d'aucun autre secours ; mais je veux au moins concourir de mon côté à récompenser votre vertu, qui vous rend si différente de ce que j'ai été ; que ce que j'ai dessein de faire pour vous soit une sorte de réparation de mes fautes passées, qui mérite quelque indulgence pour moi, en efface, s'il se peut, le souvenir, & que les fruits que j'ai retirés de mes dissolutions, tournent à l'avantage de celle qui m'a fait tant de bien. J'ai des capitaux assez considérables en Italie qui peuvent me suffire pour passer commodément le reste de mes jours ; je vous en fais un don pendant que je suis vivante, afin que personne ne puisse vous les disputer après ma mort. Attendu la vie retirée que j'ai résolu de mener, il me faut peu de chose pour vivre ; vous jouirez du restant tandis que vous êtes

dans la fleur de votre jeunesse, & vous vous souviendrez au moins que vous n'avez pas obligé une ingrate.

Elle cessa alors de parler, en attendant ma réponse; mais tant d'idées me vinrent à la fois, que je fus long-temps à me décider sur ce que je devois lui dire. Je me rappelai d'avoir souhaité, dans mon extrême indigence, qu'elle me reconnût pour sa fille, afin d'avoir quelque part à son héritage, & que, dans plusieurs occasions, la seule honte d'appartenir à une femme si décriée par son abominable conduite, m'avoit empêchée de lui découvrir ma naissance. J'admirois les secretes voies dont la Providence s'étoit servie pour me faire passer un bien qui devoit légitimement m'appartenir, pour que j'apprisse à ne jamais désespérer de ses divins secours. Je crus que ce seroit une ingratitude de ma part si je résistois plus long-temps aux mouvemens de la Nature, qui sembloient m'être alors inspirés par la voix du Ciel. Irrésolue, taciturne & rêveuse, sans savoir ce que je devois faire, tantôt je jetois les yeux

sur ma protectrice, qui tenoit les yeux baissés & ne faisoit aucun mouvement pour me laisser la liberté de me décider; tantôt je regardois Madame Dubois, qui attendoit quelque réponse de ma part, & paroissoit mortifiée de mon silence. Je le rompis enfin, & je ne sais si ce fut la réconnoissance ou la Nature qui dicta ma réponse. Je sentis mes larmes couler, mon cœur saisi, & me jetant dans ses bras: Agréez, lui dis-je, ce sincere remercîment de vos généreux bienfaits; mais apprenez en même temps qu'ils ne sont pas mal employés, puisque c'est sur votre fille que vous les répandez. Sur ma fille! s'écria-t-elle avec transport, que me dites-vous? Ah! plût au Ciel que cela fût, ce seroit le plus grand bonheur qui pût m'arriver dans mes disgraces. Rien n'est plus vrai, lui dis-je; & reprenant l'histoire de mon enfance, je lui racontai le plus briévement qu'il me fut possible, ce qu'on en a déjà vu au commencement de ces Mémoires. Le temps, le lieu, les personnes que je lui nommai, les aventures

de mon premier âge, tout enfin s'accordoit si bien avec ce qu'elle en savoit elle-même, qu'elle ne pouvoit en douter : elle convint que ce que je venois de lui dire étoit une preuve incontestable que j'étois sa fille, & ce fut pour elle une raison de plus pour être satisfaite de ce qu'elle venoit de faire en ma faveur ; elle me serra plusieurs fois dans ses bras, & fit éclater toute la joie qu'une tendre mere peut ressentir en retrouvant une fille qu'elle n'a pas vue depuis sa plus tendre enfance. Malgré cela, je m'apperçus qu'après cette reconnoissance il lui réstoit quelque chose sur le cœur qu'elle ne vouloit pas laisser pénétrer, mais qu'elle avoit de la peine à cacher ; ce que j'attribuai aux mouvemens subits de la Nature, & aux remords qu'elle avoit de m'avoir abandonnée dans un temps où j'avois le plus besoin d'elle.

Quand ces premiers transports furent calmés, elle demanda à la Marquise la permission de voir la Comtesse sa fille ; comme sa nourrice, elle avoit tout droit de lui faire une telle demande, & auroit

cru d'ailleurs manquer essentiellement à son devoir en ne montrant pas son empressement à cet égard. Mais la Marquise, qui ne vouloit pas qu'elle la vît dans l'état où elle étoit, crainte de lui faire naître des soupçons, lui dit que s'étant trouvée indisposée, elle reposoit dans ce moment; mais elle ne crut pas pouvoir se dispenser, croyant m'obliger, de l'inviter à différer son départ de quelques jours, pour jouir plus long-temps de ma compagnie ; elle accepta l'invitation avec plaisir, & ce fut encore une disposition du Ciel pour faire cesser une erreur qui nous étoit à toutes trois également préjudiciable.

La Comtesse n'eut pas plus tôt appris que sa nourrice étoit dans le château, qu'elle demanda à la voir ; & lui ayant été répondu que ce ne pouvoit être que dans quelques jours, elle se mit dans une si furieuse colere, que la Marquise fut obligée d'entrer dans sa chambre pour tâcher de lui faire entendre raison : mais ce fut en vain, & tout ce qu'elle

put lui dire ne servit qu'à l'irriter encore plus.

J'accourus au bruit que j'entendis dans cette chambre, sans m'appercevoir que Madame Dubois me suivoit ; nous trouvâmes la Comtesse, la colere & la rage peintes dans les yeux, se déchaînant contre sa mere & l'accablant des plus durs reproches. Vous êtes, lui disoit-elle, & avez toujours été à mon égard plutôt un tyran qu'une mere ; mais je vous déclare que j'ai assez souffert de vos persécutions, pour ne pas vouloir en souffrir davantage ; que je n'épouserai jamais le Marquis de Brianville ; que je veux disposer de mes biens & de ma main à ma fantaisie ; qu'il étoit inutile qu'on prît tant de soin de sa réputation, & que lorsqu'il s'agissoit de satisfaire son amour, on devoit tout sacrifier ; qu'elle s'embarrassoit fort peu de ce qu'en diroit le monde, & faisoit consister son honneur à être l'épouse de celui qui l'avoit rendue mere, malgré la grande inégalité de leurs conditions, & que ce ne fût qu'un laquais ; mais que

l'amour rendoit toutes les personnes égales, qu'ainsi elle devoit cesser de s'y opposer, si elle vouloit éviter l'éclat.

La Marquise resta immobile à cet indiscret & insolent propos, & sa prudence l'emporta sur son juste ressentiment : elle ne répondit pas un mot ; mais il étoit aisé de voir que son silence n'avoit d'autre motif que de ne pas pousser à bout une folle qui, entiérement livrée & aveuglée par sa passion, n'étoit capable de suivre d'autres conseils que ceux qu'elle lui donnoit. De mon côté, je n'osois ouvrir la bouche, ne me convenant pas d'entrer dans ce démêlé ; mais je tremblois, ne voyant pas à quoi se termineroit ce désordre. Madame Dubois n'avoit pas besoin d'interprete pour la mettre au fait ; la Comtesse avoit parlé assez clairement, pour lui faire entendre qu'elle étoit passionnée d'un laquais, pere de l'enfant dont elle étoit accouchée. Pendant tout le temps que celle-ci avoit exhalé sa rage, Madame Dubois, qui la considéroit avec attention, avoit changé plusieurs fois de cou-

leur, fixant ses yeux tantôt sur la Marquise, tantôt sur moi, comme pour attendre que l'une ou l'autre prissions enfin la parole. Mais voyant ma protectrice, les yeux baignés de larmes, se laisser aller dans un fauteuil presque sans sentiment, & moi l'embrasser & la consoler, elle ne put plus se contenir. Quoi, dit-elle, personne ici n'ose parler ? Il faut donc que je parle, & que j'éclaircisse un mystere trop long-temps caché. On voit bien que les sentimens que nous tenons de notre naissance sont si bien imprimés dans notre ame, que rien n'est capable de les en effacer. Puis s'adressant à la Comtesse & la regardant avec des yeux irrités : Fille indigne, lui dit-elle, de qui as tu pu apprendre à te déshonorer comme tu l'as fait, si ce n'est de celle qui t'a donné le jour ? J'ai osé commettre le plus horrible forfait, pour te faire vivre dans la grandeur, les honneurs & l'opulence, & tu n'as pas craint, en t'avilissant ainsi toi-même, de rentrer dans la bassesse & la misere dans lesquelles tu es née. Il est vrai que je ne devois

pas attendre moins de toi, pour punition de ma mauvaise conduite ; mais celle qui est due à la tienne, & à laquelle tu ne t'attendois pas, c'est de trouver en moi ta mere. Il faut que la vérité se manifeste, que l'aveu de mon crime comble ma honte & ma confusion, & fasse cesser les chagrins & les alarmes de celle qui; te croyant sa fille, te trouvoit trop indigne d'être sortie de son sang. Il faut abaisser ton orgueil, te faciliter les moyens de satisfaire ta honteuse passion, & que tout le monde sache enfin que tu es ma fille ; oui, tu l'es : pour me délivrer de toi, & te donner un rang dans le monde, je te substituai, dans ta plus tendre enfance, à celle de Madame la Marquise, qu'elle avoit confiée à mes soins : malheureux échange ! exécrable tromperie ! folle & téméraire hardiesse qui me porta à un si coupable excès, sans réfléchir que le Ciel ne laisse jamais les forfaits impunis ! Tu étois coupable de celui de ta mere, & portois en toi-même les célestes vengeances. Pour toi, j'ai exposé

aux plus cruels événemens de la vie une fille innocente, née pour être heureuse; je l'ai abandonnée & laissée entre les mains de ma sœur, qui, plus inhumaine encore que moi, a exercé sur elle la plus barbare tyrannie; & je la retrouve ici pour ta confusion & la mienne, & te faire rougir de la bassesse de tes sentimens, par la grandeur & la noblesse des siens. Regarde-la, malheureuse, poursuivit-elle en me désignant, regarde-la, & frémis en te voyant forcée de lui céder le rang & les titres dus à la fille de la Marquise de T., qui te rendoient si insolente & si superbe; il ne me reste du tien que ton indigne passion, & le déshonneur d'une mere à qui tu ressemblas parfaitement avant même de la connoître. Tu es enfin ma fille malgré toi-même; j'en ai pour témoins le Ciel, ma propre conscience, & suis prête à le soutenir, s'il le faut, devant tous les Tribunaux du monde. Peut-être que la tendresse maternelle m'auroit portée à garder un secret si important; mais tes extravagances, dont je

je viens d'être témoin, m'ont si fort indignée contre toi, qu'elles ont étouffé dans mon cœur la voix de la nature, pour ne me laisser écouter que celle du devoir. Je supplie Madame la Marquise, continua-t-elle en se jetant à ses pieds, de me pardonner le tort que je lui avois fait, en faveur de mon repentir; je le répare assez à temps pour effacer la honte qu'elle avoit d'être mere d'une telle fille, qui alloit faire l'opprobre de sa Maison. Pour vous, Mademoiselle, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, j'espere que vous me pardonnerez de vous avoir exposée à tant de disgraces, puisqu'enfin je vous rends à votre véritable mere, & vous fais rentrer dans les droits de votre naissance. Pour toi, malheureuse, ajouta-t-elle en parlant à sa fille, peu m'importe que tu me pardonnes ou non la confusion que je te cause, en te faisant connoître pour celle que tu es; c'est toi-même qui t'es attiré le mal que je te fais, qui devoit être le juste châtiment de ton abominable conduite. Voilà, grace au Ciel, un

ſecret révélé qui vous fait à toutes trois changer d'état, rend le calme à mon eſprit, & bannit de mon cœur les remords cuiſans qui le déchiroient ; c'eſt peut-être la ſeule bonne action que j'aye faite en ma vie ; puiſſe-t-elle effacer l'idée de mes crimes, ou du moins en diminuer l'horreur !

Ce que venoit de nous dire Madame Dubois, étoit preſque incroyable ; mais nous y reconnûmes ſi bien l'expreſſion de la vérité, qu'il ne nous fut pas poſſible d'en douter. Les premiers mouvemens de la Marquiſe furent de ſi grands tranſports de joie, qu'ils lui ôterent preſque la reſpiration, & qu'elle faillit à s'évanouir dans mes bras. Il ne falloit pas moins que l'éclairciſſement qui venoit de ſe faire, pour rendre le calme à ſon eſprit, & la tirer du cruel embarras où elle ſe trouvoit. Il eſt aiſé de juger quel effet fit ſur moi cette importante découverte ; la délicateſſe de mes ſentimens, qui ne s'étoit jamais démentie, même dans les circonſtances les plus critiques de ma vie, ma ten-

dresse pour la Marquise, avant même que je la connusse pour ma mere, la conduite que j'avois tenue avec le Marquis de Brianville depuis plusieurs mois, étoient autant de preuves qui assuroient mon cœur que Madame Dubois ne nous en avoit point imposé, & que je n'étois pas sa fille. Je ne savois ce qui se passoit dans l'esprit de la fausse Comtesse; on n'en pouvoit voir aucun indice sur son visage ni dans ses yeux, parce que dès le moment que sa mere lui eut révélé le fatal secret de sa naissance, soit de honte, soit de rage, elle s'enfonça dans son lit, où on la voyoit frémir & se démener comme quelqu'un qui a des mouvemens convulsifs.

Quoique la déclaration de Madame Dubois semblât ne laisser aucun doute sur mon nouvel état, il s'agissoit d'un fait qui ne pouvoit être trop bien éclairci. La Marquise, que j'appellerai à présent ma mere, se fit répéter au moins dix fois l'histoire d'un tel événement, avec les plus petites circonstances; & convaincue enfin que j'étois sa fille,

moins par le témoignage de Madame Dubois, que par le cri de la nature qui en assuroit son cœur, elle me serra si étroitement dans ses bras, qu'on eût dit qu'elle craignoit que l'on vînt m'enlever à sa tendresse.

Il ne manquoit à notre mutuelle satisfaction que la présence du Marquis ; mais avant de lui faire part de ce merveilleux événement, il falloit prendre des mesures pour ne pas être exposées aux traits de la médisance : c'étoit le point sur lequel rouloient toutes nos réflexions, qui nous embarrassoit beaucoup ; & le plaisir que j'avois de me voir en si peu de temps changer de condition, &, pour ainsi dire, de nature, étoit empoisonné par l'incertitude de ce qu'on pourroit en penser. Les choses extraordinaires paroissent presque toujours incroyables, & je prévoyois avec chagrin, que, pour constater la vérité de celle-ci, je serois dans la dure nécessité de publier les principaux événemens de ma vie, que j'aurois voulu voir ensevelir dans un éternel oubli.

DEPUIS le jour que Madame Dubois nous avoit révélé l'important secret de ma naissance, je n'entrois plus dans la chambre de sa fille, pour ne pas m'exposer à quelque mauvais propos de sa part, que je n'aurois peut-être pas alors été d'humeur d'endurer patiemment. La Marquise ne la voyoit plus par la même raison, & laissoit à sa mere le soin de lui tenir compagnie & de la consoler. Ses sentimens, qui se contrarioient toujours, la portoient, à chaque moment, à des extrémités différentes : elle venoit à la vérité de tomber de bien haut ; mais cette chute lui laissoit la liberté de faire, en faveur de son cher Laurent, tout ce que lui suggéroit sa tendresse pour lui, sans y trouver aucun obstacle. Un cœur esclave de sa passion, comme étoit le sien, ne devoit pas en demander davantage ; mais ce cœur féroce étoit non seulement dominé par l'amour, mais encore par la hauteur & l'orgueil, qui n'y occupoient pas une petite place. Se voir tout d'un coup déchue d'un rang élevé pour le céder à moi, qui avois

toujours été l'objet de sa haine, lui paroissoit un affront trop douloureux & trop humiliant pour pouvoir le supporter patiemment. Les envieux voudroient que personne ne jouît d'un bien qu'ils ne peuvent eux-mêmes posséder. Quoi qu'elle n'eut pour le Marquis de Brianville aucune sorte d'attachement, & que s'il eût été question de l'épouser, suivant leurs engagemens, ce n'eût été qu'à regret, elle n'auroit pas voulu le voir l'époux d'une autre; elle auroit même dédaigné une couronne, pour s'unir à son indigne amant; mais elle auroit été desespérée que cette couronne passât en d'autres mains : le monde est rempli de semblables caracteres.

Quand même la fausse Comtesse n'auroit pas été aussi passionnée qu'elle l'étoit pour Laurent, elle n'auroit été ni plus sage, ni plus raisonnable; elle avoit reçu de la nature une de ces ames noires qui ne se plaisent qu'à faire le mal : digne fille de Madame Dubois, née avec ses sentimens, qui étoient passés dans son cœur avec son sang, elle l'auroit

imitée dans ses travers & ses dissolutions, si elle n'avoit été retenue par une éducation honnête qui lui avoit toujours servi de frein, & si on eût laissé un libre essor à ses basses & détestables inclinations.

Livrée à ses idées, seule avec sa mere, qui ne devoit pas être pour elle un objet ni bien agréable ni bien consolant, je ne sais ce qu'elle pensoit ou disoit; d'ailleurs je ne m'en embarrassois guere, & m'en informois encore moins : je n'étois occupée que de mon nouvel état & de mes prochaines espérances, qui remplissoient mon esprit des plus agréables idées. La Marquise ma mere avoit prononcé contre ma rivale sa sentence définitive, sans que son cœur se fût fait le moindre effort, & lui avoit fait dire qu'elle lui accordoit tout le temps qu'il lui falloit pour se rétablir parfaitement; mais que passé ce temps-là, elle prétendoit qu'elle s'en allât, avec sa mere ou avec celui qu'elle aimoit si tendrement, où bon lui sembleroit, & qu'elle ne vouloit jamais la revoir. Nous partîmes

quelques jours après pour retourner à Paris, où il étoit indispensable d'achever d'éclaircir une affaire qui décidoit de mon état & de mon bonheur.

Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivées, que ma mere reçut la visite du vieux Marquis de Brianville, que j'y avois vu quelquefois, mais de qui je n'étois point connue ; il commença par demander des nouvelles de la Comtesse, qu'on lui avoit dit être malade à la campagne. Ma mere lui répondit en termes généraux, qui ne le satisfirent pas ; il ne put se contenir dans les bornes de la prudence & du respect, & sans chercher à adoucir les termes, lui dit librement tout ce qu'il avoit sur le cœur. Il accusa la Comtesse de s'être déshonorée, & ma mere d'avoir participé à cette infamie ; apporta pour preuves de ce qu'il disoit, la voix du public, qui rarement se trompe, & certaines autres conjectures qui confirmoient la vérité du fait & lui paroissoient infaillibles, protestant qu'il ne prétendoit pas devenir la fable de Paris, ni que son fils contractât un ma-

riage qui feroit son déshonneur ainsi que celui de sa Maison.

Ma mere le laissa parler tant qu'il voulut sans l'interrompre, tandis que j'étois dans la plus grande impatience de voir à quoi se termineroit une conversation qui commençoit avec tant d'aigreur. Elle prit enfin la parole, & le regardant fiérement : Je suis on ne peut pas plus surprise, Monsieur, lui dit-elle, que vous veniez dans ma maison me tenir un discours qui ne peut que m'offenser ; je ne me crois pas obligée de vous rendre aucun compte au sujet de ma fille, quand votre fils, qui doit être son époux, est informé de tout ce qui en est & n'y trouve rien à dire ; si c'est lui qui vous a si bien instruit, il auroit dû ne pas vous cacher ce qui n'est su que de lui & de moi, qu'il est important que vous sachiez, & que je vais vous apprendre. Ma fille est accouchée d'un garçon, quoiqu'elle ne soit pas encore l'épouse de votre fils ; mais quel autre que lui en est le pere ? Je ne vois pas pourquoi il vous a fait un

myftere d'une chofe qui arrive tous les jours, ni pourquoi vous vous en étonnez fi fort, & encore moins pourquoi vous venez m'en faire un reproche. Il y a près de trois ans que le mariage de votre fils avec ma fille fut propofé & confenti de part & d'autre ; eft-il fi étonnant qu'avant la conclufion de leur mariage, s'aimant réciproquement, ils aient anticipé fur les droits d'époux ? Ces exemples ne font pas rares ; d'ailleurs, ne les ayant pas fous mes yeux, devois-je être refponfable de leur conduite ? Je ne crois pas au refte que votre fils ofe nier d'être le pere de l'enfant dont ma fille eft accouchée : je ne fais par quel motif il vous l'a caché ; mais foyez très-affuré qu'il n'ofera dire le contraire vis-à-vis d'elle, qui a de quoi l'en convaincre.

Chacun fent l'équivoque de cette réponfe de ma mere aux reproches du vieux Marquis, qui n'eut point de réplique à y faire. Etonné de ce qu'il venoit d'entendre, il avoua ingénument qu'il ne favoit rien de tout cela, qu'il

en parleroit à son fils, & que les choses étant ainsi, il convenoit de ne pas différer plus long-temps leur mariage, pour ne pas donner matiere à la médisance. Il demanda à voir son petit-fils, pour avoir le plaisir de tenir dans ses bras un enfant qui lui devoit être si cher. Je vis ma mere sur le point de le satisfaire & de lui présenter mon fils ; mais moi, réfléchissant que le voyant déjà grand & à l'âge de deux ans, cela pourroit lui faire naître des soupçons, je lui fis signe des yeux de ne pas pousser plus loin cet innocent badinage ; elle m'entendit, & prit pour prétexte que l'enfant étoit à la campagne avec sa mere.

Le vieux Marquis sortit, l'esprit rempli de ces idées, & très-satisfait d'un éclaircissement qui venoit de bannir toutes ses craintes, mais dont il ne comprenoit pas le mystere. J'aurois donné tout au monde pour pouvoir entendre l'explication qu'il auroit avec son fils à ce sujet, & voir les effets que produiroit sur l'esprit de celui-ci une équivoque de cette importance. Le jour ne se passa pas sans que je fusse pleinement satis-

faite à cet égard. Le jeune Marquis vint, & à peine fut-il entré dans l'appartement, que je lus dans ses yeux les mouvemens de son ame; & s'adressant à ma mere : Moi, Madame, lui dit-il assez brusquement, le séducteur de votre fille! moi, l'auteur de sa grossesse & le pere de l'enfant dont je viens d'apprendre qu'elle est accouchée! Il ne suffisoit donc pas que, sacrifiant mon honneur à celui de votre Maison, je fusse disposé à me taire, & à épouser votre fille pour qu'elle ne fût pas perdue de réputation dans le monde; vous prétendez encore me faire un devoir de ce que je croyois vous accorder comme une grace, & accuser un innocent pour excuser une fille que vous m'avez vous-même déclarée coupable? C'en est trop, Madame, & je ne m'y serois jamais attendu. J'ai nié à mon pere un fait où vous savez que je n'ai pas la moindre part, & ne me rétracterai jamais de mon désaveu. Je suis au désespoir du tort que cela va faire à l'honneur de votre fille; mais il s'agit ici de ma

ma défenſe : & puiſque vous voulez que la choſe éclate, j'y conſens, mais je je vous jure que je ne l'épouſerai jamais.

Doucement, Marquis, lui répondit ma mere, craignez de n'avoir fait un ſerment un peu trop téméraire. Si je ne ſavois pas, à n'en pouvoir douter, que c'eſt vous qui avez ſéduit ma fille, me croyez-vous capable de le ſoutenir avec tant d'aſſurance ? Mais venons-en à la preuve, & répondez, je vous prie, aux queſtions que je vais vous faire. Voici ſous vos yeux une perſonne honnête que vous avez connue a Briançon ; cela eſt-il vrai ? Oui, Madame, répondit le Marquis, & je chéris le moment où j'eus le bonheur de la connoître, & de prendre pour elle des ſentimens qui ne s'effaceront jamais de mon cœur. Nierez vous, reprit ma mere, que cette même perſonne, trop facile à répondre aux témoignages de votre tendreſſe, & ſéduite par vos promeſſes & vos ſermens, eut la foibleſſe de ſe rendre à vos déſirs, & que de votre amour eſt né un fruit qui doit vous être cher à l'un & à l'autre,

& que vous avez contracté avec elle des engagemens que l'honneur & le devoir vous obligent de remplir ? C'est aussi mon dessein, Madame, répliqua le Marquis, & je l'aurois déjà fait, sans les ordres absolus d'un pere sévere & intéressé, qui me forcerent à consentir à un mariage avec votre fille, qui répugnoit si fort à mes inclinations & à mon goût, & que sans doute le Ciel n'approuvoit pas, puisqu'il y a mis un obstacle insurmontable. Détrompez-vous, Monsieur, reprit ma mere, le Ciel ne peut que l'approuver, il vous en fait même une loi, & il n'y a point à présent d'autre obstacle que celui que vous pourriez y mettre. Mais puisque je vous trouve si bien disposé en sa faveur, & prêt à remplir les promesses & les sermens qui vous lient à elle, il faut vous découvrir un secret trop long-temps caché, & vous faire sortir d'une erreur qui nous a été à tous trois si préjudiciable, en vous apprenant que cette même personne ici présente, que vous avez tant aimée, & qui, par tout ce qu'elle a

fait & souffert pour vous, mérite si bien votre tendresse, est ma véritable fille, que sa nourrice m'avoit enlevée pour y substituer la sienne. Elle lui raconta alors tout ce que nous avions appris de Madame Dubois ; ce qui lui causa une si grande joie, qu'il en fit long-temps éclater les transports. Il ne pouvoit rien désirer de plus favorable qu'un tel événement, qui, en comblant, nous dit-il, ses vœux les plus ardens, accordoit les intérêts de son amour avec ceux de sa famille. Il ne resta pas long-temps avec nous après cet important éclaircissement, & impatient de l'aller annoncer à son pere, il nous quitta après nous avoir mille fois embrassées ma mere & moi, & pouvant à peine modérer l'excès de son ravissement.

CETTE aventure fut bientôt répandue dans Paris, & y devint la nouvelle du jour. Le vieux Marquis ne tarda pas à me venir faire sa visite ; je lui présentai alors mon fils, qu'il prit dans ses bras en lui faisant les plus tendres caresses :

il temoigna sa satisfaction de le voir déjà grand ; ce qui, disoit-il, lui évitoit l'impatience d'attendre la naissance d'un petit-fils qui avoit toujours fait l'objet de ses vœux, & qu'il n'auroit pu se promettre de jamais voir, à cause de son grand âge. Rien ne manquoit à mon bonheur ; je n'étois plus agitée par la cruelle incertitude de perdre un époux dont la perte entraînoit irréparablement celle de mon repos & de mon honneur : la main du Marquis de Brianville m'étoit doublement due, tant à cause des promesses qu'il m'avoit faites à Briançon, que de ses engagemens avec la Marquise ma mere, qui subsistoient toujours.

On ne parloit que de célébrer au plus tôt notre mariage, & on en faisoit déjà les préparatifs, convenables à ma nouvelle situation, quand Madame Dubois arriva secrétement de la campagne, pour nous apporter la nouvelle que sa fille avoit disparu la nuit derniere, & qu'elle ne savoit où elle étoit allée. Il n'étoit pas douteux que Laurent n'eût

part à sa fuite. Elle avoit eu la précaution de se munir d'une grosse somme d'argent & de quelques bijoux de prix appartenans à ma mere, & qu'elle lui avoit laissés pour son usage. Il y avoit toute apparence qu'elle étoit passée en Hollande, suivant le projet qu'elle en avoit formé, pour y épouser son cher Laurent ; mais comme c'étoit alors pour nous une chose très-indifférente, nous ne nous en mîmes pas beaucoup en peine. Il importoit aussi fort peu à Madame Dubois qu'elle se mariât à sa fantaisie ; mais elle en craignoit les suites. Une jeune fille aussi imprudente & inconsidérée qu'elle l'étoit, entre les mains d'un vagabond qui n'avoit cherché avec elle qu'à satisfaire sa brutale passion, ne devoit s'attendre qu'à se voir un jour enlever tout ce qu'elle avoit, & à en être abandonnée. Voilà ce qu'avec raison craignoit Madame Dubois, & ce qui ne manqua pas d'arriver : quoiqu'elle n'eût jamais eu beaucoup de tendresse pour cette fille, elle ne pouvoit se refuser à un sentiment inspiré par la Nature,

qui lui disoit qu'elle étoit sa mere ; mais n'y voyant plus de remede, elle prit le parti de n'y plus penser, de l'abandonner à son malheureux sort, & de passer en Italie en conséquence de son ban, qui l'obligeoit à quitter la France, encore qu'elle eût bien souhaité qu'il lui fût permis de finir ses jours à Paris, si cela avoit été possible : ce qui ne me paroissoit pas à désespérer, si ma mere vouloit y employer son crédit ; mais Madame Dubois n'osoit lui demander cette nouvelle grace, craignant d'abuser de ses bontés & de sa faveur. Elle s'ouvrit pourtant à moi à ce sujet, & me témoigna son désir ; je lui devois trop pour ne pas saisir cette occasion de lui en marquer ma reconnoissance, d'autant plus que ce qu'elle demandoit ne me paroissoit pas impossible à obtenir.

J'en parlai donc à ma mere, qui, aussi satisfaite que moi de reconnoître le grand service que nous avoit rendu cette femme, me promit de s'employer encore vivement pour elle, ne désespérant pas d'obtenir cette nouvelle grace. Il falloit

se conduire dans cette affaire avec beaucoup d'adresse & de prudence, & il fut résolu que, tandis que la Marquise ma mere agiroit pour la faire réussir, Madame Dubois resteroit cachée dans notre hôtel. J'eus encore lieu, dans cette occasion, d'admirer les secretes dispositions du Ciel ; car, si elle étoit partie pour l'Italie, cela m'auroit été très-préjudiciable, attendu le nouvel orage qui se formoit & qui ne tarda pas à fondre sur ma mere & sur moi.

Il y avoit huit jours que la fille de Madame Dubois avoit disparu, & il n'en manquoit plus que quatre pour la célébration de mon mariage avec le Marquis de Brianville, quand ma mere reçut un ordre de la Cour de le suspendre, jusqu'à ce qu'elle eût rendu compte, devant qui il appartenoit, des raisons qu'elle avoit de chasser une fille légitime de sa maison, & de vouloir usurper son héritage paternel. Il étoit aisé de voir d'où le coup partoit ; la fausse Comtesse, que nous croyions en Hollande, étoit à Paris, & avoit présenté

un Mémoire au Miniſtre contre la Marquiſe ma mere, dans lequel, craignant peu de ſe décrier pourvu qu'elle me perdît moi-même, elle avouoit qu'elle avoit été déshonorée par ſon laquais, qui l'avoit rendue mere ; mais la perfide ajoutoit que c'étoit ſa propre mere qui l'y avoit induite violemment, afin d'avoir un motif raiſonnable de la fruſtrer de l'héritage de ſon pere, pour le faire paſſer à une fille bâtarde qu'elle avoit eue ſecrétement & fait élever loin de Paris, & que c'étoit Madame Dubois qui, ſéduite par l'appât d'une forte récompenſe, avoit conduit cette manœuvre. L'accuſation étoit affreuſe, diabolique, & offenſoit la Marquiſe dans la partie la plus délicate de ſon honneur, ce qui devoit en faire voir la fauſſeté ; mais on y avoit donné toutes les apparences de vérité qui peuvent éblouir les moins clairvoyans, & perſuader ceux qui ne ſe plaiſent qu'à ce qui peut porter coup à l'honneur & à la réputation d'autrui.

Ce qui donnoit encore du crédit à

cette affreuse imposture, c'est que Madame Dubois étoit une personne très-suspecte, déjà reprise de justice, & qu'on savoit être capable des actions les plus noires. On n'ignoroit pas que la Marquise s'étoit chaudement employée pour elle pendant qu'on lui faisoit son procès, que c'étoit cette même femme qui m'avoit fait connoître pour sa fille, & que, malgré son bannissement, elle la gardoit cachée dans son hôtel; les gens qui aiment à mal penser, tournoient volontiers contre ma mere & moi toutes ces conjectures indifférentes en elles-mêmes.

Il n'est point de scélératesse qui ne trouve tôt ou tard ses protecteurs: notre accusatrice répandoit l'or à pleines mains; & comme l'intérêt est un puissant mobile, elle en trouva qui parvinrent, sinon à faire réussir ses injustes prétentions, du moins à retarder longtemps la décision favorable qui étoit due à notre juste défense. Les esprits étoient divisés en deux partis, dont chacun parloit plutôt suivant les mou-

vemens de sa passion privée, que sur aucun principe de raison. Il n'est point de grande Maison qui n'ait ses ennemis ou déclarés ou cachés ; & plus la Marquise étoit recommandable par ses vertus, plus elle étoit exposée aux traits de la médisance & de l'envie. Le Marquis de Brianville avoit beaucoup fait parler de lui, à cause des dissipations & des folies qu'il avoit faites dans sa grande jeunesse ; notre tendre commerce à Briançon étoit connu de la moitié de l'armée, ainsi que la constance de notre amour : toutes ces choses n'avoient aucun rapport avec la vérité de ma naissance ; mais on les tournoit de façon qu'elles paroissoient servir à appuyer leur imposture. On croyoit me faire une grande grace en m'accordant le titre de bâtarde de la Marquise, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'elle montrât tant d'intérêt pour une étrangere au préjudice d'une fille.

Malgré la justice de notre cause, je n'étois pas sans quelque appréhension ; j'avois éprouvé tant de revers du sort,

que j'en craignois toujours quelque nouveau. Il est peu de personnes qui ne soient épouvantées dans les dangers ; notre crainte nous les fait paroître plus grands, & eux-mêmes augmentent notre crainte : de sorte que, depuis le commencement de ce malheureux procès, j'étois dans de continuelles agitations ; ce qui me faisoit quelquefois regretter la vallée où j'avois été élevée, & le vil emploi dont j'y étois chargée. Les ames les plus fermes se lassent quelquefois d'un état qui les tient toujours dans la crainte & l'incertitude, & la noblesse de nos sentimens cede malgré nous à l'amour d'un repos qui ne se trouve pas par-tout, que l'on croit être où il n'est pas, & dont on ne connoît le prix qu'après l'avoir perdu.

UN procès de cette espece ne faisoit pas beaucoup d'honneur à ma mere ; & quoiqu'elle fût rassurée par son innocence contre les affreuses calomnies de son accusatrice, la vérité de ma naissance dépendant d'une déposition juri-

dique de Madame Dubois, elle n'étoit pas sans une sorte d'appréhension à cet égard : la fille de celle-ci cherchoit à la diffamer encore plus qu'elle ne l'étoit. La croyant sortie de Paris en conséquence de son bannissement, elle fit répandre le bruit que ma mere avoit hâté son départ, craignant un désaveu qui n'auroit pu tourner qu'à sa honte & à l'avantage de la plaignante. Mais heureusement Madame Dubois n'étoit point partie, & ne refusa pas de se constituer prisonniere, pour répondre à toutes les interrogations qu'on lui feroit au sujet de notre procès, & nous assura qu'elle étoit prête à soutenir tout ce qu'elle avoit avancé touchant ma naissance.

La voilà donc une seconde fois entre les mains de la Justice, & rigoureusement interrogée sur un article dont bien des gens auroient voulu qu'elle se rétractât. Mais elle soutint toujours avec fermeté que j'étois la fille légitime de la Marquise de T. ; que dans ma plus tendre enfance elle avoit substitué la sienne à ma place ; qu'elle m'avoit donné le

le nom d'Adriene, & laissée entre les mains de Dorothée sa sœur, dans la vallée de M...., en lui disant que j'étois sa fille, & chez qui j'avois été élevée. Il fut indispensable de faire venir cette Dorothée, pour voir si elle me reconnoîtroit pour cette même Adriene qui lui avoit été remise.

L'honneur de la Marquise & sa tendresse pour moi étoient également intéressés à ce que je ne perdisse pas les droits que son cœur m'avoit déjà accordés avant même qu'elle me connût pour sa fille ; & d'un autre côté, il lui tardoit beaucoup de ne plus entendre parler d'une misérable à qui elle rougissoit d'avoir si long-temps donné le titre de fille, & enfin de voir tourner à notre gloire tous les mauvais propos qui se tenoient contre nous.

Tandis qu'on attendoit Dorothée des extrémités du Dauphiné, Laurent vivoit avec la fille de Madame Dubois comme mari & femme, sans que l'on sût s'ils étoient réellement mariés. Uniquement occupée de son amour pour lui, elle

s'embarrassoit fort peu de tout le reste, qu'elle regardoit comme une bagatelle, croyant pouvoir disposer de la volonté d'un homme qu'elle ne connoissoit pas encore bien; mais, soit que celui-ci eût pris du dégoût pour elle, ou qu'il craignît le mauvais succès de ses prétentions, il pensa à se mettre à l'abri de tout mauvais événement, tandis qu'il le pouvoit en sûreté. On prétend qu'il avoit un commerce secret avec une autre femme; quoi qu'il en fût, trouvant l'occasion favorable de faire un beau coup pour lui, il voulut en profiter, & disparut subitement avec tout ce qu'il put enlever à sa femme: nous apprîmes que celle-ci ne le voyant pas revenir, & s'étant apperçue du vol qui lui avoit été fait, s'étoit livrée au plus affreux désespoir, & avoit voulu plusieurs fois se précipiter. Cependant, loin de croire que son cher Laurent l'eût abandonnée & trahie si horriblement, elle étoit au contraire persuadée & vouloit persuader tout le monde que c'étoit ma mere qui l'avoit fait arrêter une

seconde fois, ou peut-être même fait assassiner, afin de lui ôter son unique soutien; & qu'à l'égard du vol de ses effets, il lui avoit été fait par quelque voleur qui connoissoit la maison & qui s'y étoit adroitement insinué. Quelque peu apparentes que fussent ces conjectures, il y eut assez de gens qui les appuyerent, pour inquiéter ma mere, & favoriser cette imposture.

La malignité fait de fréquentes invasions, mais ne regne pas long-temps. Le bruit se répandit quelques jours après dans Paris, que la femme d'un Cordonnier avoit quitté son mari, & s'étoit évadée avec son amant. Le mari, qui en étoit extrêmement jaloux, non sans beaucoup de raison, ne se fut pas plutôt aperçu de sa fuite, que, pressé par un désir de vengeance, il courut après elle; mais ne sachant pas de quel côté elle étoit allée, il prit le premier chemin que son idée lui suggéra, & le hasard fit que le second jour de sa marche il trouva, dans une auberge où il s'étoit arrêté, la fugitive avec son

amant, qui ne s'attendoient pas à cette surprise. En la voyant, il voulut la maltraiter, & venger l'affront fait à son honneur ; mais son Amant prit vigoureusement sa défense, & voulut le maltraiter lui-même ; ce qui mit le Cordonnier dans une si furieuse colere, qu'il lui cassa la tête d'un coup de pistolet dont il avoit eu soin de se munir. Sa femme, pendant cette tragique scene, trouva le moyen de se sauver, & se cacha si bien, qu'il ne put jamais la retrouver ni en avoir des nouvelles. Le mort fut reconnu, par quelques lettres qu'on trouva sur lui, pour être l'indigne Laurent ; on lui trouva aussi, à peu de chose près, les effets qu'il avoit volés à sa femme, laquelle faillit à mourir de douleur en apprenant cette funeste nouvelle, qui fut bientôt répandue dans Paris avec toutes ses circonstances. C'en devoit être assez pour la tirer de sa léthargie & lui faire ouvrir les yeux sur sa foiblesse ; elle ne pouvoit plus douter que Laurent ne fût un traître & un infidele : mais elle ne put, malgré tout

cela, le haïr, & l'amour qui nous parle toujours en faveur de la perſonne qui en eſt l'objet, lui faiſoit trouver des excuſes à ſa trahiſon. Follement prévenue pour lui, elle le pleuroit amérement, avoit ſans ceſſe ſon nom dans la bouche, & paroiſſoit bien moins ſenſible à ſon infidélité qu'à ſa perte, dont rien ne ſembloit pouvoir la conſoler.

Cependant elle ne diſcontinua pas de ſolliciter ſon procès contre nous, quoiqu'il commençât à paroître ſous un différent aſpect; la fuite & la mort tragique de Laurent firent ouvrir les yeux, & décréditerent beaucoup ſes raiſons. Madame Dubois perſiſtoit conſtamment dans ſes premieres dépoſitions, & Dorothée arriva enfin avec ſon fils. Malgré le changement conſidérable qui s'étoit fait dans mes traits depuis le temps que je les avois quittés, l'un & l'autre me reconnurent ſans peine. Dorothée affirma devant le Juge qui l'interrogea à ce ſujet, que j'étois Adriene, que Madame Dubois étoit Louiſe ſa ſœur, qu'elle avoit toujours cru être ma mere,

qu'elle lui avoit remis cette fille à l'âge de cinq ans, & que je devois avoir sur l'épaule droite une marque rouge ; ce qui ayant été examiné par une personne nommée pour cela, se trouva exactement vrai. En falloit-il davantage pour nous donner gain de cause, & convaincre que j'étois fille de la Marquise, en dépit de l'imposture & de la calomnie ? Je crois que nos Juges en furent eux-mêmes persuadés, & je ne sais quelles raisons leur firent suspendre un jugement définitif, qui ne pouvoit être qu'en notre faveur.

Dans ces circonstances, la veuve Laurent trouva de nouvelles forces pour nous faire la guerre. Un certain Chevalier de Sorbel, homme de condition, mais qui ayant dissipé tout son bien, ne vivoit alors que d'industrie, jeta les yeux sur elle, ou peut-être plutôt sur le riche héritage qui devoit lui revenir si elle gagnoit son procès, qu'il ne crut pas désespéré, & fermant les yeux sur sa conduite passée en faveur de sa riche dot, qui pouvoit tout d'un coup réparer

le désordre de ses affaires, il lui fit sa cour assidument, & s'en déclara l'amant & le protecteur. Elle, de son côté, ne fit pas beaucoup de difficulté pour le recevoir en ces deux qualités. Attendu sa forte passion pour Laurent, qui auroit jamais cru qu'elle lui eût donné un successeur dès les premiers jours de son veuvage ? Il est vrai qu'alors l'intérêt y avoit plus de part que l'amour, & que ses fonds se trouvoient presque épuisés. Malgré cela, la bassesse de ses sentimens & de ses inclinations n'en étoit pas moins méprisable. Le premier pas qu'on fait dans la route du vice, est celui qui coute le plus ; elle l'avoit déjà fait depuis long-temps, & en comparaison de celui-ci, le second devoit lui paroître louable. S'étant déshonorée par sa passion pour un laquais, elle crut sans doute se réhabiliter en s'attachant à un homme de naissance, & ainsi, sans s'en apercevoir, elle suivoit en tout les traces de Madame Dubois ; ce qui, à mon avis, devoit suffire pour convaincre le Public qu'elle étoit sa mere.

Je ne ſais ſi c'eſt la force du deſtin qui nous fait reſſembler à ceux de qui nous tenons la naiſſance, ou celle du ſang que nous puiſons dans leurs veines, qui tranſmet en nous leur naturel & leurs inclinations ; la mere & la fille ſe reſſembloient ſi fort en cela, qu'on eût dit que la fille envioit à ſa mere la célébrité qu'elle s'étoit acquiſe dans le monde par ſes vices & ſes diſſolutions. Elle ne voulût cependant jamais reconnoître Madame Dubois pour ſa mere, quoiqu'elle eût été juridiquement déclarée telle, & aima mieux aller errante dans le monde, ſe donnant effrontément le titre de Comteſſe de T.... croyant par-là ennoblir en quelque façon la vie infame qu'elle menoit.

Le Chevalier de Sorbel ſoulevoit tout Paris pour ſoutenir les raiſons de ſa belle, mais cependant ſans aucun acte d'hoſtilité, & témoignant vouloir en venir à une capitulation. Je crois que ce qui lui fit prendre ce parti-là, fut le défaut de finances, qui ne lui per-

mettoit pas de soutenir une guerre vive, qui, en peu de temps, avoit couté considérablement à la Marquise. Pour cet effet, il commença par s'aboucher avec le Marquis de Brianville ; mais ne le trouvant pas disposé à seconder ses vûes, il se tourna de notre côté, & voici quel étoit son projet. Il prétendoit qu'attendu les accusations mentionnées dans le procès, la veuve & moi étions filles de la Marquise ; qu'il importoit fort peu de savoir laquelle de nous deux étoit la légitime, si nous voulions amiablement partager les biens de la Maison, lequel partage pouvoit nous rendre l'une & l'autre contentes. A l'entendre parler, c'étoit un pur zele pour nos intérêts & notre réputation, qui le faisoit agir. J'étois, à son avis, celle qui devoit le plus volontiers souscrire à ce projet ; mes titres de fille de la Marquise étant récens, tandis que la veuve étoit en possession des siens depuis son enfance. Il ajoutoit, que dans ce partage on me laisseroit le choix, que la veuve se feroit un plaisir de me reconnoître pour

sa sœur, & qu'à l'avenir j'aurois tous les sujets du monde de me louer d'elle; mais il ne voyoit pas qu'en suivant ce projet, supposé que nous eussions été dans ce dessein, l'honneur de la Marquise n'étoit point réparé, ce qui importoit le plus à elle & à moi. En nous reconnoissant toutes deux pour ses filles, c'étoit avouer qu'il y en avoit une de bâtarde, & un pareil aveu offensoit trop sa vertu & la mémoire de mon pere. Voyant donc que cette voie ne lui réussissoit pas, il prit une autre route, & crut, par ses adroites insinuations, pouvoir plus aisément séduire le vieux Marquis, qu'il étoit plus aisé d'effrayer & de surprendre, attendu son âge avancé & son caractere soupçonneux & phlegmatique.

Il ne tarda pas à se rendre chez lui, & affectant un air de zele pour ses intérêts, il lui représenta qu'en mariant son fils avec la fille de la Marquise de T. telle qu'elle fût, il ne faisoit pas, à beaucoup près, une bonne affaire; que les biens qu'il en espéroit, pour réparer

le désordre de sa Maison, n'étoient pas des biens assurés, puisqu'ils étoient en concurrence de deux filles qui disoient y avoir d'égales prétentions; que quand même il seroit décidé, par un Arrêt définitif, à qui des deux ils appartenoient, nos contestations renaîtroient avec le temps, & que les frais d'un pareil procès absorberoient une grande partie des biens qu'ils comptoient retirer de ce mariage, & qu'enfin cette affaire étoit si embrouillée, & qu'il y avoit telles raisons de part & d'autre, que les meilleurs Jurisconsultes ne savoient en faveur desquels décider. Il finit par lui représenter que la femme de son fils, ayant paru sur plusieurs théatres d'Italie en qualité de chanteuse, cela ne pouvoit que faire peu d'honneur à une Maison aussi illustre que la sienne; qu'il ne manqueroit pas pour lui de partis au moins aussi avantageux, & que lui-même en avoit un à lui offrir, qui lui conviendroit à tous égards; qu'en ôtant à son fils toute espérance d'être jamais à moi, sa passion se ralentiroit, & que,

de mon côté, n'espérant plus de l'avoir pour mari, je serois la premiere à renoncer à la filiation de la Marquise de T. qui ne me satisfaisoit qu'autant qu'elle flattoit ma tendresse; & qu'à l'égard de Madame Dubois, elle ne manqueroit pas de se rétracter de toutes ses dépositions, dès qu'elle verroit qu'elles ne pouvoient servir à mon avantage; qu'en un mot, cette affaire ne finiroit jamais tant qu'elle dépendroit de trois femmes animées par la vanité, l'obstination & l'amour, mais qu'il n'y avoit que lui qui pût la faire finir par une résolution digne de sa prudence.

Le vieux Marquis étoit un de ces hommes faciles, qui se rendent toujours aux raisons de ceux qui leur parlent les derniers. Outre que toutes les choses prennent l'air que l'adresse & l'artifice savent leur prêter, il aimoit trop son repos & l'intérêt de sa famille, pour ne pas se laisser séduire quand il s'agissoit de l'un & de l'autre. Ces deux objets étant mis sous ses yeux dans un jour si avantageux, le firent tomber dans les

filets

filets qu'on venoit de lui tendre, & nous ne tardâmes pas à en ressentir les effets.

Le Chevalier de Sorbel, non content de cette premiere attaque, redoubla ses batteries, & fit une si grande breche sur le foible cœur du vieillard, qui d'ailleurs n'étoit pas soutenu par une intelligence bien sublime, ni une fermeté supérieure aux circonstances, qu'il déclara hautement à son fils, qu'il étoit las d'avoir sans cesse l'esprit agité dans l'attente du jugement d'un procès qui, en quelque façon, ne le regardoit en rien; qu'il ne lui manqueroit pas d'autres partis pour rétablir sa maison; & que si, dans quinze jours au plus tard, cette affaire n'étoit pas décidée, il romproit ses engagemens avec la Marquise de T...., & souscriroit à un autre mariage qu'on lui proposoit.

Le jeune Marquis joignoit à plusieurs autres bonnes qualités un extrême respect pour son pere, & une soumission aveugle à ses volontés; c'étoit à quoi je pouvois attribuer la plus grande partie des disgraces que m'avoit fait éprouver ma tendresse pour lui. Il est aisé d'imaginer

combien il fut ſenſible au coup que ſon pere venoit de lui porter : il voulut d'abord lui faire ſes juſtes remontrances, & employa toutes les raiſons que ſon amour put lui ſuggérer, pour le détourner de ſa réſolution ; mais voyant que c'étoit inutilement, il commença à déſeſpérer que notre mariage ſe fît jamais. Le terme de quinze jours que ſon pere avoit pris, étoit péremptoire, & n'admettoit aucun délai ; il n'oſoit m'en parler, dans la juſte crainte de me cauſer du chagrin, & renfermoit dans ſon cœur celui qui le dévoroit, & qui y fit de ſi grands ravages, que n'y pouvant plus réſiſter, il tomba tout d'un coup très-ſérieuſement malade, & fit beaucoup craindre pour ſa vie. Il n'étoit pas aiſé de deviner la cauſe de ſon mal, ſi lui-même ne me l'eût laiſſé pénétrer la premiere fois que j'allai le voir avec ma mere. Dès qu'il me vit, il fit un effort pour ſe lever ſur ſon lit, & me prenant la main, qu'il baigna de ſes larmes : Ah ! ma chere Comteſſe, me dit-il d'une voix foible, que la mort me paroîtroit

douce dans ce moment ! je la désire comme le seul remede à mes maux, & l'attends pour me soustraire au malheureux sort que me prépare un pere inexorable. A ces paroles entrècoupées de sanglots & de soupirs, mon cœur m'annonça ce qui en étoit ; mais je crus mourir quand il m'eut informée des résolutions de son pere, & du peu de temps qu'il avoit pris pour les exécuter. Je me serois abandonnée à toute ma douleur, si je n'avois été retenue par la crainte d'augmenter son mal ; je fis un effort sur moi-même pour lui cacher l'état de mon cœur, & montrer une force supérieure à tout, tandis que j'étois plus foible que lui, & que j'avois peut-être plus besoin de consolation.

Non, mon cher Marquis, lui dis-je en le serrant dans mes bras, vous ne mourrez point, & ne devez pas même le souhaiter si vous m'aimez, parce que votre vie m'est plus chere que la mienne. S'il est écrit au Ciel que nous ne devons point être unis, si votre pere veut disposer de votre main en faveur d'une

autre, je ne dois m'en prendre qu'à mon malheureux sort ; il m'a déjà assez ôté, mais ne m'ôtera pas tout s'il veut vous conserver dans un état sain & content. Vous serez toujours l'objet de ma tendresse, même en vous voyant dans les bras d'une autre épouse ; j'aurai du moins la douce satisfaction de savoir que je vous suis chere ; je trouverai ma consolation dans le gage précieux de notre amour, dans ce cher fils, parfaite image de son pere, qui me rappellera sans cesse combien il fut aimable, & combien je suis à plaindre. Vous ne pouvez le méconnoître, ce cher fils ; reconnoissez-le dans votre cœur, ne l'abandonnez pas, faites-lui un état heureux, & laissez à la Providence, qui jamais ne m'a délaissée, le soin de son infortunée mere. Quel avantage retiré-je d'être née dans la grandeur, si cette même grandeur ne sert qu'à m'ôter ce que vous ne dédaignâtes pas d'accorder à la bassesse de ma naissance, lorsque vous la croyiez telle ? Mais qu'importe, vivez, mon cher Marquis ; il me sera toujours

bien doux de penser que tout ce que j'ai éprouvé de disgraces dans l'un & l'autre état, a été uniquement pour vous.

Je ne pus alors retenir les larmes qui me suffoquoient, elles se firent un passage malgré moi. Ah ! pourquoi mon pere n'est-il point ici, s'écria-t-il, pour voir de ses yeux si toutes les réflexions de sa prudence doivent me faire renoncer à une épouse si aimable, si tendre, & à qui je dois tant ? En disant cela, il me serroit la main, mêloit ses larmes aux miennes, me regardoit, & soupiroit ; c'étoit enfin un spectacle capable d'attendrir les cœurs les plus durs.

Cependant ma mere craignant que, dans l'état où étoit mon Amant, ces transports de sa tendresse ne lui fussent préjudiciables, après avoir tâché de nous consoler tous deux, tandis qu'elle-même avoit autant besoin de consolation que nous, jugea à propos de nous séparer ; & il me fut aisé de voir que cette séparation couta autant au Marquis qu'à moi. Je sortis le cœur déchiré par la douleur, & l'esprit rempli de mille fu-

nestes idées, ne sachant où j'allois; & à peine fus-je arrivé dans ma chambre, que je fus surprise par un tel abandon de forces & d'esprit, qu'on me crut morte pendant plus d'une heure.

QUAND je fus revenue à moi, je me trouvai dans mon lit avec une fievre très-violente; il sembloit que la nature en moi s'étoit éteinte, & que, malgré ma grande jeunesse, ne pouvant plus résister au poids de tant de disgraces, elle alloit enfin y succomber; ce qui alarma beaucoup ma mere, dont la tendresse pour moi étoit parvenue au plus haut point. Mes inquiétudes continuelles sur l'état du Marquis ne faisoient qu'empirer le mien, & rendoient inutiles tous les secours de l'art; on avoit beau vouloir me le cacher, mon cœur ingénieux à se tourmenter me le représentoit dans le plus grand danger. Sa maladie avoit peut-être une cause éloignée, & fondée sur la simple constitution de la nature; mais je m'imaginois qu'elle n'étoit causée que par son grand amour pour moi,

par les menaces de ſon pere,& la crainte de n'être jamais uni avec moi, & je ne pouvois enviſager ſans frémir, la perte d'un Amant qui me donnoit de ſi fortes preuves de ſa tendreſſe. J'étois pendant le jour continuellement agitée par ces affligeantes idées, & le peu de repos que je prenois pendant la nuit étoit troublé par mille funeſtes images.

Voilà donc, me diſois-je, les fruits d'une paſſion à laquelle je me ſuis imprudemment livrée, & qui ſans doute a été toujours déſapprouvée du Ciel, puiſqu'elle a une fin ſi malheureuſe. Depuis la chute où elle m'entraîna, tous les jours de ma vie ont été marqués par quelque diſgrace. La miſere, les indignités, les trahiſons, la priſon, les bleſſures, les affronts, les calomnies, les impoſtures, tout cela me fut ſuſcité par le Ciel, comme le juſte châtiment d'une faute que je n'ai pas encore aſſez expiée. Née d'un ſang illuſtre, je fus condamnée à vivre & à être élevée dans une miſérable vallée, parmi des gens

durs & grossiers, à qui je ne pouvois, sans rougir, penser que je devois le jour, à aller errante dans le monde, à m'exposer sur un théatre, & à courir tous les dangers attachés à cet état; car ma naissance ne suffisoit pas pour me conserver innocente. Tant que je fus inconnue à moi-même, mes infortunes me parurent plus supportables; mais je vois bien que je suis née pour être toujours malheureuse, puisque mon état présent ne peut faire cesser mes malheurs. Le sort veut que le secret de ma naissance se découvre; mais comme s'il se fût repenti de m'avoir fait cette faveur, il suscite contre elle la plus noire imposture pour en faire douter, & lorsque je crois enfin que personne ne peut me contester la main de celui qui m'a ravi l'honneur, le Ciel me menace de me l'enlever, & me l'enlevera sans doute, pour que je reste toujours déshonorée. Ces cruelles réflexions m'agitoient à un point, que ma mere ne sachant ce qui pouvoit me rouler dans

l'esprit, attribuoit à un délire de l'imagination, ce qui n'étoit qu'un effort violent de la Nature.

Cependant les Médecins les plus célebres ne quittoient pas le Marquis, & employoient toute leur science pour le conserver, son état devenant tous les jours plus dangereux. Son pere, qui l'aimoit tendrement, étoit dans de continuelles alarmes ; & quand ma mere vint se plaindre à lui de ce qu'il avoit voulu manquer à ses engagemens avec elle, & lui eut appris que c'étoit la seule cause de la maladie de son fils, il faillit de se désespérer, & rien ne pouvoit le consoler. Le vieux Marquis avoit le cœur aussi bon qu'il avoit l'esprit foible ; l'ame pénétrée de la plus vive douleur, il courut à la chambre de son fils, & l'embrassant tendrement, il l'assura qu'il ne s'opposeroit plus à ses désirs ; qu'il ne songeât qu'à se rétablir ; que quand même nous perdrions notre procès, & que je serois déclarée bâtarde de la Marquise, cela ne l'empêcheroit pas

de consentir à son mariage avec moi : mais le mal du jeune Marquis avoit fait de trop grands progrès, pour qu'il pût être soulagé par de si flatteuses espérances.

Quand ma mere m'eut informée des nouvelles dispositions du pere en faveur de son fils, j'en ressentis un plaisir inexprimable ; mais le danger où je le savois toujours, ne m'en laissoit pas goûter toute la douceur. Si nous portions un coup-d'œil juste sur tous les événemens de la vie, nous admirerions continuellement la sagesse de la Providence, & ne nous plaindrions pas si souvent de notre destin. Je regardois la maladie du Marquis comme le plus grand malheur qui pût m'arriver, &, à le bien considérer, c'est à elle que je dois l'état tranquille & heureux dont je jouis à présent. Sans cette maladie, les manœuvres du Chevalier de Sorbel auroient réussi ; le vieux Marquis auroit accepté le parti qu'il lui proposoit, & mon Amant, devenu l'époux d'un autre, eût été perdu pour moi sans ressource.

Enfin le pere, pendant la maladie de ſon fils, ne voulut entendre parler d'autre choſe que de ce qui regardoit ſon rétabliſſement. La veuve manqua de fonds pour prolonger ſon procès, tandis que la Marquiſe ſollicitoit vivement pour avoir un jugement; elle l'obtint enfin, &, par un Arrêt définitif, je fus reconnue pour fille légitime de la Marquiſe de T...., & unique héritiere de ſes biens, à l'excluſion de celle qui m'en diſputoit la poſſeſſion.

Cette nouvelle me fut annoncée par ma mere même, ce qui ne contribua pas peu à me rétablir. Mais le Marquis n'étoit pas encore hors de danger; ſa vie, diſoit-on, dépendoit d'une ſaignée qui pouvoit lui être également favorable ou funeſte. Je ne ſais ſi ce fût à cette ſaignée qu'il dut ſa guériſon, ou à la révolution que fit en lui la nouvelle du gain de notre procès, ou bien à la force de ſon tempérament; quoi qu'il en fût, dès ce moment le changement de ſon état fut ſenſible, & peu de jours après

les Médecins assurerent qu'il étoit hors de danger. Je ne saurois bien exprimer la joie que j'en ressentis ; sa vie m'étoit si chere, que j'aurois voulu, dans le temps qu'on craignoit tant pour elle, pouvoir la racheter au prix de tout mon sang.

Tandis que sa santé se rétablissoit, j'en recevois des complimens de la part des amis & des parens ; ceux même qui, pendant notre procès, s'étoient montrés le plus contre nous ; changerent alors de langage, & furent les premiers à nous témoigner leur satisfaction. Cela se voit tous les jours, les amis vous abandonnent dans les revers, & lorsque nous triomphons, ces ames viles & mercenaires, esclaves de notre fortune, viennent effrontément nous assurer des sentimens qu'ils n'ont jamais éprouvés : est-ce là le caractere de la vraie amitié ?

Dès que le Chevalier de Sorbel eut perdu toute espérance du côté de la veuve, à qui le seul intérêt l'avoit attaché,

ché, il ralentit peu à peu ses assiduités auprès d'elle, & l'abandonna bientôt tout-à-fait. Celle-ci, sans ressource, eut recours, pour s'en procurer, au commerce infame que font tant d'autres dans Paris, où elle mena une vie si débordée & si scandaleuse, que le Magistrat en étant informé, la fit enfermer dans un lieu de force, où, après avoir été détenue quelque temps, elle fut bannie de Paris; elle en partit avec sa mere, qui l'emmena en Italie, & depuis ce temps-là nous n'eûmes aucune nouvelle ni de l'une ni de l'autre.

DEUX jours entiers s'écoulerent avant que le Marquis fût entiérement rétabli, au bout desquels j'eus enfin la consolation de me voir unie avec lui. Depuis trois ans ce mariage avoit été l'unique objet de mes démarches, de mes pensées & de mes vœux. Il est aisé d'imaginer la joie que je ressentis de me voir dans le port si désiré, après avoir essuyé tant de tempêtes qui m'en avoient si

ſouvent écartée, & fait déſeſpérer de jamais y arriver. Nos noces furent célébrées avec tout l'éclat qui convenoit à nos conditions; mais peu de jours avant, il m'arriva une aventure qui mérite d'avoir place dans ces Mémoires, ayant du rapport à quelques autres de ma vie.

J'étois un jour allée aux Tuileries avec ma mere & deux autres Dames, & m'y promenois ſeule, l'eſprit occupé de la délicieuſe idée de mon bonheur prochain, tandis que ma compagnie s'étoit aſſiſe pour ſe repoſer, quand je me vis attentivement regardée par un homme qui me parut d'abord étranger, mais que je reconnus bientôt pour Flambot, cet Entrepreneur qui, en Italie, m'avoit ſi indignement trompée. A ſa vue, tout mon ſang ſe bouleverſa; la mémoire des offenſes s'efface difficilement, même des ames les plus généreuſes, ſur-tout quand on en voit les objets préſens. Si je fus étonnée de trouver ce miſérable à Paris, je le fus

encore plus en voyant qu'après m'avoir reconnue, il eut l'audace de m'aborder, & de me demander quel étoit mon état préſent. Il faut convenir qu'il y a des gens dans le monde, incapables d'avoir aucun remords du mal qu'ils ont fait. Je jetai ſur-lui un regard d'indignation & de mépris, & lui aurois reproché ſa perfidie, ſi je n'euſſe regardé ce reproche trop au deſſous de moi; je me contentai de le recevoir avec un air de hauteur, qui pouvoit lui faire ſentir la ſupériorité de ma condition. Je ne ſais ce qu'il en penſa; mais me croyant toujours de la même profeſſion qu'il m'avoit vue exercer en Italie, craignant ſans doute de ma part les reproches qu'il méritoit, il crut devoir les prévenir en alléguant des raiſons vagues, au moyen deſquelles il prétendoit me perſuader que s'il m'avoit manqué de parole, ce n'avoit point du tout été ſa faute; mais que pour tout réparer, il m'offroit une place très-avantageuſe ſur un des meilleurs théatres d'Italie, où il ſe chargeoit de me con-

duire lui-même, & de me faire un engagement tel que je le voudrois. J'eus toutes les peines du monde à m'empêcher de rire d'une propofition fi peu convenable à mon nouvel état; je l'écoutai cependant avec beaucoup de fang froid; mais fa témerité me parut digne d'un châtiment, qui, en le confondant, lui fît connoître qui j'étois; & il me vint tout d'un coup dans l'idée de me divertir à fes dépens à Paris, comme il avoit fait aux miens en Italie. Je parus donc être fort fatisfaite de fes offres; mais je lui dis que ce n'étoit ni le temps ni le lieu de parler de cette affaire, que d'ailleurs je devois néceffairement joindre la compagnie avec laquelle j'étois venue; je lui indiquai ma demeure, en le priant de me venir voir le lendemain matin, & qu'il me trouveroit difpofée à écouter fes propofitions, & à terminer avec lui, fi elles me convenoient: il me promit de ne pas y manquer, & me laiffa.

De retour à l'Hôtel, je fis part à ma

mere de ce qui venoit de m'arriver, & de la ſinguliere vengeance que je voulois tirer de cet homme ; elle l'approuva, & me laiſſa toute la liberté de me ſatisfaire. J'en parlai le lendemain au Marquis, qui reſta à dîner avec nous, pour être témoin de cette ſcène ; je donnai les ordres néceſſaires aux gens de la maiſon pour me ſeconder, & attendis avec impatience celui qui devoit y jouer le principal rôle.

Il arriva vers midi, & ayant demandé au Suiſſe, qui avoit le mot, s'il pouvoit me parler, celui-ci lui répondit qu'il n'avoit qu'à monter dans les appartemens, où on m'en informeroit. Il y trouva ſix grands laquais à grande livrée & ſuperbement vêtus, à qui ayant fait la même demande, ceux-ci lui dirent de les ſuivre, & après lui avoir fait parcourir tous les appartemens de l'Hôtel, tant ceux du haut que du bas, ils le firent enfin arrêter dans une grande ſalle, d'où j'avois exprès fait ôter tous les ſiéges, & où ils lui dirent de m'at-

tendre; & tandis que l'un d'eux feignit d'aller me chercher, les autres resterent pour en garder la porte. Je ne sais ce qu'il put penser alors, mais l'on me dit qu'il paroissoit ébahi & essouflé d'avoir si long-temps couru sans me trouver, dans des appartemens qui lui paroissoient le labyrinthe de Crete. Après avoir attendu trois grandes heures en se promenant toujours dans cette salle sans pouvoir s'y reposer, il demanda si l'on m'avoit averti de son arrivée, à quoi on lui répondit que j'en étois informée, mais qu'étant actuellement occupée, il falloit qu'il attendît encore un moment: une heure se passa encore, mais ne me voyant pas venir, & se doutant qu'on le jouoit, il voulut s'en aller, ce qui ne lui fut pas permis.

Quand nous fûmes à table, je donnai ordre qu'on le fît venir dans la salle où nous dînions, ce qui fut exécuté. En me voyant, il s'attendit sans doute que je l'inviterois à dîner avec nous; mais il fut fort étonné quand il se vit obligé

par les autres domeſtiques de me ſervir à table ; il voulut faire quelque réſiſtance, diſant qu'un homme comme lui n'étoit pas fait pour cela ; mais il lui fut ſignifié tout bas que s'il ne faiſoit pas les choſes de bonne grace, l'ordre étoit donné de le jeter par les fenêtres, ce qui lui fit prendre ſagement ſon parti. Je liſois de temps en temps dans ſes yeux ſa confuſion & ſa rage ; c'étoit en effet un châtiment bien humiliant pour ſon orgueil, & je n'en aurois jamais pu imaginer qui eût mieux ſervi ma vengeance. Quand nous eûmes fini de dîner, il ſortit avec les autres domeſtiques, qui le forcerent à ſe mettre à table avec eux ; il en eſſuya des railleries ſanglantes, pendant le temps que dura leur dîner, où je ſuis très-perſuadée qu'il avoit beaucoup moins d'envie de manger que de ſe voir libre. Quand ils ſe furent bien divertis à ſes dépens, ils l'informerent de ma condition, & le congédierent en lui donnant un louis d'or de ma part, à titre de ſalaire, pour m'avoir ſi bien

fra
ch
un
me
qui
fr
j'é
don
fav
tou
gou
je
mo
à l'
m'a
noi
le m
bre d
que
pour
voir,
de f
mais
comm
Et d'



ore accordé une fille,
fils, composent toute
ont les précieux objets
& de nos soins.
u reste, écrit inutile-
es, s'ils peuvent ser-
à quelques malheu-
le aux personnes de

& derniere Partie,
Tome II.

